NOV 29 1922

29e Année. N° 21. 1er Novembre 1922.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Princesse Metternich.	*Souvenirs*	5
Maxime Gorki.	*En gagnant ma Vie.* — II.	43
Ignotus.	*Études et Portraits : M. Louis Barthou.*	77
Joseph Conrad.	*L'Ame d'un Guerrier*	82
Henry Prunières.	*Les Aventures de Charles Dassoucy*	105
Nicolas Ségur.	*L'Amour passe.* — II.	138
Abel Bonnard.	*Les Variations de la Gloire.*	164
Ernest de Ganay.	*Poésies.*	178
Jules Decamps.	La Vie financière : *La Crise allemande*	181
Henry Bréal.	La Vie économique : *La Question du Bâtiment*	198
Henry Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	210
André Chaumeix.	La Politique : *Le nouveau Cabinet anglais*	219

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

LE DÉMON BLANC,
par **John Webster.**

Les auteurs dramatiques, contemporains ou successeurs immédiats de Shakespeare, méritent d'être lus et étudiés. Nous avons eu l'occasion de signaler récemment la publication d'œuvres de Beaumont et Fletcher. On donne aujourd'hui dans la même collection *Le Démon blanc* et *La Duchesse d'Amalfi* de John Webster. La puissance dramatique de ces œuvres est indéniable. Il s'y affirme un goût furieux pour l'horreur, qui charmerait les habitués du Grand Guignol. Ce n'était point assez pour John Webster que de tuer la plupart de ses héros, il raffinait, par surcroît, sur leurs assassinats. La duchesse d'Amalfi, n'est point bonnement étranglée, comme ses deux frères l'ont résolu. On lui offre d'abord le spectacle des cadavres de ses fils et de son amant. Puis on lâche sur elle les pensionnaires d'une maison de fous. Si l'on ajoute portraits, heaumes, selles et livres empoisonnés, on n'aura encore qu'une idée partielle des procédés de meurtre dont la lecture de Webster nous donne connaissance. Mais ce sombre attirail n'est point maladroitement employé, il s'en faut et c'est au comble de l'horreur et non pas au comble du ridicule que l'auteur parvient. D'ailleurs avant d'en venir à ces extrémités les passions sauvages qui animent les personnages donnent lieu à maintes scènes étrangement émouvantes. Vittoria Corombona, le démon blanc, est une maîtresse femme qui, par son ambition effrénée, sa cruauté, sa subtilité et son sang-froid est bien proche de la perfection. Parmi les innombrables femmes fatales, qui lui ont succédé, il en est peu qui aient son envergure. La duchesse d'Amalfi, qui est une rareté d'un autre genre, dans sa touchante résignation et son courage, a peut être moins de relief. Mais les grands seigneurs italiens ne montrent pas moins de virtuosité criminelle, dans ces deux pièces : ces Machiavels sont d'ailleurs entourés de quelques figures de traîtres et de coquins vigoureusement dessinées. La traduction de M. Camille Cé est exacte et vivante.

SIGNES DES TEMPS,
par **Maurice Martin du Gard.**

On ne peut contester à M. Martin du Gard la force de l'expression, la précision du trait et l'harmonie du terme. On ne peut non plus lui dénier un réel courage. Les yeux fixés sur notre temps, il cherche à en surprendre les signes les plus frappants. Une propension générale à éviter l'effort n'a pas dû lui échapper. Le public semble manifester une certaine défiance pour les auteurs qui dissimulent leur pensée derrière de savantes arabesques verbales. Pourtant M. Maurice Martin du Gard préfère les seuls applaudissements de quelques esprits appliqués. Le dédain des suffrages de la foule a quelque chose de grand.

THÉATRES,
par **Antoine Tchékhov.**

Nous avons eu l'occasion de signaler récemment *la Salle 6* de Tchékhov et nous avons souligné l'étrange fatalisme, la tristesse maladive qui s'y manifestent. Nous retrouvons dans *l'oncle Vania* qui est publié dans le premier volume du théâtre de Tchékhov, la même angoissante atmosphère de lourde résignation. Cela se passe dans un domaine rural, dans quelque coin de la Russie. Deux êtres qui, refoulant leurs espoirs et leurs désirs, se sont toujours dévoués aux autres, se résignant à une vie accablante de monotonie et de vulgarité, l'oncle Vania et sa nièce Sonia, tentent soudain, — inutile de dire que c'est l'amour qui leur donne ce beau courage —, de secouer le joug de cette plate habitude à laquelle ils se sont asservis. Ils tâchent d'être eux-mêmes, ils tentent un élan vers tous ces grands espoirs qu'ils ont jusqu'ici écartés. Et c'est une superbe révolte contre la sottise de tout ce qui et de tous ceux qui les entourent. Mais le destin reste maître. Leur effort est inutile, et c'est le retour nécessaire à leur esclavage. La vie qu'ils rêvaient leur est impossible. Il ne semble plus leur rester qu'à espérer la mort.

La Cerisaie est le drame d'une famille déchue chassée par son insouciance d'un bien cher à ses souvenirs. Dans ces deux pièces s'affirme dans toute sa puissance l'âpre talent de Tchékhov, qui apparaît comme un personnage de tout premier plan dans la littérature russe.

L'OISEAU ET SON MILIEU,
par **Maurice Boubier.**

L'oiseau, maître de l'air, et dont les randonnées saisonnières ont une amplitude souvent étonnante, est cependant beaucoup plus étroitement soumis à son milieu qu'on pourrait le supposer : la lumière, la chaleur, et les autres forces cosmiques, ainsi que les forces internes, ont une influence notable sur sa biologie. M. Boubier les étudie, ainsi que les changements apportés à la structure de l'oiseau par son mode de vie prédominant. Il aborde ensuite la question longtemps mystérieuse des déplacements et des migrations puis la répartition géographique des espèces; il décrit les populations caractéristiques des milieux les plus divers, oiseaux de lacs, de marais, et de côtes maritimes, oiseaux océaniques, oiseaux polaires, oiseaux sylvestres, oiseaux montagnards, oiseaux des prairies et des steppes, oiseaux de déserts. Ce livre si riche de faits, et si complet, permet de mesurer le chemin parcouru par la science depuis Buffon et Michelet.

LA VRAIE COLOMBA,
par **Lorenzi de Bradi.**

M. Lorenzi de Bradi a recherché ce qu'il y avait de réel dans la célèbre nouvelle de Mérimée; il nous donne dans ce livre le résultat de son enquête, menée patiemment à Olmeto et à Fozzano, auprès des descendants des auteurs de ce drame.

LA RÉVOLUTION RUSSE, ESSAIS D'ANALYSE.

Cette brochure, éditée à Paris par le *Foyer russe*, est consacrée aux premiers temps de la Révolution, au gouvernement provisoire formé à Pétrograd en mars 1917, avec le prince Lvoff et MM. Milioukoff et Kérensky. Elle étudie les actes de ses hommes politiques à la lumière de « documents authentiques », et elle prétend montrer que ce gouvernement, renversé après six mois par les bolcheviks, est responsable de l'effondrement de la Russie et a involontairement préparé la voie à Lénine et à Trotsky. Qu'il prenne ou non parti dans les querelles entre Russes également exilés, le public français ne peut manquer de lire avec intérêt le récit de ces événements dont l'influence a été si considérable.

SOUVENIRS

DE

LA PRINCESSE DE METTERNICH[1]

ALEXANDRE DUMAS PÈRE ET ALEXANDRE DUMAS FILS

Paris, 1868.

On disait d'Alexandre Dumas père qu'il était « une force de la nature [2] ». Pour moi il représentait une force imaginative comme de longtemps on n'en rencontrera plus. Nous fîmes sa connaissance à Paris et cela par l'entremise de sa fille, madame Olinde Petel, laquelle, séparée de son mari, se faisait appeler Marie-Alexandre Dumas. Madame Marie Dumas, à qui son mari avait rendu la vie commune impossible, s'était vue un jour lasse des difficultés qu'elle avait à subir, et avait demandé à son père de la reprendre chez lui, ce qu'il accepta avec bonheur. Elle menait son ménage, et c'est certainement à elle que le grand romancier a dû de ne pas finir son existence dans la misère, car étant d'une générosité sans bornes, il dépensait sans compter, et surtout il donnait sans s'inquiéter s'il lui resterait de quoi vivre.

Madame Marie Dumas était dans la haute piété, et s'occupait exclusivement de bonnes œuvres. C'est en venant demander notre secours pour une de ces œuvres que nous nous sommes connus. Elle venait à partir de ce moment nous voir souvent. C'était une femme fort intelligente, très lettrée, et qui avait hérité non seulement de l'intelligence, mais aussi de la bonté de cœur paternelle. Elle adorait son père qui le lui rendait,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre.
2. Mot du grand historien Michelet.

1er Novembre 1922.

428647

Un jour que je lui demandais des nouvelles de celui-ci et qu'elle me répondait qu'il allait bien, mais qu'à son grand regret il vivait trop retiré du monde, ce qui ne lui valait rien, je lui dis que je le regrettais doublement, puisque, ainsi, je resterais privée du plaisir de faire sa connaissance, et que, comme bien elle pouvait penser, rien ne m'aurait intéressée davantage que de me rencontrer avec l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Elles ne répondit rien. Le lendemain, je reçus une lettre de madame Marie Dumas ainsi conçue : « J'ai fait part à mon père du désir que vous avez si aimablement exprimé. Il sera heureux de vous remercier de vive voix, au jour et à l'heure que vous voudrez bien lui indiquer, des bontés que vous avez pour sa fille... »

Nous convînes, mon mari et moi, d'inviter Alexandre Dumas et sa fille à dîner pour un des jours suivants. L'invitation fut acceptée, et ils firent leur entrée chez nous sans tambour ni trompette, c'est-à-dire sans que personne d'autre fût invité. Seuls ces messieurs de l'ambassade étaient présents, puisqu'ils dînaient régulièrement chez nous.

Le père Dumas était énorme et avait l'air d'un mulâtre, sans cependant qu'il eût la peau noire! Ses cheveux étaient crépus comme ceux des nègres. Il faisait l'impression d'un bon gros homme tout rond, sans prétention, plutôt familier, quoique sa familiarité aurait presque pu passer pour de l'aisance, car elle n'était pas vulgaire. De suite il trouvait le mot aimable, mais sans que celui-ci donnât l'impression d'être une phrase. Bref, il nous plut de prime abord. On se mit à table et Dumas parla d'abondance. Jamais je n'ai entendu quelqu'un s'exprimer plus facilement que lui. Il touchait à tous les sujets et semblait tout savoir. On aurait dit qu'il avait traversé la Mer Rouge avec Pharaon, qu'il avait été avec Scipion fonder Carthage, qu'avec Jules César il avait fait l'invasion dans les Gaules, qu'il avait intimement connu Charles-Quint, qu'il avait beaucoup fréquenté la cour des Médicis, qu'il connaissait le secret du poison des Borgia, qu'il avait passé sa vie auprès de Louis XIV à Versailles, qu'il était le confident de madame de Pompadour, qu'il faisait la partie de la reine Marie-Antoinette avec le comte de Provence, le comte d'Artois, et le comte de Fersen, que Char-

lotte Corday lui avait confié son projet d'assassinat, et qu'il avait assisté à côté de Napoléon à toutes ses batailles. Il était universel et racontait, en mentant comme un romancier qu'il était, de la façon la plus charmante et la plus attachante qu'on puisse imaginer. On écoutait bouche béante et il aurait parlé ainsi des journées entières, que l'on ne s'en serait pas plaint. Il mangeait, et Dieu sait de quel bon appétit, il buvait sec, il causait, il gesticulait, il riait, tandis que nous autres nous n'arrivions même pas à l'écouter et à l'admirer tout en mangeant. Il se répandait *comme un torrent.*

En sortant de table, pendant que Dumas prenait son café, mon mari s'approcha de moi, et me glissa tout bas à l'oreille ces mots : « Tu es distancée! En voilà un qui te rend des points, pour ce qui est de tenir le dé de la conversation! »

En effet, il m'écrasait. Je suis un bonnet de nuit en comparaison de ce qu'était le père Dumas. Je le répète, rien, rien, rien au monde ne peut donner approximativement une idée de la verve inouïe de cet homme extraordinaire.

Le café pris, on s'assit, et je demandai à Dumas s'il était en train d'écrire un nouveau roman. Il me dit : « Je ne l'écris pas encore, mais je tiens le sujet et je vais m'y mettre un de ces jours. — Et quel en sera le titre? — *Création et Rédemption.* » Madame Marie Dumas semblait très étonnée de ce que son père venait de dire. « Mais, cher père, s'écria-t-elle, tu ne m'as rien dit encore de ce livre que tu vas faire. Que c'est vilain à toi d'être aussi cachottier! — Eh bien! mon enfant, répliqua Dumas, si le prince et la princesse m'y autorisent, je vais leur raconter mon prochain roman, et tu en auras la primeur ici, de façon qu'il te rappelera toujours la soirée que nous venons de passer ici. » Et voilà Dumas qui commence exactement comme lorsqu'on fait la lecture d'un livre : « Par une froide matinée de décembre... », sans faire d'exposé, sans nous indiquer les personnages. Il allait et il allait. On eût dit qu'il lisait! Jamais il ne se trompait de mot, jamais il ne se reprenait. Les intonations étaient appropriées aux personnes qui parlaient. C'était une lecture faite par cœur, et cela, par le meilleur lecteur qu'on ait jamais entendu, et en même temps une histoire racontée par un conteur comme on n'en trouve pas! Cette impression restera gravée d'une

façon ineffaçable dans ma mémoire. Comment Dumas pouvait-il se rappeler tous ces événements qui se passaient dans ce roman aux mille complications, comment retrouvait-il ces personnages nombreux, comment sortait-il de ces situations embrouillées, comment arrivait-il au dénouement sans patauger, — ceci restera toujours inexplicable pour moi... Il fumait pendant qu'il contait et il faisait parfois des gestes avec ses belles mains, dont il était très fier, comme s'il voulait préciser telle ou telle chose et enfin, quand sa voix se tut, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier : « Bravo! » d'ensemble, de l'entourer, de le féliciter et de lui dire qu'il était le premier conteur du monde, et décidément le plus grand romancier des temps modernes. Il avait parlé sans interruption deux heures et demie, sans avoir une seule fois cherché son mot!!!

Je le remerciai avec enthousiasme. Mon mari lui demanda : « Eh bien! monsieur Dumas, quand paraîtra *Création et Rédemption*? — Mon Dieu! prince, répondit celui-ci en souriant, peut-être jamais, car j'ai fait le roman ce soir en l'honneur de la princesse, et, en le commençant, je n'en savais pas le premier mot. J'inventais à mesure que j'avançais, mais je vous avouerai qu'à un moment donné j'y avais fourré tant de monde que je crois bien en avoir oublié sur mon chemin. Eh bien! ils sont morts à l'heure qu'il est! »

Madame Marie Dumas, qui en voulait un peu à son père de lui avoir caché son projet littéraire, vu que d'habitude il lui faisait toujours part de ceux-ci, alla vers lui et, loin de s'étonner de son esprit inventif et de son imagination, lui dit : « C'était bien joli ce que tu as fait là aujourd'hui », et, se tournant vers nous, elle ajouta : « J'aime beaucoup quand mon père improvise. Quelquefois, lorsque nous sommes seuls en tête à tête le soir, il se met à raconter, et je trouve regrettable qu'il n'y ait pas de sténographe auprès de nous pour noter les ravissantes choses qu'il me raconte! »

Le père Dumas, à la suite de cette première visite, vint souvent chez nous et, lors de nos grandes réceptions du jeudi à l'ambassade, quand le gros des invités était parti, il se mettait à raconter et charmait tout son auditoire par sa faconde intarissable et la grâce qu'il savait mettre dans tous

ses récits. Lorsque ma fille Clémentine naquit, il m'adressa un quatrain charmant que je joins à ce récit :

Je vois des vengeances étranges
Au ciel contre vous s'amasser :
Si vous lui prenez tous ses anges,
Dieu finira par se lasser!

Biarritz, 5 juillet 1870.

A vos pieds :

ALEX. DUMAS

On le trouvera d'ailleurs dans une grande collection autographe, comme aussi quelques lettres de lui, écrites de cette merveilleuse écriture dont il aimait à être loué. Quand il mourut, on trouva dans un codicille de son testament un legs qu'il m'avait fait par les mots suivants : « Je lègue à madame la princesse de Metternich, en témoignage de mon admiration et de mon respectueux attachement, mon beau saphir, et je la prie de le conserver en souvenir d'un vieux romancier qui l'aimait beaucoup. »

J'ai fait monter ce saphir en bracelet sur un simple cercle en or. Mon mari, en revanche, recevait le bureau de Dumas avec le fauteuil. La planche du bureau est toute recouverte d'écriture. Il se trouve, ainsi que le fauteuil, au musée de famille, au château de Königswart, en Bohême.

Quant à Alexandre Dumas fils, je le rencontrai aux Tuileries, où il se fit présenter à moi, et, comme il sortait beaucoup, je le vis souvent dans le monde et aussi chez nous à l'ambassade. Sans ressembler à son père, il avait, après tout, pour ceux qui les connaissaient tous deux, un certain air de famille, et les cheveux crépus d'un blond tirant sur le roux rappelaient la descendance du sang noir. La grand'mère du vieux Dumas était une mulâtresse et son maître, le marquis Davy de la Pailleterie, l'avait épousée. Le vrai nom des Dumas était celui de Davy de la Pailleterie, et le père de l'auteur d'*Antony* avait quitté pendant la grande Révolution le titre et le nom pour prendre celui de Dumas, que son fils et son petit-fils ont rendu célèbre plus tard.

Le fils Dumas était tout l'opposé de son père. Autant celui-ci était bonhomme et avait le cœur sur la main, autant celui-là était froid à prime abord, et profondément cynique. Comme esprit, certes, ils n'avaient rien à s'envier, mais le

pôle Nord et le pôle Sud ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre que ne l'étaient leurs caractères, leurs appréciations, leurs façons de voir et leur manière de s'énoncer. Le père confiant, très en dehors, très beau parleur, le fils méfiant, renfermé et ne causant volontiers que lorsque le milieu dans lequel il se trouvait lui convenait de toute façon. Alors évidemment il surpassait quelquefois le père par ses traits, mais il eût été incapable de raconter avec la verve de celui-ci. Le vieux Dumas voyait le monde en beau et en bon, il ne voyait que le côté noble des hommes et des choses, les femmes étaient pour lui des déesses, les hommes de preux chevaliers, — tandis que le fils voyait le monde plus laid encore qu'il ne l'est réellement, qu'il s'acharnait à découvrir sous toute action un mobile bas, que les femmes lui semblaient dénuées de toute élévation de sentiments, et qu'il avait pour le genre humain en général un profond mépris. On s'attachait au père de confiance, on était sur ses gardes avec le fils, de crainte d'être mal jugé par lui!

Ainsi qu'on avait dit que le père Dumas avait été comme « une force de la nature », on a prétendu, dans un discours récent, que Dumas fils fut « la conscience de la nature »! Il creusait à plaisir dans le cœur humain et n'en retirait que des déchets. Son père n'y trouvait en revanche que de l'or pur.

Pour ma part, je préférerai toujours les illusions de l'un aux désenchantements de l'autre. Alexandre Dumas fils professait une grande admiration pour son père, comme aussi le père ne parlait qu'avec enthousiame du talent d'écrivain et de l'esprit de son fils. Ce dernier, malgré la très vive affection qu'il portait à l'auteur de ses jours, s'amusait cependant de temps à autre de se moquer légèrement de lui.

Ainsi, un jour qu'on parlait de vanité, il ne put s'empêcher de dire : « Tenez, mon père, par exemple, est si vaniteux qu'il monterait sur son propre siège pour faire croire aux gens qu'il a un nègre! » Le propos n'est guère respectueux.

Il m'a dit une fois, alors que nous parlions de son père, et que je lui disais « qu'à mon avis celui-ci n'avait pas au même degré que lui l'esprit de repartie », qu'au contraire il en avait tout autant, et peut-être même plus que lui, et me conta la chose suivante :

Ils voyageaient tous deux en Suisse. Arrivés à Lucerne, ils allaient se mettre au lit, lorsque le vieux Dumas s'aperçut qu'ils avaient oublié leur sac de voyage à l'hôtel du Righi d'où ils venaient, et il s'écria : « Voilà que nous avons laissé ce diable de sac là-haut, sommes-nous bêtes! » Alexandre lui dit : « Tu n'es pas gentil, tu ferais mieux de parler au singulier! » Et le père de répondre : « Volontiers! es-tu bête! » » Vous voyez bien, ajouta-t-il en riant, que mon père avait la repartie prompte! » Et un jour qu'une des admiratrices passionnées lui demanda la faveur de lui dire des vers qu'elle avait faits en son honneur et qu'installé dans son grand fauteuil il se préparait à écouter, la dame commença très émue en balbutiant : « Oh! Alexandre dont le nom bril... » Dumas l'interrompit en lui disant : « Ne louez pas ce que vous ne connaissez pas! »

Je reprochais à Dumas fils, dans une de ces causeries, de ravaler sans cesse le genre humain dans ses écrits lorsqu'il me dit : « Mais notre tâche à nous autres consiste à dire ce qui *est*, et non pas à décrire et à raconter ce qui *devrait* être! » Je lui répondis : « Mon Dieu, monsieur, il y a dans la vie, comme dans la nature, des jours de pluie et des jours de soleil. Vous préférez vous promener par des temps de boue, tandis que moi je préfère les temps de soleil! » Il se tut un instant et me dit : « C'est que chez nous, probablement, il pleut toujours! — C'est en quoi vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire, répliquai-je vivement, vous tendez à le faire croire au monde entier, et je puis vous assurer qu'il y a mille fois plus de braves gens et de femmes honnêtes en France que vous ne le supposez, et même que vous ne vous en doutez! »

Nous discutions souvent ensemble de la sorte, et loin de m'en vouloir de mes emportements, il finissait par me donner raison. Lors de l'exposition de la Musique et du Théâtre à Vienne, Dumas fils m'a écrit une lettre charmante et m'a envoyé dans une ravissante reliure la fameuse *Visite de noces*, pièce qui fut jouée par Aimée Desclée avec tant de succès.

Il a fait joindre deux autographes à la reliure, la lettre qu'il avait écrite à l'artiste ainsi que la réponse de celle-ci.

LES GRANDS BALS DE COUR

LES LUNDIS DE L'IMPÉRATRICE. — BALS COSTUMÉS ET MASQUÉS. LES REDOUTES A L'AMBASSADE. — LE BAL DE L'AMBASSADE EN 1867.

Paris, 1860 à 1870.

Il y avait régulièrement deux grands bals de cour aux Tuileries durant le Carnaval et même quelquefois trois. Ceux-ci étaient donnés dans la grande salle des Maréchaux, qui tenait le milieu du palais des Tuileries et qui était ainsi dénommée parce qu'elle se trouvait ornée des portraits de tous les maréchaux du temps du premier Empire. Elle était haute et vaste. L'orchestre se trouvait placé en haut sur une galerie. Sur une grande estrade, au-dessous, figuraient les deux fauteuils réservés à l'empereur et à l'impératrice, puis trois chaises pour les princesses Clotilde et Mathilde, ainsi que pour le prince Napoléon. Sur une marche à droite, il y avait les places des ambassadrices, et, sur une marche à gauche, celles destinées aux membres de la famille civile de l'empereur, tels que les Murat et les Bonaparte.

On avait invité pour neuf heures, et à l'heure précise le corps diplomatique arrivait pour se réunir dans la salle du trône où Leurs Majestés tenaient le cercle avant d'entrer dans la salle de bal. Vers 9 h. 15, la porte donnant dans la galerie de Diane, précédant la salle du trône, s'ouvrait et un huissier annonçait à très haute voix : « L'empereur. » L'impératrice, à gauche de Sa Majesté et un peu en arrière s'arrêtait alors et faisait trois grandes révérences, puis elle commençait par les ambassadrices, tandis que l'empereur parlait aux ambassadeurs. Ce cercle durait à peu près vingt minutes, puis les souverains se donnaient le bras et, suivis de tout le corps diplomatique, traversaient les salons pour se rendre à la salle des Maréchaux où leur entrée était saluée par une marche solennelle. Du haut de l'estrade, l'impératrice faisait encore trois grandes révérences à l'assemblée et le bal s'ouvrait par une valse. Vers 11 heures, la cour se rendait au souper, lequel était servi en buffet à la galerie de Diane et à minuit on se retirait heureux de voir cette corvée officielle terminée. Je n'ai pas besoin de dire

que tous ces messieurs étaient en grand uniforme. J'ajouterai seulement qu'ils portaient tous la culotte courte avec les bas de soie et les escarpins, comme on le fait à la cour d'Angleterre, ce qui donne très grand air à une réunion : j'ai toujours regretté que cet usage n'ait pas été introduit à la cour d'Autriche.

Il n'y a pas grand'chose à dire de ces grands bals dont le coup d'œil était évidemment très beau, mais qui dépassaient en ennui, à mes yeux du moins, tout ce qu'on pouvait imaginer. Les ambassadrices étaient clouées sur leur estrade, et comme j'étais jeune à cette époque, l'obligation de ne pas bouger et de ne pouvoir causer avec personne, excepté avec mes collègues, me semblait extrêmement pénible.

Tout autres étaient ce qu'on appelait les lundis de l'impératrice, où l'on dansait et s'amusait beaucoup. Donc, tous les lundis, on se réunissait aux Tuileries, et le bal avait lieu dans le grand salon bleu qui précédait la salle des Maréchaux. Les petits appartements privés de l'impératrice étaient ouverts alors, excepté son beau cabinet de travail. A 9 h. 30, il fallait être rendu au palais, et dès que tout le monde était arrivé Leurs Majestés apparaissaient.

Il était d'habitude que l'impératrice adressât d'abord la parole aux ambassadrices qui se tenaient près de la porte par laquelle elle faisait son entrée. Un soir cependant, je ne sais ce qui lui prit, et, au lieu de venir vers nous, elle se tourna vers quelques étrangères nouvellement débarquées et nous laissa en plan! Puis elle continua à causer avec un tas d'autres personnes et ne songeait plus à nous qui attendions là, la bouche en cœur. Impatiente, je me tournai vers lady Cowley et la baronne de Budberg en leur disant : « S'il vous convient de rester là à attendre que l'impératrice ait fini de causer avec tout ce monde, attendez! Quant à moi, je n'admets pas que, *coram publico*, on nous traite de cette façon, et je vais m'installer dans le salon à côté. Lorsque l'impératrice aura envie de me parler, elle me fera appeler ou bien elle viendra me trouver », et je m'en allai!...

Ces dames voulurent me retenir, mais je restai sourde à leurs instances et je partis. Au bout d'une heure à peu près, je vis paraître l'impératrice qui me cherchait et qui vint

à moi en me disant : « Vous avez quitté le cercle, pourquoi donc? — Madame, répondis-je, je sais bien que le bal d'aujourd'hui n'est pas une fête officielle, mais alors pourquoi le grand'maître des cérémonies nous place-t-il officiellement à côté de la porte d'entrée de Votre Majesté, si ce n'est pas parce que l'impératrice est censée nous parler avant les autres femmes? Si je n'étais que la princesse de Metternich, je ne m'en offusquerais pas, mais je suis l'ambassadrice d'Autriche, on me place comme telle et je crois qu'il est du devoir de Votre Majesté de tenir compte de cette situation. » L'impératrice, bonne comme toujours, me répondit : « Vous avez raison, j'ai eu tort, je ne sais quelle idée m'a passé par la tête. J'espère que vous n'êtes plus fâchée! — Comment donc, répliquai-je, j'ai à faire des excuses à Votre Majesté, je la supplie de faire valoir la seule que je me permette de croire acceptable : j'ai défendu une situation qui n'est pas la mienne. »

Et gentiment, affectueusement, comme elle seule savait l'être, elle me tendit la main en disant avec son charmant sourire : « Je ne le ferai plus!... »

C'est à un de ces bals que je vis pour la première fois la célèbre comtesse Castiglione, cette merveilleuse beauté qui avait, à ce qu'on se disait, obtenu les faveurs de Napoléon III et qui, avec une insolence inouïe, faisait son entrée au bal vers minuit, alors qu'il fallait être rendu aux Tuileries à 9 h. 30.

J'avoue être restée pétrifiée devant ce miracle de beauté! Elle était vêtue d'une robe en tulle blanc recouverte de grosses roses à longues tiges, et ne portait comme coiffure que ses admirables cheveux tournés en grosses tresses sur sa tête et formant diadème. Sa taille était celle d'une nymphe. Son cou, ses épaules, ses bras, ses mains — elle n'avait pas mis ses gants qu'elle tenait à la main — semblaient sculptés dans du marbre rose! Le décolletage, quoique excessif, ne paraissait pas indécent, tant cette superbe créature ressemblait à une statue antique! La figure était à l'avenant. Un ovale délicieux, un teint d'une fraîcheur incomparable, les yeux vert foncé et tout veloutés, surmontés de sourcils qu'on aurait cru être tracés par le pinceau d'un miniaturiste, un petit nez à la Roxelane, mutin et cependant d'une régularité

absolue, des dents de perles. En un mot, Vénus descendue de l'Olympe! Jamais je n'ai vu beauté pareille, jamais je n'en reverrai plus comme celle-là!

La perfection n'étant, hélas! pas de ce monde, il manquait à la comtesse Castiglione une chose essentielle, et cette chose était le charme! Elle semblait tellement imbue de sa triomphante beauté, elle en était si uniquement occupée, qu'au bout de quelques instants, après qu'on l'avait bien dévisagée, elle vous donnait sur les nerfs. Pas un mouvement, pas un geste, rien qui ne fût étudié! Si elle avait été simple et naturelle, elle aurait bouleversé le monde, car je crois qu'elle aurait subjugué l'univers entier, tandis qu'on allait la regarder et l'admirer et qu'on la quittait écœuré de tant de pose et de tant de vanité. Excepté l'empereur, je ne sache personne qui lui ait voué une admiration particulière. Fort peu aimable pour les femmes, madame de Castiglione ne parlait qu'aux hommes. Je n'ai pas fait sa connaissance, elle n'ayant pas songé à se faire présenter à moi. On lui demandait un jour si elle ne dansait pas, à quoi elle répondit : « Danser? pour devenir rouge et laide comme toutes ces femmes que nous voyons là devant nous, certes non! » Ce propos, qui fut colporté, n'a pas contribué à lui concilier les sympathies féminines. On m'a raconté qu'un soir, à un bal donné à Saint-Cloud, elle arriva poudrée à blanc d'une moitié de la tête et coiffée en bandeaux plats de l'autre moitié. Le côté poudré était surmonté d'énormes plumes bleu ciel, jamais on ne l'avait vue plus belle, cette coiffure étrange lui seyait à ravir. Le lendemain, elle vint, à un bal donné à Paris, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche et coiffée en bandeaux sans aucun bijou! Les personnes qui l'avaient vue la veille dans cet accoutrement étrange m'ont assuré qu'elle était peut-être plus belle encore dans cette simplicité exagérée.

Il y avait d'ailleurs de bien jolies femmes, à cette époque, à la cour et je ne citerai que la comtesse de Mercy-Argenteau, née de Caraman-Chimay, grande, élancée, ayant un port de reine, superbe en un mot; mon amie madame de Pourtalès, née de Bussierre, idéalement jolie, fine et gracieuse; madame de Galliffet, née Laffitte, ravissante avec ses cheveux à teinte rousse, ses yeux étranges, dont l'un était vert et l'autre cou-

leur de châtaigne, et ses dents merveilleuses qui éclairaient toute sa figure; madame Léopold Lebon, née Genzano, extrêmement gracieuse; madame Walewska, née Ricci; la marquise de Cadore, née de Bonneval, à l'air si distingué; telles que la maréchale Canrobert, madame de Bourgoing, née Dolfus, son amie, la petite marquise de Las Marismas, la maréchale de Malakoff [1], née Sophie Valiera della Paniega, une cousine de l'impératrice et enfin aussi la duchesse d'Albe, sœur de Sa Majesté, qui ne venait que rarement à Paris il est vrai, madame Alphonse de Rothschild et tant d'autres encore!

L'impératrice faisait quelquefois un tour de valse dans les premiers temps. Après la mort de la duchesse d'Albe, elle n'a plus dansé!...

Nous avons eu aussi, aux Tuileries plusieurs bals costumés qui étaient charmants. Les hommes, n'aimant pas à se costumer, étaient autorisés à venir en manteau vénitien, — une espèce de manteau court attaché par une cordelière au cou et dont la couleur variait suivant le goût de chacun. Mon mari en avait un en moire rouge bordé de velours noir et un mauve, les diplomates et les gros bonnets se refusant absolument à tout costume. L'empereur, bien entendu, ne portait lui aussi que le manteau vénitien. Il fallait venir à la cour en toute occasion, même lorsqu'on n'était pas en uniforme, c'est-à-dire pour les réunions du soir, avec l'habit noir, la culotte courte et bas de soie noirs. Quant à moi, je me souviens avoir eu une fois un costume de diable noir fort joli. Il était tout brodé d'argent et véritablement constellé de diamants. J'avais fait monter par Baptiste de petites cornes en diamants. Une autre fois, je portais un costume Louis XV jaune, tout enguirlandé de roses pompon retenues par des glands d'argent. Je portais comme coiffure un chapeau de crêpe jaune surmonté de plumes jaunes. On a trouvé ce costume, un chef-d'œuvre de Worth, comme celui du diable noir, fort réussi, Le costume Louis XV avait été copié d'après un portrait du temps.

L'impératrice apparut à un de ces bals, costumée en dogaresse, et elle était vraiment d'une beauté éblouissante. La petite calotte ou, pour mieux dire, le bonnet de dogaresse,

1. Femme du maréchal Pélissier créé par Napoléon III duc de Malakoff.

qui rappelle le bonnet phrygien, lui allait divinement. Je ne pouvais détacher mes yeux d'elle.

C'est encore à l'une de ces fêtes que madame de Castiglione fit son apparition en Salammbô, — costume composé par elle d'après la description de cette héroïne du roman de Flaubert, qui faisait sensation à ce moment-là. Qu'on juge de notre étonnement en découvrant que la dame en question avait les pieds nus, ou du moins recouverts d'un maillot de soie tellement fin que c'était tout comme! Mais ce qui était plus surprenant encore, c'est que la tunique en velours noir qu'elle portait était fendue jusqu'à la taille et qu'à certains mouvements elle s'entr'ouvrait et laissait voir la jambe du haut en bas! — Eh bien! Malgré notre indignation, je dois avouer que la beauté sculpturale de celle qui se montrait ainsi était si complète, que cette tenue n'avait rien d'indécent! On eût dit une statue animée! Ses magnifiques cheveux ruisselaient sur ses épaules et descendaient jusqu'aux genoux. Ses bras, ornés de bracelets représentant des serpents en or, étaient nus jusqu'à l'épaule, et les doigts de pied étaient couverts de bagues! Jamais on n'a vu apparition plus curieuse, plus fantastique ni plus renversante! Mais quelle incroyable beauté!

Autant ces bals étaient amusants et présentaient un aspect unique comme luxe et comme élégance, autant Leurs Majestés préféraient cependant les bals costumés dans les ministères et aux ambassades, où le masque était admis, c'est-à-dire où les dominos se mêlaient aux costumes. L'animation y était bien plus grande. Je citerai seulement, avant de parler de ces fêtes-là, le grand bal donné par l'impératrice au palais d'Albe, un délicieux hôtel entre cour et jardin qu'elle possédait aux Champs-Élysées, là à peu près où se trouve actuellement la rue Pierre-Charron et où, pendant leurs séjours à Paris, la comtesse de Montijo et la duchesse d'Albe habitaient. L'impératrice avait fait construire une grande salle admirablement décorée du côté du jardin, et nous avons eu là la plus jolie fête du monde. L'empereur et l'impératrice y assistaient en dominos. Je figurais dans le quadrille des quatre éléments; j'étais dans le groupe de l'air. La terre, c'est-à-dire les femmes qui étaient de ce groupe (nous étions quatre par quatre), portaient comme bijoux rien que des

émeraudes et des diamants; le feu, rien que des rubis et des diamants, et l'air, des turquoises et des diamants. Nous nous étions prêté mutuellement les bijoux. N'ayant pas de turquoises, j'avais celles de la princesse Lise Troubetzkoï, qui étaient splendides. Le quadrille eut beaucoup de succès.

Les plus beaux bals costumés et masqués eurent lieu au ministère des Affaires étrangères chez le comte Walewski, au ministère de la Marine chez le marquis de Chasseloup-Laubat, à la présidence du Corps législatif chez le duc de Morny, chez le grand écuyer de l'empereur, le général Fleury, chez le ministre de la maison de l'empereur, M. Rouher, et enfin chez nous, à l'ambassade. Puis il y en eut d'autres chez des particuliers, comme chez le duc de Bisaccia (aujourd'hui duc de Doudeauville), chez le comte de Montgomery et chez le prince de Sagan.

Leurs Majestés n'allaient que dans les ministères et nous firent l'honneur de venir aussi chez nous. Au bal de la Marine, il y eut une entrée qui fit grand effet. On représentait les cinq parties du monde et le coup d'œil de ce magnifique cortège était absolument grandiose. J'ai rarement vu un étalage de plus beaux costumes portés par de plus jolies femmes. La marquise de Chasseloup-Laubat, qui était excessivement jolie, fut très admirée dans un costume indien. On la portait dans un palanquin surmonté de plumes de paon gigantesques, et tous ceux qui l'entouraient portaient des ajustements superbes. Madame Bartholoni, en reine africaine traînée dans une espèce de char doré et tout fleuri, triomphait également ce même soir. Deux mille invitations avaient été lancées, et on n'imagine pas la variété inouie des costumes. J'avais choisi le domino et je me suis amusée à intriguer de minuit jusqu'à six heures du matin, en imitant la duchesse de Persigny qui avait un zézaiement tout particulier, que j'avais bien attrapé; vers la fin du bal, un tas des messsieurs qui causaient et riaient avec moi crurent si bien que j'étais madame de Persigny que, lorsque je voulus m'en aller, M. de La Redorte, me proposa d'appeler mes gens en me disant : « Madame la duchesse, l'heure de vous démasquer est venue, nous vous avons tous reconnue depuis longtemps! » Je protestai énergiquement en assurant ces messieurs

qu'ils ne me reconnaissaient pas, mais ma protestation fut accueillie par des rires homériques. M. de La Redorte me dit : « Vous n'êtes pas arrivée à changer votre charmant petit zézaiement... » Je l'interrompis en lui affirmant que je ne zézayais pas le moins du monde et en le priant de dire mon nom s'il le savait vraiment si bien! — Nouveaux éclats de rire, et tous de se placer devant moi en scandant : « La du-ches-se de Per-si-gny! » — A peine ce nom avait-il été prononcé que tranquillement j'enlevai mon loup. Décrire la stupeur, je dirai plus, l'effroi de ces messieurs est chose impossible. Ils étaient tellement sûrs de leur affaire qu'ils se seraient fait hacher en morceaux plutôt que d'admettre qu'ils s'étaient trompés sur l'identité de la personne.

Le bal de la présidence était d'une élégance extrême. La jeune duchesse de Morny (née princesse Troubetzkoï) était dans tout l'éclat de la beauté blonde de ses vingt-cinq ans. Quoique d'une maigreur extrême, elle plaisait par la finesse et la grande distinction de sa personne. Elle portait un costume de fantaisie qui représentait l'étoile du matin. Vêtue d'une tunique blanche, lamée d'argent, avec une grande étoile en diamants au milieu de la tête, cela aurait pu passer pour une robe de bal un peu extraordinaire. Mais la sensation de la soirée fut causée par l'entrée de la belle madame Ernest Feydeau, la femme du célèbre romancier, en Louis XIV enfant. C'était une merveille. En costume de satin blanc recouvert de broderies d'or et coiffée d'un grand chapeau blanc orné de plumes blanches, elle m'a laissé le souvenir d'un éblouissement de beauté. Comme, à l'époque du grand roi, le costume masculin se composait d'une petite jupe à gros plis allant jusqu'aux genoux et d'un petit collet attaché aux épaules, la tenue n'avait rien d'inconvenant. On ne pouvait rien imaginer de plus séduisant, aussi fut-on unanime à lui décerner la palme du succès.

L'empereur, au lieu du domino noir traditionnel, avait choisi le costume de Bédouin, avec le burnous et le turban en laine blanche. Avec cela il portait un masque. On le reconnaissait aisément à sa démarche, mais il ne fallait pas faire semblant de le reconnaître. Il portait dans son ceinturon un poignard richement orné de pierres *en imitation*.

Venant me parler, il me demanda si je n'avais pas peur d'un homme armé jusqu'aux dents. Je lui répondis que sa vue me faisait trembler en effet, et que le seul moyen de me rassurer était de me donner son magnifique poignard. « Que veux-tu en faire? — J'en démonterai les pierres pour en faire de beaux bijoux que je pourrai porter! — Sais-tu que chaque pierre vaut un million? — Allons donc! m'écriai-je, un pauvre Bédouin comme toi! tu aurais vendu depuis longtemps ces pierres, si chacune valait un million. Tu rentreras chez toi, et demain matin, à ton réveil, tu m'enverras ton poignard. Je n'en ferai pas faire de bijou pour moi, mais je le conserverai en souvenir de toi dans un musée qu'a mon mari en Bohême, dans un château qui s'appelle Königswart! » — Le lendemain matin, on vint m'apporter un petit paquet bien ficelé, qui contenait le poignard en question, avec un bout de papier sur lequel se trouvaient écrits ces mots tracés par la main de l'empereur : « De la part du pauvre Bédouin. »

A ce même bal, on vit M. de L..., un horrible fat que tout le monde avait en grippe, et cela avec raison, apparaître costumé en *Fils de la nuit*! Le costume était magnifique, mais l'individu qui le portait fort ridicule. Il avait imaginé de faire faire un pantalon bouffant en satin bleu saphir ruisselant de broderies d'argent et recouvert, ainsi que la veste, d'un voile en tulle bleu constellé de diamants et surmonté d'un superbe croissant également en diamants! On faisait haie sur son passage, et on se moquait ouvertement de ce malheureux, qui paraissait ne pas s'en apercevoir, mais au contraire croire qu'il n'inspirait qu'admiration et envie. Il était fort beau garçon et n'admettait pas qu'on pût rire de lui.

Les jeudis de la mi-carême, nous donnions régulièrement une redoute à l'ambassade et je dois à la vérité de dire que ce genre de réunions eut le plus grand succès. On s'arrachait les invitations qui arrivaient presque toujours au nombre de quinze cents à deux mille.

Un orchestre, placé dans le grand salon, jouait des valses et toutes sortes de danses, et les femmes circulaient en dominos en s'amusant à intriguer. Au fond de l'appartement, il y avait un grand buffet où l'on servait des rafraîchissements. Pas de soupers, comme de raison, à cause du carême. Ces

fêtes se prolongeaient généralement jusque vers trois ou même quatre heures du matin, tant on s'amusait. Les redoutes « à la viennoise » n'ont eu lieu que chez nous; depuis notre départ, on n'en a plus jamais donné, et encore aujourd'hui, ceux qui s'en souviennent en parlent avec enthousiasme. Ce qu'on y dépensait d'esprit et de verve est incroyable, et je me rappelle m'être arrêtée souvent devant un groupe, pour écouter les propos qui s'échangeaient, et pour admirer la faconde de certaines personnes qui ne tarissaient pas en bons mots, de façon à faire se tordre de rire l'auditoire qui se groupait autour d'elles.

Beaucoup de femmes s'amusaient à changer de dominos deux ou trois fois dans la soirée. J'avais installé dans mon appartement du premier des cabinets de toilette pour leur permettre de se changer; les dominos avaient été apportés dans la journée par les femmes de chambre, et celles-ci, revenues le soir, attendaient ces dames pour les aider à se dévêtir et à se revêtir.

Je terminerai ce récit en faisant mention du grand bal donné à l'ambassade en mai 1867 à l'occasion de l'Exposition. Le gouvernement autrichien avait ouvert un crédit de 100 000 francs, et 65 000 francs ont été dépensés par nous pour cette fête, laquelle, j'ose le dire, a enfoncé toutes celles données par les autres ambassades. J'avais demandé à M. Alphand, le directeur en chef des travaux de la Ville de Paris, l'organisateur par excellence, de me venir en aide et il voulut bien se rendre à mon désir. Nous fîmes construire une salle immense donnant sur le jardin. La décoration en était ravissante. Les murs blancs et or, les tentures mi-satin rose, mi-satin vert. Les lustres représentaient de gigantesques corbeilles de fleurs. Les appliques avaient la forme de hottes. Les bougies sortaient de ces fleurs. Tel lustre était tout en géraniums roses, tel autre en géraniums rouges, le grand lustre du milieu en géraniums de toutes les couleurs. Des plantes vertes admirables remplissaient les coins. De grandes glaces sans tain donnaient sur le jardin éclairé à la lumière électrique, avec des ballons lumineux dans les arbres. De chaque fenêtre ou de chacune de ces énormes glaces, on jouissait d'un autre coup d'œil. Ainsi, de l'une, on avait

vue sur des parterres de fleurs merveilleusement arrangés, de l'autre sur une statue placée dans un berceau de fleurs, puis sur une allée d'orangers en fleurs, enfin sur un établissement avec les fauteuils et les chaises drapées d'étoffes brodées en or, entouré de gigantesques palmiers et de fougères... Mais le clou était sans contredit le fond de la salle qui se composait d'une glace sans tain, derrière laquelle s'élevaient des rochers dans lesquels fleurissaient en masse les plus admirables roses. Une cascade tombait du haut de ces rochers par-dessus ce paysage féerique : l'éclairage électrique aidant, cette eau scintillait de mille feux. Les roses et la verdure, cachées à moitié par cette cascade lumineuse, n'en recevaient pas une goutte. Alphand avait installé cela d'une manière extraordinaire et tout le monde, à commencer par Leurs Majestés et les princes étrangers qui assistaient à la fête, s'extasia sur ce coup d'œil vraiment enchanteur.

J'avais fait dresser le souper de l'empereur et de l'impératrice et des princes dans les appartements du premier. Le reste des invités soupa dans une immense tente en toile, rayée rouge et blanc, placée dans le jardin et dans laquelle j'avais fait entrer un groupe de huit grands marronniers autour desquels on avait fait faire des tables, de sorte que l'arbre tout enguirlandé du tronc faisait pour ainsi dire un énorme surtout. Les fleurs avaient été fournies par les serres de la Ville de Paris, car aucun fleuriste n'aurait pu arriver à une semblable décoration. Le baron Haussmann nous avait proposé de nous les prêter à condition que nous payerions le transport et la casse! Il n'y a pas eu de casse, mais le transport et les pourboires donnés à cette armée de jardiniers ont bien été l'affaire de plusieurs billets de mille francs, trois ou quatre mille, autant que je me souviens.

Johann Strauss, qui à cette époque donnait des concerts à Paris, nous demanda la faveur de tenir l'orchestre au bal de l'ambassade, à quoi nous avons consenti comme de raison avec le plus grand plaisir. Il émerveilla tout le monde par l'entrain inimitable de son jeu, seulement on n'en revenait pas de la lenteur qu'il mettait dans les quadrilles et, à maintes reprises, nous avons été obligés d'aller à lui pour lui dire de hâter la mesure.

Le prince et la princesse royale de Prusse qui, à ce moment-là, étaient les hôtes de l'empereur, assistaient au bal en question.

Le prince royal me dit, en me saluant à son entrée, combien il était heureux de débuter à Paris à l'ambassade d'Autriche (il était arrivé de la veille)... Il y avait tout juste un an que son père, le roi Guillaume, avait déclaré la guerrre à l'empereur d'Autriche!

Il est possible que le prince royal en ait été très heureux, mais je ne puis dire que je l'étais autant que lui.

WORTH

J'étais un matin tranquillement installée à lire dans mon salon, lorsque ma femme de chambre parut, tenant un album en main. Je lui demandais ce qu'elle apportait, et elle me répondit : « Il y a chez moi une jeune femme qui voudrait que Votre Altesse daignât jeter un coup d'œil sur les dessins contenus dans ce livre. Ce sont les croquis des toilettes que fait son mari. Celui-ci serait, très désireux de faire une robe pour vous, n'importe à quel prix, pourvu qu'il vous en fasse une! »

Je m'informai du nom de l'individu : « Il est Anglais et s'appelle Worth. — Un Anglais qui ose prétendre faire des toilettes de femmes à Paris, voilà une idée étrange, m'écriai-je, je n'en veux sous aucun prétexte. — Votre Altesse ferait bien cependant de regarder les croquis, répliqua ma femme de chambre, ils me semblent charmants. — Laissez voir, repris-je d'un air ennuyé, je doute fort que les toilettes de votre Anglais soient à mon goût! »

J'ouvrais l'album et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque à la première page je vis une toilette charmante, à la seconde une toilette ravissante!... Immédiatement, je flairai l'artiste, et je dis à ma femme de chambre : « Amenez-moi l'Anglaise. — Ce n'est pas une Anglaise, c'est une Française pur sang », me fut-il répondu et, au bout de peu d'instants, je vis apparaître madame Worth, modeste, timide et rougissante! Elle me dit que on mari, qui avait été premier commis chez Gagelin, — le grand faiseur de l'époque, — venait de s'établir avec un Suédois, un certain Bobergh, et qu'ils

étaient installés rue de la Paix, 7; que ces messieurs, très désireux de me compter au nombre de leurs clientes, me priaient de bien vouloir faire faire une robe chez eux et que je n'avais qu'à dire le prix que je voulais y mettre. Je répondis que j'en ferais faire deux, une du matin et une du soir, et que l'ensemble ne devait pas dépasser le prix de 600 francs, c'est-à-dire 300 francs chacune. Madame Worth ne se tenait plus de joie. La robe du soir devait être inaugurée au prochain bal des Tuileries. A la fin de la semaine, après *un* essayage, — j'appuie sur cet *un*, car actuellement on essaie jusqu'à cinq et six fois, — on m'apporta les deux chefs-d'œuvre!... Il n'y avait pas à dire, c'était parfait en tous points, et je fis faire des compliments à l'auteur que je ne connaissais pas personnellement, car on était venu essayer chez moi!

J'arborai donc le mercredi suivant — il y avait grand bal dans la salle des Maréchaux — la fameuse robe, et je dois à la vérité de dire que j'en ai rarement vu de plus jolie et de mieux faite!

Elle était en tulle blanc lamé d'argent (ce qui était tout nouveau) et garnie de pâquerettes à cœurs rosés, placées dans des touffes d'herbes folles. Ces fleurs étaient voilées de tulle blanc. Une large ceinture en satin blanc entourait ma taille; j'avais piqué des diamants partout... et Worth eut son premier succès!

L'impératrice, en entrant dans la salle du trône où le corps diplomatique se tenait toujours réuni pour le cercle, aperçut en un clin d'œil le chef-d'œuvre! Lorsqu'elle vint à moi, elle me demanda de suite qui avait fait cette robe si merveilleusement jolie dans sa simplicité et son élégance. « Un Anglais, madame, une étoile qui se lève au firmament de la mode! — Et quel est son nom? — Worth. — Eh bien! reprit l'impératrice, que l'étoile ait des satellites, je vous prie de lui faire dire de venir chez moi demain matin à 10 heures! »

Worth était lancé et j'étais perdue, car à partir de ce moment les robes à 300 francs ne revirent plus le jour.

S'il était cher, horriblement cher, monstrueusement cher, il était reconnaissant, et je puis dire à son honneur que je n'ai vu que chez bien peu de personnes ce sentiment aussi développé que chez lui. Il n'a pas oublié un jour qu'il me

devait sa réputation, et il m'a témoigné en toute occasion son profond et sincère dévouement. Très attaché à l'impératrice, il n'a pas caché ses opinions impérialistes après la chute de l'Empire, et a donné ainsi à bien des personnes du monde, qui ont oublié les bienfaits qu'eux ou leurs parents avaient reçus de l'empereur, une fière leçon.

Pourtant il risquait plus que ceux-ci à se déclarer ouvertement partisan de l'empire, car lorsqu'on tient boutique sur la rue, on est exposé à ce qu'on vous casse les vitres. Ces sentiments de reconnaissance et de fidélité m'ont toujours fait passer sur bien des ridicules et des façons un peu outrecuidantes de « ce bon monsieur Worth », comme nous l'appelions, surtout quand il s'agissait d'avoir une toilette inédite — à sensation!

Ensuite, ce qui m'attachait à lui, c'était son esprit et son admirable bon sens! Il est impossible de porter sur les hommes, sur les choses et les événements, un meilleur jugement qu'il ne le faisait! S'il n'avait pas été, par la condition dans laquelle il était né, amené à se faire couturier, il serait toujours devenu, dans n'importe quelle condition, un homme de marque. C'était un plaisir de causer avec lui, je le répète.

Son flair, pour juger les femmes, était impeccable. On rira de ce que je dis là... tant pis! mais nul mieux que lui ne vous disait : « Madame une Telle..., c'est une bonne femme, mais une linotte, — et puis vaniteuse comme si la toilette seule suffisait pour vous faire remarquer. Je lui mettrais tout ce que j'ai de plus beau sur le dos qu'elle n'en resterait pas moins une petite bourgeoise! »

La princesse Lori Schwarzenberg était venue un beau jour chez lui. Il ne l'avait jamais vue; elle était arrivée de la veille à Paris. Simplement vêtue, elle entra dans le magasin. Worth la voit et, se tournant vers son premier commis Carlsson, un type, celui-là, comme on n'en reverra plus, lui dit : « Tenez, voilà une très grande dame, je vois cela à son port de tête! »

Il avait la passion de la distinction et du « grand air ».

Sa santé laissait beaucoup à désirer et à tout instant il était malade. Ces indispositions nous désolaient, car elles venaient toujours fort mal à propos, et elles prenaient la proportion de catastrophes lorsqu'elles coïncidaient avec les

grands bals costumés qui se donnaient si fréquemment durant l'Empire. Worth composait des costumes éblouissants et y faisait certaines retouches au dernier moment, changeait ceci, changeait cela, vous arrangeait une autre coiffure, bref, le dernier coup d'œil du maître et du créateur était indispensable. Or, un jour que nous arrivions rue de la Paix pour essayer nos costumes pour le bal qui devait avoir lieu le même soir aux Tuileries, on nous apprit sans ménagement que M. Worth, très souffrant d'une affreuse migraine, s'était retiré dans ses appartements!...

L'affolement était devenu général. Que faire? — Comment met-on ceci? Comment met-on cela? — Les personnes du magasin étaient là comme des bûches, et ne pouvaient nous donner aucun renseignement; les ouvrières ne savaient pas davantage, car, dans chaque atelier, on avait travaillé à des choses différentes, — que faire?... Je prends mon courage à deux mains, et je grimpe chez Worth qui habitait au second dans la cour. Je fais irruption dans sa chambre, et je le trouve couché sur sa chaise longue, avec des compresses sur la tête et les yeux. Je lui déclare qu'il faut absolument nous voir, qu'il me doit cela, qu'il le doit surtout à l'impératrice chez laquelle nous sommes invitées, et j'emporte son consentement. D'une voix mourante il me dit : « Eh bien! qu'elles montent toutes dans leurs costumes! » Nous nous habillons et nous arrivons devant notre maître. Une demoiselle de magasin — la première — se tenait à côté du malade et lui glissait à l'oreille le nom de chaque femme qui défilait devant lui. Il soulevait la compresse qui couvrait ses yeux et, après avoir regardé la malheureuse qui se tenait devant lui, attendant son arrêt, disait lentement : « Affreuse... ridicule... épouvantable! » Qu'on juge du désespoir général!!!

Alors une idée grande comme le monde me vient, et je m'écrie : « Monsieur Worth, vous signez aujourd'hui votre décadence! » A ces mots, il bondit de sa chaise longue, arrache les compresses et le bandeau, en nous criant comme un général qu'il était à ses troupes : « Allons! en avant! » Il y a pourtant de beaux moments dans la vie! Nous descendons, et, au bout d'une heure, tout était en ordre, et, le soir aux Tuileries, on eût dit que tout s'était passé sur des roulettes.

Worth, ayant rapidement fait fortune, alla s'installer superbement à Suresnes près de Paris. Il arrivait tous les jours à dix heures rue de la Paix, et rentrait le soir vers six heures. J'exprimai un jour le désir d'aller voir sa villa qu'on disait arrangée d'une façon merveilleuse et meublée avec un luxe insensé.

Autant Worth avait de goût pour tout ce qui touchait à la toilette, autant il en manquait, à mon avis, pour le reste. La villa de Suresnes, qu'il a agrandie et augmentée en y ajoutant une aile par-ci, une aile par-là, et des pavillons et des chalets, fait l'effet d'un fouillis de constructions qui, se trouvant sur un espace beaucoup trop restreint, se nuisent réciproquement. Au milieu de cet amas de bâtiments, le propriétaire a édifié, avec les pierres et les sculptures dont il a fait acquisition dans les décombres du palais des Tuileries, une espèce de ruine qui, placée là où elle se trouve, est d'un effet désastreux, parce qu'elle écrase le reste. Les appartements sont meublés avec une grande richesse et j'avoue que je préférerais habiter une chambre blanchie à la chaux que certain salon dont le pauvre Worth se montrait extrêmement fier, et qui était ruisselant d'or, de satins, de peluches, de broderies, de meubles dorés sur toutes les tranches et de bibelots.

Comme chez Gambetta, une grande baignoire en argent se trouvait dans le cabinet de toilette et, dans certain réduit plus secret, une fontaine faisait jaillir sans cesse de l'eau de Cologne!

Le jardin de la villa était admirablement bien tenu et les fleurs y abondaient comme les fruits. Ce qui m'a frappée, c'est que, dans les massifs, on voyait pousser des lis, des rosiers, des iris, des glaïeuls, ce que je n'ai vu nulle part ailleurs. L'aspect de ces fleurs sortant de cette épaisse verdure était charmant. Lorsqu'on allait visiter Suresnes, monsieur et madame Worth ne manquaient pas de nous faire servir un goûter succulent, soit dans le jardin, soit dans la magnifique salle à manger. Le service à thé était en vermeil; les gens, en culottes courtes et bas de soie, avaient l'air d'être de grande maison; en un mot, le tout avait remarquablement bonne façon.

Le maître de la maison faisait les honneurs simplement et sans pose. Sa femme, en revanche, minaudait et jouait à la grande dame. Les fils qui mènent aujourd'hui la maison, après la mort de M. Worth, se tenaient modestement à l'écart. Ils ont gardé les traditions de leur père et lui conservent un pieux et touchant souvenir. Chaque année, à Pâques fleuries, ils m'envoient, ainsi que le faisait M. Worth, un buis bénit de Sainte-Clotilde, qui était notre paroisse quand nous habitions la rue de Grenelle!

Un dernier mot pour finir...

Quand, après le grand bal que nous avions donné lors de l'exposition de 1867, les journaux étant remplis de descriptions sur la splendeur de cette fête, sur le goût qui y avait présidé, sur la façon dont j'avais fait les honneurs, je revis le père Worth, celui-ci me fit aussi force compliments sur le grand succès obtenu, puis, me regardant d'un air attendri, s'écria : « Et dire que c'est moi qui vous ai inventée! »

C'est peut-être vrai.

LE ROI LOUIS Ier DE BAVIÈRE

Paris, 1867.

Le roi Louis de Bavière [1], dont l'originalité et l'esprit étaient réputés dans toute l'Europe, m'avait de tout temps intéressée, et dès mon enfance je riais des histoires qu'on racontait de lui et sur lui. J'eus enfin la bonne chance de me rencontrer avec Sa Majesté en 1867, lors de l'exposition où il était venu passer quelques jours. On me présenta à lui à Saint-Cloud, où Leurs Majestés résidaient, et où une grande soirée eut lieu en son honneur.

La Comédie-Française donna une représentation dans le grand salon d'honneur. Mademoiselle Favart et Delaunay jouèrent *La Nuit d'octobre* d'Alfred de Musset. Avant de se rendre dans cette pièce, les souverains firent cercle, et je me souviens de la stupéfaction que causa, à peine entré, le roi Louis. L'empereur Napoléon alla vers lui suivi des ministres, et lui dit : « Votre Majesté me permet-elle de lui présenter

1. Louis Ier de Bavière avait dû abdiquer en 1848 au profit de son fils Maximilien II et lui survivait sous le règne de son petit-fils Louis II.

mes ministres? » A quoi le roi répondit : « Non, cela m'ennuie! » L'empereur se mit à rire à gorge déployée, mais les ministres, qui se tenaient là, tout près du roi, la bouche en cœur, firent de bien sottes figures en retournant, tout penauds, à leurs places.

Le roi Louis parlait très haut et on l'entendait d'un bout de la chambre à l'autre. Comme il était extrêmement sourd, il fallait lui crier les réponses qu'on lui donnait, ce qui n'était pas toujours commode. On était véritablement sur la sellette quand il vous faisait l'honneur de vous adresser la parole. Il profitait, je crois, de sa surdité, pour parler haut et dire de façon à être entendu par tout le monde certaines choses qui l'amusaient à dire, afin d'interloquer les gens. C'était tout ce qu'il aimait. Son amour de la vérité le faisait cependant passer aux yeux de bien des personnes pour fort peu aimable, et même pour très impoli, et en somme on le craignait, parce que chacun avait peur, lorsqu'il s'approchait de lui, d'attraper quelque chose de désagréable.

Hélas! Il ne m'a rien dit, et je l'ai beaucoup regretté, car j'étais préparée à lui répondre de sorte que je n'eusse pas été facilement décontenancée. Il me parla très aimablement de feu mon grand-père qu'il disait vénérer tout particulièrement.

Un jour que nous dînions à Saint-Cloud avec le roi, celui-ci se mit à parler espagnol avec l'impératrice Eugénie. Il paraît que c'était un charabia effroyable, et l'impératrice ne put s'empêcher de rire aux larmes! Le roi lui dit alors : « J'aime l'Espagne, j'en aime la langue, et j'ai toujours admiré les Espagnoles! » Le terrain devenait brûlant, et l'impératrice, se rappelant les aventures du roi avec Lola Montez, n'insista pas sur les préférences que Sa Majesté avouait! Eut-il le sentiment qu'il l'embarrassait et qu'il nous embarrassait tous, je l'ignore, mais le fait est qu'il profita de ce moment de silence général pour s'écrier : « Ah! les Espagnoles, j'en sais quelque chose. Il y en a une qui m'a coûté ma couronne! » Qu'on juge de la stupeur de l'assistance! Nous ne savions que faire! Rire eût été inconvenant, — et quant à pleurer, personne de nous n'y songeait. On se tut, et tout le monde mit le nez dans l'assiette. Mais on se mordait les lèvres pour ne pas éclater!

A ce même dîner, auquel assistait l'archiduc Charles-Louis (frère de notre empereur), celui-ci qui, ainsi que nous tous, n'en revenait pas de la franchise de son oncle [1], s'adressa à lui pour lui exprimer la part sincère qu'il avait prise à la mort du roi Othon de Grèce, son fils; le roi Louis l'interrompit en lui disant : « Oui, oui... il faut avouer qu'il gouvernait joliment mal! »

Ce panégyrique cruel jeta un froid et l'archiduc se tourna vers moi et me glissa à l'oreille : « Mon oncle est incalculable, et on tremble sans cesse qu'il ne vous dise quelque chose qui vous abasourdisse! » Ensuite il me raconta plusieurs histoires sur lui qui m'amusèrent infiniment. Entre autres celle-ci. Le roi, en se promenant un jour dans les rues de Munich, rencontra une dame de sa connaissance qui venait d'arriver dans l'intention de mener ses trois filles dans le monde. Il l'arrêta, lui parla fort aimablement et, se tournant vers les jeunes personnes, qui se tenaient timidement derrière leur mère et qui portaient des voiles épais, releva ceux-ci afin de les dévisager, et les ayant bien regardées, s'écria : « Certainement bonnes, mais fort laides! » Le roi était amateur passionné de beauté féminine, et avait installé, comme on sait, dans son palais, « la galerie des beautés », qui est très connue et qu'on va visiter à Munich. Il attrapait les jolies femmes au passage et leur demandait de se faire peindre pour lui. Un certain Stieler faisait ces portraits qui, au point de vue artistique, sont des croûtes, mais dans lesquels on retrouve cependant la beauté des modèles.

L'impératrice Caroline-Auguste, la veuve de l'empereur François, qui était la sœur du roi Louis, déplorait ses déportements, et lorsque son frère soupirait aux pieds de Lola Montez, elle fit demander des prières à l'église de Saint-Étienne pour « un vieillard égaré »! Tout Vienne sut à quoi s'en tenir, et je crois qu'on a beaucoup ri et très peu prié...

Le roi Louis était encore à Paris quand l'empereur d'Autriche y vint. Il assista à ce fameux et splendide dîner donné à l'Hôtel de Ville. La table des souverains était placée sur une estrade élevée de quatre marches au milieu de la salle des

1. L'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur François-Joseph et de l'archiduc Charles-Louis, était, princesse bavaroise, sœur du roi Louis.

fêtes. L'empereur d'Autriche était placé en face de l'empereur Napoléon, lequel avait à sa droite la reine des Pays-Bas et à sa gauche le roi de Bavière.

J'avais l'honneur d'être placée à côté de ce dernier. Tout d'un coup le roi se tournant vers l'empereur Napoléon lui dit : « Vous savez que j'ai beaucoup connu le roi Louis votre père, et cela à la Haye! » [1] Ces paroles ayant été prononcées à très haute voix, la reine Sophie les entendait comme d'ailleurs tout le reste de la table. L'empereur, pressentant le danger de cet entretien, se troubla légèrement et tâcha d'amener la conversation sur un autre terrain moins glissant, lorsque son auguste interlocuteur, lui mettant la main sur le bras et se penchant du côté de la reine qui ne savait plus quelle figure faire, hurla : « Ne nous troublez pas..., un clou chasse l'autre! » Malgré la solennité de la réunion, tout le monde se mit à rire. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Après le dîner, les souverains et les deux souveraines firent cercle dans les salons attenants. Dans le premier où nous nous trouvions, il y avait les princes et les princesses, le corps diplomatique et les ministres. Le roi Louis vint à moi et me demanda : « Qui est ce personnage qui cause maintenant avec le prince de Metternich? » Je lui répondis : « Sire, c'est le prince Joachim Murat. — Vous dites! — Le prince Joachim Murat, répétai-je plus haut. — Je n'entends pas, veuillez élever la voix! » Désespérée, je criai le nom du prince Joachim Murat de façon que tous les assistants l'entendirent, comme ils avaient entendu d'ailleurs les questions du roi. Le silence se fit dans la salle, et Sa Majesté, paraissant ravie d'avoir enfin compris ce qu'elle désirait savoir, s'écria : « Oh, Murat! Je me rappelle l'époque où feu le prince de Metternich était l'amant de la reine Caroline! » Mon mari baissa modestement les yeux. Joachim Murat prit la chose gaiement et, se tournant vers lui, dit : « Eh bien! comme nous n'y pouvons plus rien changer, rions-en! »

J'ajouterai, en terminant ce petit récit, que le roi Louis parlait le français avec une rare correction. Il connaissait toutes les finesses de la langue, et s'en servait pour inter-

1. On sait que Napoléon Ier avait fait son frère Louis, père de Napoléon III, roi de Hollande.

loquer les gens dans cet idiome, comme il les interloquait en leur parlant sa langue maternelle. Son extérieur était absolument dépourvu d'élégance, et sa mise était tout à fait défectueuse : on eût dit un pauvre professeur d'une chaire délaissée! Vieux, il était devenu fort laid, et une énorme loupe déparait son front. Il se rendait compte de sa laideur, et vous demandait à brûle-pourpoint : « Croiriez-vous que j'ai été joli comme enfant? »

On hochait la tête... respectueusement!

L'EMPEREUR D'AUTRICHE EN FRANCE

Paris, 1867.

Le 23 octobre 1867, vers trois heures de l'après-midi, une foule galonnée se pressait sur le perron de la gare de l'Est.

Les boulevards regorgeaient de monde. Les voitures de gala stationnaient autour de la place de la gare, et une haie de troupes se trouvait échelonnée sur tout le parcours situé entre la place Sébastopol et le palais de l'Élysée dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les maisons étaient pavoisées de drapeaux et d'emblèmes. Paris était en fête.

On attendait l'arrivée de l'empereur François-Joseph.

Cette arrivée aurait dû avoir lieu au mois de juin, mais la mort de l'empereur du Mexique, son frère, fusillé par Juarez à Queretaro, survenue à cette époque, pendant que l'exposition battait son plein, mit le projet à néant, et, le voyage n'ayant pu avoir lieu, il fut remis au mois d'octobre après l'expiration du deuil.

Donc, au milieu du mouvement qui se faisait sur le perron et dans la gare, soudain les tambours se mirent à battre aux champs, les clairons sonnèrent, et l'empereur Napoléon fit son entrée alors que l'horloge marquait dix minutes avant trois heures. Sa Majesté s'avança vers nous et nous tendit la main en nous disant : « Je suis heureux de voir l'empereur en France, — heureux, oui, très heureux! » Il appuya tout particulièrement sur ce mot, et un sourire éclaira sa figure. En effet, il avait l'air content, et je lui ai rarement vu une expression aussi radieuse.

Au bout de peu d'instants, on vint annoncer à l'empereur que le train impérial entrait en gare, et tout le monde se rangea. Un profond silence régnait. Tous les yeux se portaient du côté où l'on voyait apparaître le train qui s'avançait avec une lenteur majestueuse. Il stoppa devant le chemin en velours cramoisi qui allait du wagon impérial jusqu'au bas de l'escalier qui donne sur la place Sébastopol. A peine le train était-il arrêté, que l'empereur François-Joseph en descendit rapidement, et que, tendant ses deux mains à l'empereur Napoléon, il fut attiré par celui-ci dans ses bras.

A ce moment éclatèrent des hourras formidables, et l'enthousiasme ne connut plus de bornes. On eût dit que la gare allait crouler. Notre empereur vint à nous et nous tendit la main.

Il était suivi de ses deux frères, l'archiduc Charles-Louis et l'archiduc Louis-Victor qui l'accompagnaient dans ce voyage véritablement triomphal.

Les présentations d'usage eurent lieu ensuite, et lorsqu'elles furent terminées, l'empereur Napoléon invita son auguste hôte à se rendre vers les voitures, qui attendaient devant le grand escalier qui se trouve sur le fronton de la gare et duquel on envisage la grande place et l'immense ligne du boulevard.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui s'offrit alors à nos yeux.

La place était bondée; toutes les fenêtres et les mansardes regorgeaient de monde, et sur les arbres des boulevards étaient suspendues de véritables grappes humaines.

L'empereur Napoléon se tint alors de quelques pas en arrière de son hôte, afin de s'effacer autant que possible, et seule l'élégante silhouette de notre cher empereur se dessinait, éclairée par un soleil radieux, entre les deux colonnes du milieu!

A ce moment, de formidables cris éclatèrent, et l'empereur, habitué cependant à de pareilles ovations, sembla en paraître étonné. Il resta là quelques moments seulement, remerciant cette foule en délire qui l'acclamait; mais, se reprenant bientôt, il se retourna du côté de l'empereur Napoléon comme pour lui demander s'il ne fallait pas partir. Les deux

souverains descendirent le grand escalier aux cris mille fois répétés de « Vive l'empereur »! Les magnifiques équipages de gala les reçurent, et le cortège se mit en mouvement pour gagner l'Élysée où l'empereur devait loger pendant son séjour à Paris.

C'est là que l'impératrice, entourée du prince impérial et de toute sa cour, attendait l'empereur. Lorsque le carrosse s'arrêta devant le perron, l'empereur en descendit rapidement et, gravissant les quelques marches du perron, vint s'incliner devant l'impératrice et lui baisa la main. Elle lui fit, avec la grâce inimitable dont elle avait le secret, une profonde révérence et, notre voiture ayant suivi de près les carrosses impériaux, j'eus la chance d'être là assez à temps pour assister à cette première rencontre. Il me semblait voir que l'impression avait été favorable. Comment eût-elle été autre devant cette belle et ravissante femme, si grande dame, si aimable, si gracieuse et si accueillante?

Un haut personnage autrichien qui suivait l'empereur a prétendu que l'empereur Napoléon aurait eu grand'peur d'un attentat pendant le trajet de la gare au palais de l'Élysée. Je me permettrai aujourd'hui de douter de cette prétendue peur. D'abord le service de police, sous la conduite de Pietri, était admirablement fait. Ensuite l'hôte que la France recevait, jouissait, avant sa venue déjà, d'une grande popularité; et en dernier lieu je ne sache personne de moins peureux que ne l'était feu l'empereur Napoléon, car il était fataliste à l'excès et disait bien souvent que ceux qui étaient condamnés à mourir par le poignard n'y échappaient pas malgré toutes les précautions qu'on pouvait prendre.

Le soir de l'arrivée, le dîner eut lieu en petit comité à l'Élysée. Seuls les archiducs, mon mari et les personnes des suites impériales y assistaient.

Le lendemain, notre auguste maître se rendit à l'exposition, où Sa Majesté commença sa visite par la section autrichienne. L'impératrice Eugénie vint l'y saluer, et lui apporta quelques menus objets dont elle venait de faire l'acquisition dans la section espagnole, qu'elle venait de quitter.

Nous offrîmes à notre cher empereur un dîner à l'ambassade, Sa Majesté nous ayant autorisés à l'inviter. Nous

conviâmes les maréchaux les plus en vue, comme aussi les plus haut placés dans la hiérarchie militaire. Le dîner eut lieu à 7 heures. A 6 h. 55, Sa Majesté fit son entrée dans le salon.

Les militaires présents avaient été déjà présentés par l'empereur Napoléon. Notre empereur les salua en commençant par causer avec les maréchaux tels que Canrobert, Randon, Lebœuf, et après eux avec tous les autres. Le cercle terminé, le maître d'hôtel Dubosy, qui se piquait de grandes manières, vint annoncer d'une voix tonitruante : « Sa Majesté Impériale est servie. »

L'empereur s'approcha de moi et m'offrit le bras. Le coup d'œil de la salle était superbe, je dois à la vérité de le dire, et Sa Majesté daigna en faire la remarque. Notre cuisinier, qui sortait des cuisines du baron James de Rothschild et qui était parfait, se surpassa heureusement en cé grand jour, et je me souviens du succès d'un plat de « truffes à la Lucullus » et d'un autre sous forme d'entrée dont Sa Majesté redemanda à deux reprises.

A ce dîner, je demandai à l'empereur de nous accorder la faveur de faire faire son portrait pour la salle du trône de l'ambassade, et il éprouva une minute d'étonnement, après laquelle cependant il acquiesça de la meilleure grâce du monde.

Après le dîner, un haut dignitaire qui avait entendu la demande en question vint à moi en me disant : « Vous êtes étonnante! Quel courage vous avez! Quel franc-parler! — A propos de quoi me dites-vous cela? répliquai-je. — Mais à propos de la demande que vous avez formulée au sujet du portrait! Jamais on n'adresse une demande à Sa Majesté, excepté dans une audience, et encore faut-il qu'on la fasse connaître d'avance. — Cependant, dis-je vivement, comme rien ne s'oppose à ce qu'on demande à Dieu, à toute heure de la journée et de la nuit, des faveurs et des grâces autrement grandes que celle-là, c'est-à-dire d'un portrait officiel donné à une ambassade, je suis sûre que l'empereur n'est pas plus difficile que le Tout-Puissant et qu'il me pardonnera s'il ne m'a déjà pardonné! »

Après le dîner, l'empereur fut d'une amabilité sans égale. Le café servi, et connaissant les habitudes de Sa Majesté, je lui offris sur un plateau un cigare. L'empereur le prit en me

remerciant, puis jetant un regard autour du salon, il dit : « Et ces messieurs ne fument donc pas? »

Personne ne voulait toucher à un cigare, lorsque l'empereur me pria de lui en apporter une boîte et que lui-même alla les offrir en disant à mes invités : « Si ces messieurs ne fument pas, je ne fumerai pas non plus! »

On se mit donc bravement à allumer les cigares et une conversation animée s'engagea entre Sa Majesté et les généraux.

Ceux-ci étaient subjugués par la bonté, le charme, la simplicité de l'empereur. Tous raffolaient de lui.

Je crois me souvenir que, le lendemain de notre dîner, avait lieu la grande revue à Longchamp. L'empereur y a été acclamé avec un enthousiasme indescriptible, autant sur son parcours à l'aller et au retour que sur le terrain même. C'était du délire. Le charmant prince de la Moskowa (Edgar Ney), qui faisait office d'aide de camp auprès de notre empereur, m'a dit que les gens du peuple se jetaient sur le carrosse impérial pour voir de près Sa Majesté, et que les ouvriers voulaient grimper sur les marchepieds pour lui serrer la main.

J'en reviens à la soirée qui suivit le dîner à l'ambassade et qui se termina à l'Opéra, où on donnait *Don Carlos* de Verdi. C'était fort ennuyeux et le choix a semblé désastreux à tout le monde. Il suffit d'ailleurs, dans quelque pays et dans quelque endroit que cela soit, qu'on donne une représentation de gala pour qu'elle soit manquée. On est toujours à côté et les choix sont toujours mauvais. C'est un des symptômes les plus curieux comme aussi des plus répandus dans l'histoire des théâtres.

Le public sut grand gré à l'empereur de ne pas s'être rendu dans les petits théâtres, à l'inverse de l'empereur Alexandre, lequel, en venant à Paris le mois de juin précédent, avait fait retenir une loge pour assister à *La Belle Hélène* en quittant Saint-Pétersbourg, ce qui avait été considéré, non sans raison, comme un manque de convenance.

A cette époque, les opérettes dans le genre de *La Belle Hélène* passaient encore pour le comble de la licence et on ne se vantait guère d'y avoir été. Qu'une petite digression à ce sujet me soit permise. Nous avions assisté, avec plusieurs

de nos amis, à la première de l'opérette sus-nommée. Le succès en avait été énorme, et les acteurs, Hortense Schneider, Kopp, Grenier et Couclerc y furent incomparables. Ce dernier resta court au couplet si connu du *Roi barbu qui s'avance*, dut s'arrêter net, s'approcher du trou du souffleur et demander à celui-ci de le remettre dans le texte! Ceci fait, Couclerc, qui était un artiste très aimé du public, fit des excuses aux spectateurs en disant : « Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais vous m'auriez assommé que je n'aurais pas su que le roi barbu qui s'avance était Agamemnon! Je reprends donc. » Tout marcha à merveille à partir de là. En rentrant des Variétés, mon mari me dit en voiture : « Nous avons eu tort de venir assister à la première. Notre nom figurera dans tous les journaux, et il n'est pas agréable pour une femme d'avoir été quasi officiellement à une pareille pièce! » Depuis, les temps sont changés, et je crois qu'aujourd'hui, on représenterait *La Belle Hélène* dans un pensionnat de jeunes filles, que personne n'y trouverait à redire.

Je reviens à mon sujet.

L'empereur daigna venir me faire une visite. Nous causâmes pendant un bon quart d'heure, et les impressions que Sa Majesté avait recueillies sur les hommes et les choses à Paris tinrent une grande place dans notre conversation.

L'empereur Napoléon, que l'empereur avait rencontré dans de bien pénibles circonstances, en Italie en 1859, semblait prendre à tâche d'effacer ce souvenir douloureux par l'extrême bonne grâce et la simplicité affectueuse de son accueil. Son naturel plut à notre empereur. Quant à l'impératrice Eugénie, notre empereur, je l'ai déjà dit, fut subjugué de prime abord par son charme et sa grâce exquise. Il s'est établi dès cette époque de véritables liens d'amitié entre eux, que rien jusqu'à présent n'a rompus.

L'empereur parla du petit prince impérial qu'il trouvait si gentil, si joli et si intéressant de figure. Sa ressemblance avec le père d'un côté et la mère de l'autre l'avait frappé. Les yeux bleus si clairs du père et les sourcils tombants de la mère! L'expression et le port de tête de son père, la démarche de sa mère! Pauvre enfant! Qui nous eût dit alors quel affreux sort l'attendait?

Le Prince Napoléon et la princesse Clotilde n'étaient pas à Paris, de sorte que de ce côté-là il n'y a pas eu de difficultés pour l'empereur [1]. Même un simple échange de visites entre notre empereur et le prince Napoléon eût été impossible.

Comme, à cause de la mort de l'empereur Maximilien, on ne voulait pas donner de *grandes* fêtes, la cour se bornait aux réceptions un peu plus restreintes. Il y en eut tant aux Tuileries qu'à Saint-Cloud, et dans ce dernier endroit le dîner fut suivi d'une comédie de salon, *La Pluie et le beau temps*. Le roi Louis de Bavière et la reine Sophie des Pays-Bas, qui se trouvaient à Paris en même temps que l'empereur d'Autriche, assistaient à cette représentation. J'ai déjà fait mention de toutes les excentricités auxquelles le roi Louis s'est livré, et qui nous ont fait rougir, et pâlir, et frissonner, pour finir par des rires étouffés. C'était un type de roi étrange, et je suppose que les générations futures n'en reverront plus jamais d'aussi original! La princesse Mathilde le qualifiait « d'adorable vieillard. »

Quoique la cour ne voulût pas donner de fête trop éclatante à l'empereur, la ville de Paris demanda à le recevoir chez elle magnifiquement, et lui offrit un banquet de trois cent cinquante couverts. On avait dressé les tables dans la grande salle des fêtes, et au milieu de celles-ci s'élevait sur une grande estrade élevée de quatre marches la table impériale dans toute sa somptuosité. Le spectacle en était éblouissant. L'impératrice avait à sa droite l'empereur d'Autriche, à sa gauche l'archiduc Charles-Louis; l'empereur Napoléon était placé entre la reine des Pays-Bas et le vieux roi Louis de Bavière, l'archiduc Louis-Victor à côté de la reine Sophie. J'étais à la gauche du roi Louis. Cette table était de vingt-quatre couverts.

Nous dominions toute la salle dont le coup d'œil était féerique!

On avait installé, dans la salle des fêtes où le banquet avait lieu, un ou deux orchestres qui alternaient avec des chœurs de femmes. Une personne aurait dit à l'archiduc Louis-Victor

1. Le prince Napoléon, cousin germain de l'empereur, avait, à la veille de la guerre d'Italie, épousé la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne et de Piémont, puis roi d'Italie qui, après la Lombardie, venait d'arracher la Vénitie à l'Autriche.

qu'on avait fait chanter ces chœurs « parce que l'empereur d'Autriche y était habitué en voyage »! J'ignorais absolulument « cet usage » que d'ailleurs personne à notre cour ne connaissait. Un Français, voulant faire un beau compliment à l'archiduc Louis-Victor au sujet du discours de l'empereur, ne trouva rien de mieux à lui dire que : « Sa Majesté n'avait pas fait la moindre fausse liaison! »

Après une journée laissée à l'empereur pour les réceptions et les visites, il y eut un dîner à Saint-Cloud suivi d'une comédie de paravent, *La Pluie et le beau temps*, jouée par madame Arnould Plessy et Bressant de la Comédie-Française. L'empereur parut s'y amuser.

On partit pour Compiègne, où une grande chasse dans es magnifiques tirés devait être donnée pour l'empereur, et on y séjourna à peu près deux jours, — c'est-à-dire qu'arrivé l'après-midi, le départ eut lieu le surlendemain après le déjeuner. La chasse fut *superbe*. Plus de trois mille pièces figuraient au tableau; il me semble même qu'il y en avait trois mille quatre cents ou trois mille cinq cents! Il y avait dix chasseurs en tout. Notre empereur eut plus de six cents pièces à son actif, et la sûreté de son tir fut généralement admirée. L'empereur Napoléon était un excellent fusil, et, avec son grand calme, son air fatigué et indolent, il jetait son coup de fusil avec une rapidité d'autant plus étonnante qu'il portait son arme d'une main qu'il laissait tomber, — bref, il ne se tenait pas en garde.

Les rabatteurs aux chasses impériales étaient toujours des soldats, qui naturellement s'acquittaient à merveille de leur tâche, la discipline aidant à les faire toujours marcher de front avec une grande égalité. Dès qu'il se produisait la moindre inégalité, un signal donné par la trompette du régiment remettait tout en bon ordre. L'impératrice Eugénie marchait dans le rayon de l'empereur, et s'amusait de le voir si bien tirer. On avait bien recommandé aux grands dignitaires d'être ménagers de leur plomb et de ne pas risquer d'en envoyer à l'empereur d'Autriche. On n'imagine pas l'imprudence des chasseurs en France. Maintes fois le maréchal de Mac-Mahon et d'autres ont envoyé du plomb à toute la ligne des tireurs, et ledit maréchal avait même blessé un

jour l'empereur de façon qu'il fit saigner l'oreille de Sa Majesté et cela très fortement! Le maréchal s'excusa, mais ne s'en émut pas autrement. Les Français considèrent volontiers comme une espèce de lâcheté de craindre les grains de plomb à la chasse. On a beau leur dire qu'après tout c'est un sport et non un engagement avec l'ennemi, rien n'y fait, ils vous rient au nez en disant : « Mon Dieu! que vous autres étrangers êtes donc timorés! »

Le soir après dîner, j'attendais, non sans curiosité, comment se passerait la soirée, notre empereur n'étant guère et, disons-le franchement, pas du tout habitué à faire salon... c'est-à-dire s'installer dans un coin à causer, puis circuler, aller d'un groupe à un autre pour se mêler à la conversation, et je me demandais ce qui se passerait et comment on s'en tirerait.

L'impératrice Eugénie, avec la désinvolture et le grand usage du monde qui lui était propre, sut bientôt arranger les choses, et, s'approchant de l'empereur, lui proposa d'aller dans le fumoir de l'empereur Napoléon pour y fumer avec celui-ci.

Au bout d'une demi-heure les souverains revinrent, tandis qu'en même temps tous les messieurs revenaient de leur côté du fumoir.

Qu'allait-il se passer?

Mais ne voilà-t-il pas que l'impératrice avise le marquis de Castelbajac (un des écuyers de l'empereur qui l'escortait dans ses sorties) et lui demande de siffler au piano, et, se tournant vers notre empereur, lui dit avec cette grâce et ce charme qu'elle savait mettre en tout : « Vous verrez comme M. de Castelbajac siffle joliment! » Et l'empereur stupéfait, qui, de sa vie, n'avait certainement jamais entendu siffler qui que ce soit de son entourage, sourit avec une petite nuance d'embarras, s'assit et se mit à écouter.

Il fut enchanté et déclara M. de Castelbajac artiste consommé dans son genre, ce qu'il était en effet, car il sifflait d'une façon délicieuse, avec des nuances vraiment exquises.

Après que le premier numéro du programme de ce concert improvisé eût pris fin, l'impératrice, qui avait entendu dire que le chef de cabinet de l'empereur, le baron de Braun,

disposait d'une voix de baryton superbe, demanda à celui-ci de s'exécuter et le conduisit au piano. L'empereur, voyant cela, me demanda quelles pouvaient bien être les intentions de l'impératrice au sujet du baron de Braun. Je répondis à Sa Majesté : « Sire, l'impératrice lui demande de chanter. » Et l'empereur de faire un soubresaut et, avec une véritable terreur, de me dire avec une nuance de supplication dans la voix : « J'espère pourtant bien qu'il ne va pas accepter! » Je répliquai, non sans cruauté : « Mais certainement, sire, il a la plus belle voix du monde et chante admirablement! — Pas possible, reprit l'empereur, en êtes-vous bien sûre? Ce serait navrant s'il devait se rendre ridicule! » Je rassurai Sa Majesté. Le baron de Braun chanta, et non seulement il ne se rendit pas ridicule, mais il fut applaudi et acclamé d'enthousiasme.

L'empereur à son tour parut enchanté de la découverte qu'il venait de faire!

Après le chant admirable du baron Braun, vint mon tour. Richard se mit au piano et je commençai par la fable de La Fontaine mise en musique, *Le Savetier et le Financier*, pour continuer avec *Le Sentier couvert*. Je dois à la vérité d'avouer que moi aussi j'obtins mon petit succès, quoique d'un genre bien inférieur à celui de mon prédécesseur, et Leurs Majestés paraissant s'amuser de ces petites chansonnettes en demandèrent encore d'autres.

L'empereur s'approcha du piano et voulut bien me dire combien il venait de s'amuser en ajoutant qu'il avait eu peur pour moi, vu qu'une semblable production lui paraissait fort imposante. Au grand étonnement de Sa Majesté, je l'assurai que je n'avais aucune peur : étant parfaitement sûre du texte, il n'y avait pas de raison pour que je fusse intimidée. Et j'oubliais qu'en bon courtisan j'aurais dû dire qu'en effet cet auditoire si illustre m'en avait imposé. L'empereur parut surpris de ma réponse, lorsque l'impératrice qui, elle aussi, était venue me complimenter auprès du piano, dit en riant : « Oh! nous ne pouvons pas nous faire d'illusions, nous ne lui faisons pas peur! »

Le 27 octobre, l'empereur prit congé de Leurs Majestés Impériales, et partit directement de Compiègne pour rentrer dans ses États.

Il a laissé un profond souvenir dans les cœurs de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Sa simplicité, son naturel parfait, l'élévation de ses sentiments, ses manières empreintes de noblesse et d'élégance avaient charmé tout le monde, et ont laissé en France jusqu'à ce jour un impérissable souvenir.

L'impératrice Eugénie a conservé un profond sentiment d'amitié pour l'empereur et professe un vrai culte pour son auguste personne. Leurs relations sont restées empreintes jusqu'à ce jour d'une grande cordialité et d'une grande fidélité.

L'empereur ne manque jamais, lorsqu'il me voit, de me demander des nouvelles de l'impératrice et d'ajouter : « Veuillez, quand vous lui écrirez, me mettre à ses pieds! » Je ne manque pas de transmettre le message impérial à qui de droit, et lorsque je reçois la réponse de l'impératrice, de la soumettre à l'empereur.

Après la mort de notre infortunée impératrice, notre pauvre cher empereur a envoyé à l'impératrice Eugénie l'ombrelle et l'éventail que l'auguste victime tenait en ses mains lors de l'assassinat à Genève.

J'ai vu arriver ces reliques pendant un séjour que je faisais à Paris, en même temps que l'impératrice Eugénie s'y trouvait de passage.

Sa Majesté ne pouvait se décider à ouvrir le paquet qui les contenait, et avait placé celui-ci sur une table couverte de fleurs, et parlait bas en le montrant, comme si la morte était là devant elle!

PRINCESSE DE METTERNICH

EN GAGNANT MA VIE[1]

IV

La nuit est proche; l'air souffle plus frais, le vacarme s'atténue; les maisonnettes de bois semblent s'élargir en s'enveloppant d'ombres. On a emmené les enfants pour les coucher, quelques-uns se sont endormis sur place, au pied des palissades, ou sur les genoux de leur mère. Les plus grands se calment et s'apaisent quand vient la nuit. Evséienko a disparu sans qu'on s'en aperçût, la grosse veuve n'est plus là non plus; on entend les sons graves de l'harmonica au loin, derrière le cimetière. La mère de Lioudmila est assise sur le banc, le dos voûté comme une chatte. Ma grand'mère avait été prendre le thé chez une voisine, entremetteuse et sage-femme, personne maigre au nez de canard; la médaille d'or de « sauvetage » pendait sur sa poitrine plate et masculine. Toute la rue la craignait, la considérant comme sorcière; on racontait qu'elle avait sauvé, pendant un incendie, les trois enfants et la femme malade d'un colonel.

Grand'mère et elle sont très liées; quand elles se rencontrent dans la rue, elles se sourient de loin avec sympathie.

Nous sommes assis sur le banc, au portail, Kostroma, Lioudmila et moi; Tchourka a provoqué le frère de Lioudmila à la lutte; ils s'étreignent, piétinent sur le sable et se démènent.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

— Finissez! — supplie la fillette d'une voix craintive.

En louchant vers elle, Kostroma raconte l'histoire du chasseur Kalinine, un petit vieux aux cheveux gris, aux yeux rusés; il avait fort mauvaise réputation dans le faubourg où chacun le connaissait. Il est mort récemment, mais on ne l'a pas enterré dans le sable du cimetière; son cercueil a été posé sur le sol, à l'écart des autres tombes. Ce cercueil est noir, assez haut sur pieds, et le couvercle est orné d'une croix, d'un bâton et de deux os peints en blanc. On raconte que toutes les nuits, le vieillard sort de sa tombe et se promène dans le cimetière, où il cherche, sans se lasser, on ne sait quoi, jusqu'au premier chant du coq.

— Ne parle pas de ces horreurs! — supplie Lioudmila.

— Lâche-moi! — crie Tchourka, en se libérant de l'étreinte du petit Evséienko; il dit avec un ricanement à Kostroma : — Pourquoi ces plaisanteries? J'ai vu moi-même comment on a enterré son cercueil; celui qui est au-dessus est vide; c'est un monument...

Sans le regarder, Kostroma lui fait une proposition :

— Eh bien, va donc passer la nuit au cimetière, si c'est comme ça!

Ils se mirent à discuter; et Lioudmila, ennuyée, hochant la tête, demanda à sa mère :

— Maman, est-ce vrai que les morts se lèvent la nuit?

— Oui, — répondit la mère d'une voix blanche.

Le fils de l'épicière survint. Valek était un gros gaillard d'une vingtaine d'années au teint coloré; il prêta l'oreille à la discussion et dit :

— Celui qui, pendant toute une nuit, jusqu'au jour, se couchera sur la tombe, je lui donnerai vingt kopecks et dix cigarettes, mais s'il a peur, s'il se sauve, je lui tirerai les oreilles à mon plaisir. Qui accepte?

Tous se turent, troublés, et la mère de Lioudmila déclara :

— Quelle bêtise! Est-il permis de pousser les enfants à faire des choses pareilles!

— Si tu me donnes un rouble, j'y vais! — proposa Tchourka d'un air maussade.

Aussitôt Kostroma demanda avec insolence :

— Et pour vingt kopecks, tu aurais peur?

Et il expliqua à Valek :

— Donne-lui un rouble, il n'ira pas, même à ce prix, tu vois bien qu'il se vante!

— Hé bien, je donnerai un rouble!

Tchourka se leva sans mot dire; avec quelque lenteur, il s'en alla en rasant les palissades. Kostroma mit les doigts dans sa bouche et poussa un sifflement aigu en guise d'accompagnement. Lioudmila dit d'un ton anxieux :

— Ah! mon Dieu! Quel fanfaron! Qui l'aurait cru!

— Les beaux poltrons que vous faites! cria ironiquement Valek. Et vous vous croyez les premiers batailleurs de la rue, petits crapauds!

Ses lazzis m'irritaient et me blessaient. Nous n'aimions pas ce garçon repu qui poussait toujours ses cadets à des tours stupides, leur racontant des histoires malpropres sur toutes les femmes et les filles tout en leur apprenant à les houspiller. Les plus jeunes lui obéissaient et souvent s'en trouvaient très mal. Il détestait mon chien pour des raisons inconnues et lui lançait des pierres; une fois même, il lui tendit un morceau de pain où il avait enfoncé des épingles.

Mais, plus que de ces malices, je souffrais de voir Tchourka s'éloigner, tout pelotonné sur lui-même.

Je dis à Valek :

— Donne-moi le rouble, j'irai...

Tout en me raillant et en m'effrayant, il donna l'argent à la mère de Lioudmila, mais celle-ci lui dit avec sévérité :

— Non, je ne veux pas...

Et elle s'en alla, très irritée. Lioudmila n'osa pas, elle non plus, prendre le billet, ce qui lui valut aussi les sarcasmes de Valek. J'allais me mettre en route sans prendre l'argent du jeune homme, mais grand'mère survint et, quand elle fut mise au courant de l'affaire, elle accepta la coupure; puis elle me dit paisiblement :

— Mets ton pardessus, et emporte une couverture, car il fait froid vers le matin...

Ses paroles me firent espérer qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux.

Valek posa comme conditions que je devrais rester couché ou assis sur le cercueil jusqu'à l'aurore, sans en descendre

sous aucun prétexte, même si le cercueil se mettait à vaciller quand le vieux Kalinine sortirait de sa tombe. Si je sautais à terre, je perdais.

— Prends garde! — me prévint-il — je te surveillerai toute la nuit.

Quand je partis pour aller au cimetière, grand'mère fit le signe de croix sur moi et me conseilla :

— Si tu vois apparaître quelque chose, ne bouge pas, mais récite l'*Ave Maria*...

Je marchais à grands pas; j'avais hâte de voir cette aventure commencer et se terminer. Valek, Kostroma et d'autres garçons encore m'accompagnèrent. Grimpant par-dessus le mur de briques, je m'embarrassai dans ma couverture, je tombai, mais je bondis immédiatement sur mes pieds, comme si le sable m'avait rejeté. De l'autre côté du mur, on riait. Quelque chose me pinça à la poitrine, un petit froid désagréable me courut sur le dos.

En trébuchant, j'arrivai près du cercueil noir; d'un côté, il était enfoncé dans le sable, de l'autre ses pattes courtes et épaisses surgissaient, comme si on avait essayé de le soulever sans y réussir. Je m'assis au bord du cercueil, vers les pieds, et je regardai autour de moi : le cimetière mamelonné était tout planté de croix grises; des ombres, se déployant, tombaient sur les tombes et voilaient les monticules ébouriffés de verdure. Çà et là, perdus parmi les croix, des bouleaux minces et étiques joignaient par leurs rameaux les sépultures éparpillées; à travers la dentelle de leurs ombres, on entrevoyait des brins d'herbe. L'église s'érigeait vers le ciel, monument de neige parmi les nuages immobiles; la lune, mince et décroissante, étincelait.

Le père Iasa sonne paresseusement la cloche de garde; chaque fois qu'il tire la corde, celle-ci s'accroche à la tôle de la toiture, geint plaintivement, puis le son très sec de la petite cloche retentit, bref et nostalgique.

« Que Dieu nous préserve de l'insomnie! » Je me rappelle cette prière du gardien.

Je suis angoissé. J'ai trop chaud, sans m'expliquer pourquoi; je suis couvert de sueur; cependant la nuit est fraîche. Aurais-je le temps de courir au pavillon du gardien, au

cas où le vieux Kalinine essayerait vraiment de sortir de sa tombe?

Le cimetière m'est familier; cent fois j'ai joué parmi les sépultures avec le fils d'Iasa et d'autres camarades. Là-bas, près de l'église, ma mère est enterrée.

Tout n'est pas encore endormi; du faubourg arrivent des rires, des fragments de chansons. Sur les collines, à la carrière du chemin de fer, ou au village de Katysov, un harmonica joue, en haletant; le forgeron Miatchof, éternellement ivre, passe derrière le mur et chante, je le reconnais à sa chanson :

Notre petite mère
A de tout petits défauts.
Elle n'a jamais aimé personne
Que seul mon papa.

Ces derniers soupirs de la vie me réconfortent; mais après chaque coup de cloche, le silence grandit. Le calme se répand sur les campagnes comme une rivière, il noie tout, dissimule tout. L'âme plane dans un vide sans limite, et elle s'y éteint, comme la flamme d'une allumette au fond des ténèbres.

Enveloppé dans ma couverture, les jambes croisées sous moi, je suis assis sur la tombe, le visage tourné vers l'église; quand je bouge, le monument grince et le sable craque.

Quelque chose tombe sur le sol derrière mon dos, une fois, puis une fois encore; un morceau de brique me touche presque. Je prends peur, mais je devine immédiatement que ces projectiles sont lancés de la route par Valek et sa bande, et qu'ils veulent m'effrayer. La proximité d'êtres humains me fait au contraire du bien.

Je pense à ma mère... Une fois, me surprenant à fumer ma première cigarette, elle m'avait grondé, elle m'avait battu et je lui avais dit :

— Non, ne me donne pas des coups, je suis déjà bien assez malade... j'ai mal au cœur...

Puis, le châtiment subi, je m'étais assis derrière le poêle et elle avait dit à grand'mère :

— Un garnement insensible, qui n'aime personne...

J'étais révolté de l'entendre parler ainsi. Quand ma mère me punissait, j'avais pitié d'elle, j'étais gêné pour elle, rare-

ment le châtiment tombait à propos et jamais en proportion des fautes.

Que de choses humiliantes dans ma vie! Ne serait-ce que ces gens derrière ce mur; ils savaient fort bien que j'avais peur, tout seul dans ce cimetière et ils voulaient me faire plus peur encore. Pourquoi?

J'avais envie de leur crier :

— Allez au diable!

Mais c'était dangereux. Pouvait-on savoir comment le diable prendrait la chose? Sans doute, il était là tout près.

Des parcelles de mica, mêlées au sable, brillaient faiblement sous la clarté lunaire; leur miroitement me fit souvenir d'un jour où, couché sur la digue de l'Oka, je regardais dans l'eau; tout à coup, presque sous mon nez, un poisson avait émergé et s'était tourné sur le flanc; il ressemblait à une joue humaine; il m'avait examiné d'un œil rond pareil à celui d'un oiseau, puis il avait plongé en se balançant comme une feuille qui tombe.

Ma mémoire travaillait avec une intensité croissante, ressuscitant divers incidents de ma vie et elle s'en servait pour me défendre contre mon imagination, qui créait obstinément des images terrifiantes.

Un hérisson se promène, ses pattes fermes frappent le sol; il me fait penser aux lutins, il est petit et drôle comme eux.

Je me rappelle ma grand'mère accroupie devant le portillon du poêle, qui prononçait une formule magique :

— Maître bienveillant, fais périr les blattes...

Bien loin, au delà de la ville que je ne voyais pas, une clarté apparaissait; le froid matinal me piquait aux joues; mes yeux se fermaient. Je me couchai en chien de fusil, la tête cachée sous la couverture. Advienne que pourra!

Je fus réveillé par ma grand'mère. Elle était debout à côté de moi; tout en rabattant la couverture, elle disait :

— Lève-toi! N'as-tu pas froid? Eh bien, as-tu eu peur?

— Oui, mais il ne faut pas le dire, il ne faut pas le dire aux autres!

— Pourquoi? — demanda-t-elle étonnée. — Si tu n'avais pas eu peur, tu n'aurais aucun mérite!

Nous rentrâmes; en chemin, elle me dit tendrement :

— Il faut tout essayer soi-même, mon petit, il faut tout apprendre soi-même, personne ne le fera pour toi...

Vers le soir, je fus le héros de la rue; tout le monde me demandait :

— C'est vrai? tu n'as pas eu peur? C'est effrayant! n'est-ce pas?...

Et lorsque je répondais :

— Oui, c'est effrayant!

On s'exclamait avec des hochements de tête :

— Ahah! Tu vois!

Quant à l'épicière, elle déclara très haut et d'un ton convaincu :

— Par conséquent, ils ont menti, ceux qui disaient que Kalinine se promenait la nuit. Si c'était vrai, le petit n'aurait pas eu le temps d'avoir peur. Le vieux l'aurait saisi et envoyé on ne sait où.

Lioudmila me considérait avec un affectueux étonnement; grand-père lui-même était visiblement content de moi; il ne cessait de sourire. Tchourka, seul, dit d'une voix maussade :

— Ça lui est facile, sa grand'mère est sorcière!

V

Mon frère Kolia s'éteignait peu à peu, comme une petite étoile dans la clarté de l'aurore. Grand'mère, Kolia et moi couchions dans un hangar, sur des tas de bois couverts de chiffons; à côté de nous, derrière une cloison de planches toute fendue, se trouvait le poulailler des maîtres. Le soir, nous entendions les poules repues qui se secouaient et gloussaient en s'endormant; le matin, nous étions réveillés par un coq doré, au gosier sonore.

— Oh! que la peste l'étouffe! — murmurait grand'mère ensommeillée.

Je ne dormais plus; à travers les fentes du bûcher, les rayons du soleil venaient jusqu'à mon lit, des poussières argentées y dansaient, des poussières pareilles aux mots dans les contes de fée. Dans les piles de bois, les souris glissaient sans bruit; des insectes rouges aux ailes ponctuées de noir couraient çà et là.

Parfois, fuyant les odeurs étouffantes du poulailler, je sortais du bûcher, et je me hissais sur le toit; là je regardais dans la maison voisine, les gens qui se réveillaient, encore aveuglés et lourds de sommeil.

Voici la tignasse du batelier Fermanof qui apparaît à la fenêtre; maussade et buveur, il grogne comme un porc et regarde le ciel avec des yeux bouffis, à peine visibles. Le grand-père arrive en courant dans la cour; des deux mains, il lisse ses petits cheveux roux; il se précipite à la fontaine pour s'y débarbouiller à grande eau. La cuisinière du propriétaire, une fille au nez pointu, toute constellée de taches de rousseur, ressemble à une chouette; le propriétaire lui-même ressemble à un gros pigeon bien gras; tous ces gens me rappellent des animaux, des oiseaux ou des fauves.

Le matin est tendre et rayonnant, mais je me sens un peu triste, j'aimerais aller à la campagne, là où il n'y a personne; je sais déjà que les humains, comme toujours, souilleront la sereine journée.

Une nuit, l'aube pointant, j'étais couché sur le toit, grand'-mère m'appela et me dit à mi-voix, en désignant de la tête son lit :

— Kolia est mort...

Le garçonnet avait glissé de l'oreiller et était couché sur la couverture; il était tout bleu; sa chemise retroussée, laissait voir le ventre gonflé et les petites jambes tordues couvertes de plaies; les mains étaient placées d'une manière bizarre à la ceinture, comme s'il avait voulu se soulever. La tête penchait de côté.

— Dieu merci, il est parti! — dit grand'mère en se coiffant. — Qu'aurait-il fait, le pauvre infirme?

Le grand-père arriva, piétinant, on eût dit qu'il dansait; avec précaution, il toucha du doigt les yeux fermés de l'enfant; grand'mère s'irrita :

— Pourquoi le touches-tu avant de t'être lavé les mains?

Il murmura :

— Voilà, on l'a mis au monde, il a vécu, il a mangé... et puis... tout d'un coup...

— Si tu divagues, réveille-toi! — riposta grand'mère.

Il la regarda d'un air sombre, et s'en alla dans la cour en ajoutant :

— Je n'ai pas de quoi l'enterrer, arrange-toi...

— Fou! Malheureux!

Je sortis et ne rentrai qu'à la nuit tombante.

On ensevelit Kolia le lendemain matin; je m'abstins d'aller à l'église; pendant toute la durée de la messe, je demeurai assis près de la tombe ouverte de ma mère, en compagnie de mon chien et du père Iasa. Il avait rouvert la fosse, pour un prix très modique, et ne cessait de s'en vanter.

— C'est seulement parce que je vous connais, sinon, j'aurais demandé un rouble...

En regardant au fond du trou jaune d'où montait une odeur étouffante, j'aperçus des planches noires et humides. Au moindre de mes mouvements, les petits tas de sable autour de la fosse s'écroulaient et coulaient en minces filets jusqu'au fond, laissant des rigoles sur les parois. Je bougeai à dessein, pour que le sable recouvrît les planches noires.

— Ne fais pas de sottises! — dit le père Iasa, et il se mit à fumer.

Grand'mère apporta dans ses bras le petit cercueil blanc; le père Iasa sauta dans la fosse, prit le cercueil, le posa à côté des planches noires; puis, après s'être hissé sur le sol, il se mit à combler le trou, s'aidant de la pelle et des pieds. Sa pipe dégageait des fumées comme un encensoir. Grand-père et grand'mère l'aidaient, sans mot dire. Ni prêtres ni mendiants; nous n'étions que nous quatre parmi la foule des croix.

En donnant au fossoyeur son salaire, grand'mère lui dit avec reproche :

— Tu as tout de même dérangé l'esprit familier de ma fille...

— Comment faire autrement? Et encore, j'ai pris de la terre ailleurs! Mais c'est sans importance!

Grand'mère fit encore une profonde révérence à la tombe; elle eut quelques sanglots, quelques gémissements et elle se mit en route, suivie de grand-père, vêtu d'un habit fripé et se cachant les yeux sous la visière de sa casquette.

— De la graine semée dans une terre non labourée, — dit-il tout à coup, et il partit devant nous à grands pas, pareil à un corbeau dans un champ.

Je demandai à grand'mère :

— Que raconte-t-il?

— Ne t'inquiète pas! Il a ses idées à lui! — répondit-elle.

Il faisait chaud; grand'mère marchait lourdement, ses pieds s'enfonçaient dans le sable tiède; elle s'arrêtait à chaque instant pour essuyer son visage couvert de sueur.

Je lui demandai, en faisant un effort :

— Ces choses noires dans la tombe, c'est le cercueil de maman?

— Oui, — dit-elle tristement. — Le fossoyeur est stupide. Il n'y a pas encore un an et Varia est déjà pourrie! Le sable a laissé passer l'eau; de la terre, ça vaudrait mieux.

— Est-ce que tout le monde pourrit?

— Oui. Excepté les saints.

— Alors toi, tu ne pourriras pas!

Elle s'arrêta, rectifia ma casquette qui avait glissé et elle ajouta avec gravité :

— Ne pense pas à des choses pareilles, tu entends?

Mais moi, je me disais : « La mort, quelle chose répugnante et humiliante, la mort! Quelle abomination! » J'étais atrocement mal à mon aise.

Quand nous arrivâmes à la maison, le grand-père avait déjà allumé le samovar et mis la table. Il murmura :

— Il fait chaud, prenons le thé. Je vous offre de mon thé, à vous deux.

S'approchant de grand'mère, il lui frappa sur l'épaule :

— Hein, la mère, qu'en dis-tu?

— Que veux-tu que j'en dise!

— Voilà. Le Seigneur est irrité contre nous. Il nous arrache un membre, puis un autre... Si les familles vivaient bien unies, comme les doigts de la main...

Il y avait longtemps qu'il n'avait parlé sur un ton aussi doux. Je l'écoutais et j'espérais qu'il allait dissiper ma douleur, qu'il m'aiderait à oublier le trou jaune et les planches noires et suintantes.

Mais grand'mère l'arrêta sans ménagement :

— Tais-toi, père! Tes paroles, toujours les mêmes, ne remédient à rien. Toute ta vie, tu nous as tous rongés, comme la rouille ronge le fer!

Grand-père toussa, lui jeta un coup d'œil et se tut.

Le soir, au portail, je racontai, plein de douleur, à Lioudmila, ce que j'avais vu le matin; mais mon récit la laissa indifférente :

— On vit mieux quand on est orphelin; si mon père et ma mère mouraient, je laisserais ma sœur prendre soin de mon frère, et moi je m'en irais au couvent pour toujours. Où irais-je, sinon là? Je ne peux pas me marier; je boite, je ne peux pas travailler. Et puis, j'aurais des enfants infirmes...

Elle parlait raisonnablement, comme une grande personne; depuis ce soir-là, sans doute, je perdis tout intérêt pour elle; d'ailleurs, la vie s'arrangea de telle sorte que je vis de plus en plus rarement ma camarade.

Quelques jours après la mort de mon frère, grand-père me dit :

— Couche-toi de bonne heure ce soir; je te réveillerai à l'aurore; nous irons chercher du bois en forêt...

— Et moi, je ramasserai des herbes, — déclara grand'mère.

La forêt, plantée de bouleaux et de sapins, se trouvait près des marais, à trois kilomètres du faubourg. Très fournie en broussailles et en abatis d'arbres, elle s'étendait d'un côté jusqu'à l'Oka, de l'autre jusqu'à la grand'route de Moscou, et reprenait au delà de la route. Au-dessus de son faîte onduleux se dressait très haut le dôme noir d'une épaisse forêt de sapins, la « Crête de Savely. »

Cette vaste futaie appartenait au comte Chouvalof et était fort mal gardée; les petits bourgeois de Kounavine la considéraient comme leur propriété, ramassaient les osiers, coupaient les broussailles, sans dédaigner à l'occasion le bois vert. A l'automne, les gens venaient en bandes, avec des haches et des cordes, s'approvisionner de bois pour l'hiver.

Et nous voici, partant tous les trois à l'aurore par les prés verts que la rosée argente; à notre gauche, au delà de l'Oka, au-dessus des flancs roux des monts Diatlof, au-dessus de la blanche Nijni-Novgorod, sur les monticules des jardins verdoyants, sur les coupoles dorées des églises, se lève sans hâte le soleil russe, toujours un peu paresseux. Un vent calme et endormi souffle de l'Oka lent et trouble. Les boutons d'or alourdis de rosée se balancent, les ancolies se penchent silen-

cieuses vers le sol; des immortelles multicolores traînent sur une pierraille; la « belle de nuit » ouvre ses étoiles vermeilles...

La forêt s'avance à notre rencontre comme une armée noire; les sapins ailés sont pareils à de grands oiseaux, les bouleaux à des jeunes filles. L'odeur aigre des marais flotte sur les champs. Mon chien marche à côté de moi, sa langue rose pendante; il s'arrête, flaire et secoue sa tête de loup avec perplexité.

Vêtu d'une casaque de grand'mère, coiffé d'une vieille casquette sans visière, grand-père cligne des yeux, sourit on ne sait à quoi, et marche avec précaution, comme s'il se dissimulait. Grand'mère, en corsage bleu, en jupe noire, un fichu blanc sur la tête, roule plutôt qu'elle ne marche et si vite que j'ai peine à la suivre.

Plus la forêt se rapproche et plus grand-père s'anime; il aspire l'air par le nez, il parle d'abord en phrases entrecoupées indistinctes; puis, comme grisé, il dit des choses belles et joyeuses :

— Les forêts, ce sont les jardins de Dieu... Personne ne les a semées, seul le vent de Dieu, la sainte respiration de ses lèvres... Autrefois, quand j'étais jeune, à Gégoula, quand j'étais haleur... Ah! Alexis, tu ne verras pas tout ce que j'ai vu et vécu! Au bord du Volga les forêts vont jusqu'à l'Oural, oui, c'est merveilleux, tant c'est immense!...

Grand'mère le regarde de côté et me fait signe de l'œil; il trébuche sur une souche et égrène une quantité de paroles brèves, que retiendra ma mémoire :

— Nous conduisions une barque chargée d'huile, de Saratof à la foire, et nous avions avec nous le comptable Kirillo de Pourek, et un Tatare, appelé Asaf. Arrivés à Gégoula, le vent commença à souffler de telle sorte qu'il fallut jeter l'ancre. Nous abordâmes pour faire cuire la soupe. C'était au mois de mai; le Volga était large comme la mer; les vagues s'y promenaient par troupeaux; on aurait dit des milliers de cygnes voguant vers la Caspienne. Les montagnes de Gégoula étaient vertes, toutes printanières, dressées vers le ciel; et au ciel, les nuages blancs moutonnaient, le soleil fondait de l'or sur la terre. Nous nous reposons, nous admirons, nous sommes bienveillants les uns pour les autres. Sur la rivière, il faisait froid et mauvais; sur le rivage, il faisait tiède et bon. Vers

le soir, notre Kirillo, un homme sombre, qui n'était plus jeune, se lève tout à coup, enlève sa casquette et nous déclare : « Hé bien, les amis, je ne suis plus votre chef ni votre serviteur, allez-vous-en sans moi; moi, je vais dans la forêt! » Nous nous regardions effarés. Que faire? Nous ne pouvions pas nous passer d'un employé responsable vis-à-vis du patron; on ne peut pourtant pas exister sans tête. C'était sur le Volga, c'est vrai, mais on peut s'égarer même sur une voie toute droite Les gens sont parfois des brutes sans raison, qui n'ont égard à rien. Nous eûmes peur. Et lui, il persiste : « Je ne veux plus vivre ainsi, je ne veux plus être votre gardien, je veux aller dans la forêt. » Nous étions prêts à le battre et à le ligoter. Et voilà le pilote tatare qui s'écrie : « Moi aussi, je m'en vais! » C'était la catastrophe. Le patron lui devait deux voyages; il avait déjà fait la moitié du troisième, ce qui représentait beaucoup d'argent alors. Nous avons protesté, discuté, crié jusqu'à la nuit; sept de la bande partis, nous sommes restés quinze ou seize. Voilà ce que c'est que la forêt!

— Ils sont devenus brigands?

— Peut-être brigands ou ermites; à cette époque-là, on ne se souciait guère de tout cela!

Grand'mère se signe et dit :

— Très Sainte Mère de Dieu! Quand on songe aux actes des pauvres humains, on a pitié de tous!

— La raison nous est donnée; il faut seulement savoir de quel côté le démon vous tire...

Nous entrons dans la forêt par un sentier humide, côtoyant des clairières marécageuses et de maigres bouquets de sapins. Je me dis que ce doit être beau de s'en aller pour toujours dans les bois, comme l'a fait Kirillo de Pourek. Dans les bois, on ne rencontre ni gens bavards, ni gens querelleurs, ni ivrognes; on y oublie la répugnante avarice du grand-père, la tombe de sable de maman, tout ce qui mortifie et accable le cœur.

Arrivés à une place sèche, grand'mère déclare :

— Il faut casser la croûte, asseyons-nous!

Dans un sac, elle a un pain de seigle, de l'oignon vert, des concombres, du sel, du fromage blanc; grand-père considère le tout avec embarras et murmure :

— Et moi qui n'ai apporté aucune provision, ma parole!...

— Il y en a assez pour tous...

Nous nous asseyons, adossés au tronc cuivré d'un gros sapin; l'air est imprégné d'une odeur de résine; de la campagne vient un vent léger; les branches se balancent. Grand'mère cueille des herbes et me raconte les propriétés curatives du millepertuis et de la bardane; elle me parle des vertus mystérieuses des diverses herbes de la Saint-Jean.

Grand-père coupe des osiers; je suis chargé de porter sa cueillette à un endroit fixé, mais je me plonge sans qu'il s'en aperçoive au cœur de la forêt, je suis grand'mère qui marche entre les troncs majestueux et qui se penche constamment vers le sol couvert d'aiguilles de sapin. Tout en cheminant, elle se parle à elle-même :

— Il fait trop sec, il y aura peu de champignons. Ah! Seigneur, Tu ne prends pas bien soin des pauvres; pour les pauvres, les champignons sont une friandise!

Je la suis sans mot dire, avec précaution, veillant à ce qu'elle ne m'aperçoive pas; je ne veux pas la troubler dans sa conversation avec Dieu, avec les plantes, avec les bêtes.

Mais elle me voit.

— Tu as lâché le grand-père?

Et, faisant la révérence à la terre noire, somptueusement vêtue d'une riche chasuble verte, elle me raconte comment, autrefois, dans les temps sans histoire, Dieu, irrité contre les hommes, a recouvert la terre d'eau et a noyé tout ce qui vivait.

— ... Et la Très Sainte Vierge a ramassé à l'avance dans sa poche toutes les graines. Elle les a cachées, et elle a dit au soleil : « Bon soleil, sèche la terre d'un bout à l'autre; les hommes chanteront ta gloire, pour te récompenser! » Le soleil a séché la terre et la Vierge l'a ensemencée avec les graines qu'elle avait cachées. Et le Seigneur regarde et voit que la terre est de nouveau couverte d'êtres vivants, et d'herbes, et de plantes, et d'animaux, et de gens! ... « Qui a agi contre ma volonté? » demande-t-il. Et la Vierge Lui avoue ce qu'elle a fait. Le Seigneur qui voyait avec tristesse la nudité de la terre, répondit à la Vierge : « Tu as bien agi! »

L'histoire me paraît belle, mais étonné, je demande gravement :

— Es-tu sûre que tout s'est bien passé ainsi? La Sainte Vierge est née longtemps après le déluge.

C'est au tour de grand'mère d'être surprise :

— Qui est-ce qui te l'a dit?

— A l'école, c'est écrit dans les livres...

Ma réponse la tranquillisa.

— Mon enfant, — dit-elle, — oublie ce que racontent les livres; ils mentent, les livres!...

Elle sourit d'un sourire intérieur.

— Ils en inventent de belles, ces nigauds! Dieu existait, et Il n'aurait pas eu de Mère? Allons donc! De qui donc serait-il né?

— Je ne sais pas.

— Tu vois! C'est tout ce que tu as appris : « Je ne sais pas. »

— Le prêtre a dit que la Vierge était la fille de Joachim et d'Anne.

Grand'mère commence à se fâcher; plantée devant moi, elle me fixe d'un air sévère :

— Si tu as des pensées de ce genre, moi, je te calotterai! Tu verras!

Mais immédiatement, elle m'explique :

— La Mère de Dieu a toujours existé, avant toutes choses! Dieu est né d'Elle, et ensuite...

— Et Jésus, de qui est-Il né?

Grand'mère se tait; embarrassée, elle ferme les yeux.

— Et Jésus, de qui est-Il né? — répétai-je.

Je vois que j'ai la victoire, que j'ai fait errer grand'mère dans les mystères de la théologie, et j'en suis ennuyé.

Nous avançons toujours au plus profond de la forêt, parmi la pénombre bleue transpercée par les rayons du soleil. Dans la tiédeur douce des bois court une rumeur toute spéciale, rêveuse et évocatrice de rêves. Les becs-croisés grincent, les alouettes grisollent, le coucou rit, le merle siffle; le chant acide du pinson résonne sans arrêt; l'étrange oiseau qu'est le gros-bec chante un air mélancolique. Les grenouilles couleur d'émeraude sautent sous nos pieds; entre les souches, sa petite tête dorée haut levée, une couleuvre est allongée et les guette.

Un écureuil passe, on entrevoit au pied d'un sapin sa queue touffue. On remarque une quantité inouïe de choses et l'on voudrait en voir toujours davantage, aller toujours plus loin.

Entre les troncs des sapins, il me semble que j'aperçois les silhouettes transparentes et vaporeuses de géants qui disparaissent dans l'épaisse verdure; çà et là, le ciel d'un bleu argent se montre entre les faîtes des arbres. A mes pieds, la mousse forme un somptueux tapis, brodé de buissons d'airelles et de canneberges aux fils desséchés; la ronce étincelle dans l'herbe en gouttelettes de sang et l'odeur forte des champignons chatouille le nez.

— Très Sainte Mère de Dieu, Lumière du monde! — prie grand'mère avec un soupir.

Au bois, on la dirait à la fois maîtresse et sœur de tout ce qui l'entoure; elle marche avec majesté, elle voit tout, elle a des louanges et des remerciements pour tout. Il semble qu'elle répande autour d'elle de tièdes effluves, et quand la mousse qu'elle a foulée se redresse après son passage, j'en suis ravi.

Tout en cheminant, je pense : « J'aimerais être un brigand; je pillerais les gens riches et avares, je donnerais mon butin aux pauvres; alors tout le monde serait rassasié et content; on ne serait plus envieux et l'on n'aboierait plus les uns contre les autres comme des chiens hargneux. J'aimerais aussi aller jusque vers le Dieu de grand'mère, vers sa Sainte Vierge, et leur dire toute la vérité sur la vie lamentable des gens, sur la manière méchante et méprisante dont ils s'enterrent les uns les autres dans le sable pourri. Je leur révélerais combien il y a sur terre de choses cruelles, irritantes et tout à fait inutiles. Et si la Vierge me croyait, je Lui demanderais de me donner assez de sagesse pour être capable de tout améliorer. Les gens pourraient m'écouter avec confiance. Je chercherais, moi, la meilleure manière de vivre. Je suis petit, c'est vrai, mais qu'importe? Jésus n'avait qu'un an de plus que moi lorsque les sages l'écoutaient dans le temple. »

Aveuglé par mes pensées, je tombai dans un trou profond; j'eus la peau égratignée à la nuque et le flanc blessé par une racine. Je restai assis au fond, dans la boue froide, visqueuse comme de la résine; très honteux, je sentais que je ne pourrais

remonter tout seul, et cependant, je ne voulais pas effrayer grand'mère en criant. Pourtant, je l'appelai.

Elle me tira vivement de la fosse et elle dit en se signant :

— Grâce à toi, Seigneur! C'est heureux que la caverne soit vide, mais si le propriétaire y avait été!

Et elle se mit à pleurer au milieu de ses rires. Puis, elle me mena au ruisseau, elle me débarbouilla, elle banda mes plaies avec son mouchoir, après y avoir appliqué des feuilles qui calmaient la douleur; ensuite nous restâmes dans la guérite d'un aiguilleur; j'étais trop faible pour rentrer immédiatement.

... Presque tous les jours, je disais à grand'mère :

— Allons à la forêt!

Elle acquiesçait volontiers. Nous passâmes ainsi tout l'été, jusqu'à l'arrière-automne, ramassant des herbes, des baies, des champignons et des noix. Grand'mère vendait nos cueillettes, ce qui nous faisait vivre.

— Parasites! — glapissait grand-père, quoique nous ne fussions nullement à sa charge.

La forêt faisait naître en moi un sentiment de confort et de paix intérieure; toutes mes amertumes s'y dissipaient; j'oubliais les choses désagréables et, en même temps, une acuité de perception spéciale se développait en moi : l'ouïe et la vue s'aiguisaient; la mémoire devenait plus subtile et le réceptacle de mes impressions plus profond.

Grand'mère m'étonnait de plus en plus. Je m'étais habitué à la considérer comme une créature supérieure à tout le monde, la plus sage et la meilleure qui existât, et elle ne faisait sans cesse que renforcer cette conviction. Un soir, après avoir cueilli des mousserons blancs, nous rentrions à la maison, A l'orée de la forêt, grand'mère s'assit pour se reposer, et je retournai derrière les arbres, afin de chercher encore des champignons.

Soudain, j'entendis sa voix. Je regarde : assise au bord du sentier, elle trie et nettoie des champignons, et près d'elle se trouve un chien efflanqué, au poil gris, qui tire la langue.

— Va-t'en, va-t'en! — dit grand'mère. — Va-t'en d'ici!

Peu de temps auparavant, Valek avait empoisonné mon

chien; j'eus aussitôt envie d'adopter celui-ci. Je courus vers le sentier, la bête eut un mouvement ondoyant bizarre; sans tourner le cou, elle dardait sur moi le feu vert de ses yeux affamés; la queue entre les jambes, elle fit un bond vers la forêt. Elle n'avait pas l'allure d'un chien; quand je la sifflai, elle se précipita brusquement dans les buissons.

— Tu as vu ? — demanda grand'mère en souriant. — Tout d'abord, je m'y suis trompée, j'ai cru que c'était un chien; ensuite j'ai vu ses crocs de loup et aussi son cou! J'ai eu peur, je lui ai dit : « Va-t'en, puisque tu es un loup! » C'est heureux que les loups ne soient pas dangereux en été...

Jamais elle ne s'égarait dans la forêt; elle retrouvait infailliblement le chemin de la maison. Par l'odeur des herbes, elle savait quels champignons on trouvait en un lieu déterminé et souvent elle m'interrogeait :

— Quel arbre le pleurote aime-t-il? Comment distingues-tu le bolet comestible du faux bolet? Où faut-il chercher des mousserons?

Par d'imperceptibles égratignures sur les troncs, elle m'indiquait les creux des arbres où nichent les écureuils; je grimpais sur l'arbre et je vidais leurs nids; j'en enlevais les provisions de noix faites pour l'hiver; parfois, j'en trouvais jusqu'à dix livres dans une seule cachette.

Une fois que j'étais ainsi occupé, un chasseur m'envoya, dans le côté droit du corps, vingt-sept plombs de petite grenaille; grand'mère réussit à en extraire onze à l'aide d'une aiguille; les autres restèrent de longues années dans ma chair et en sortirent peu à peu.

Grand'mère fut satisfaite de voir que je savais supporter patiemment la souffrance.

— Bravo, — dit-elle, — tu as de la patience, tu auras donc aussi de la sagesse.

Chaque fois qu'elle réunissait une petite somme en vendant des noix et des champignons, elle la distribuait en « aumônes secrètes » déposées sur l'appui des fenêtres; elle se contentait, même le dimanche, de vêtements rapiécés.

— Tu as l'air plus misérable qu'une mendiante, tu me fais honte, — grommelait grand-père.

— Qu'est-ce que ça fait; je ne suis pas ta fille, ni en âge de me marier...

Leurs querelles devenaient de plus en plus fréquentes.

— Je ne suis pas un plus grand pécheur que les autres, — criait grand-père d'un ton offensé, et je suis puni plus que les autres!

Grand'mère le taquinait :

— Les démons savent très bien ce que vaut chacun!

Et quand nous étions seuls, elle disait :

— Il a peur des démons, mon vieux bonhomme! Il vieillit vite, uniquement de peur! Ah! le pauvre homme!

Pendant l'été, je m'étais beaucoup fortifié; j'étais aussi devenu sauvage; je n'éprouvais plus d'intérêt pour la vie de mes camarades et leurs rivalités, ni pour Lioudmila, dont la sagesse me paraissait ennuyeuse...

Un soir, grand-père rentra de la ville, tout mouillé — c'était l'automne, et il pleuvait — il se secoua sur le seuil, comme un moineau, et il déclara avec solennité :

— Eh bien, petit rôdeur, demain tu entres en place.

— Où encore? s'informa grand'mère irritée.

— Chez ta sœur Matriona, chez son fils...

— Ah! quelle malheureuse idée, père!

— Tais-toi, sotte! Peut-être fera-t-il de lui un dessinateur!

Grand'mère baissa la tête sans rien ajouter.

Le soir, je dis à Lioudmila que je m'en allais en ville, que j'allais y vivre.

— Moi aussi, on m'y mènera bientôt, — m'annonça-t-elle pensive. — Papa veut qu'on me coupe complètement la jambe; ensuite je serai tout à fait bien portante...

Pendant l'été, elle avait maigri; la peau de son visage était devenue bleuâtre et ses yeux avaient grandi.

— Tu as peur? — lui demandai-je.

— Oui, — répondit-elle, et elle se mit à pleurer silencieusement.

Je n'avais aucune consolation à lui offrir; j'avais peur moi-même d'aller vivre à la ville. Nous restâmes longtemps assis, serrés l'un contre l'autre, plongés dans un lugubre silence.

Si c'était encore l'été, j'aurais demandé à grand'mère de

prendre la besace et d'aller mendier, comme elle le faisait quand elle était fillette. Nous aurions emmené Lioudmila avec nous; je l'aurais traînée dans un petit char.

Mais c'était l'automne; un vent humide soufflait dans les rues; le ciel était voilé de perpétuels nuages; la terre s'était ridée; elle était devenue sale et malheureuse...

VI

De nouveau, me voici en ville, dans une grande maison blanche à deux étages, qui ressemble à une tombe. Le bâtiment est neuf, mais comme boursouflé et étique; on dirait un pauvre qui se serait soudain enrichi et aurait aussitôt mangé à en crever de graisse. Il est perpendiculaire à la rue; chacun de ses étages a huit fenêtres et, là où devrait se trouver la façade, on en compte quatre. Aux étages inférieurs, les fenêtres ouvrent sur un étroit passage, sur la cour; plus haut, elles ont vue sur la palissade de la maisonnette d'une blanchisseuse et sur un ravin malodorant.

Pas de rue digne de ce nom, devant la maison, c'est le ravin malpropre sur lequel on a jeté deux étroites passerelles.

A gauche, il s'étend jusqu'à la caserne des disciplinaires; on y lance toutes les ordures des cours; une mare d'eau boueuse et vert foncé y stagne; à droite, à son extrémité, l'étang de Zviezdine, entouré de saules, dégage une odeur aigre. Le centre du ravin est juste en face de la maison; par moitié, il est recouvert de balayures, d'orties, d'oseille sauvage, de bardanes; plus loin, le prêtre Dorimédonte Pokrovsky a planté un jardin; il y a aussi construit un pavillon en lattes minces peintes en vert. Quand on lance de grosses pierres contre ce pavillon, les lattes se brisent avec un grand craquement.

L'endroit est morne à l'extrême et d'une saleté répugnante; l'automne a cruellement défiguré la terre argileuse; il l'a transformée en une résine jaunâtre qui se colle opiniâtrement aux pieds. Jamais encore je n'avais vu autant de boue sur un espace aussi restreint; j'étais habitué à la propreté des champs et de la forêt, et ce coin de la ville m'inspirait du dégoût et de l'ennui.

Au delà du ravin s'élevaient des palissades grises et vétustes; plus loin, j'aperçois la maisonnette où j'ai vécu cet hiver, pendant que j'étais apprenti au magasin. La proximité de cette maison m'accable encore davantage. Pourquoi faut-il que je revienne habiter dans cette rue?

Je connais mon patron; il venait en visite chez ma mère, en compagnie de son frère, qui glapissait d'une manière comique :

— André est papa, André est papa!

Ils n'ont pas changé; l'aîné, qui a le nez en bec de corbin, de longs cheveux, est agréable et paraît bon; le cadet, Victor, a le même visage chevalin et les mêmes taches de rousseur. Leur mère, la sœur de ma grand'mère, est de tempérament irascible et criard. L'aîné est marié; sa femme est appétissante, blanche comme du pain de froment; elle a de grands yeux très noirs.

Dès le premier jour, elle me dit à deux reprises :

— J'ai fait cadeau à ta mère d'une pèlerine de soie garnie de jais...

Je n'arrivais pas à croire qu'elle avait pu faire un cadeau à ma mère et que ma mère l'eût accepté. Lorsque la patronne me rappela cette pèlerine encore une fois, je lui répliquai :

— Si tu l'as donnée, tu l'as bien voulu; ce n'est pas la peine de t'en vanter...

Elle eut un mouvement de recul :

— Hein! A qui parles-tu?

Son visage se couvrit de taches rouges; ses yeux sortirent de leur orbite; elle appela son mari.

Celui-ci arriva à la cuisine, le compas à la main, la crayon derrière l'oreille; il écouta sa femme et me dit :

— Il faut lui dire « vous »; à elle et à tout le monde. Et il ne faut pas être insolent!

Puis, d'un ton impatient, il s'adressa à sa femme :

— Ne me dérange pas pour des bêtises!

— Comment, des bêtises? Si ta famille...

— Que le diable l'emporte, la famille! — s'exclama le patron, et il prit la fuite.

Je n'étais pas content non plus de ce que ces gens fussent de la parenté de grand'mère; d'après mes observations, les parents se traitaient les uns les autres beaucoup plus mal que

les étrangers; car, mieux que les étrangers, ils connaissent leurs faiblesses et leurs ridicules réciproques; leurs calomnies sont plus méchantes; leurs querelles et leurs batteries plus fréquentes.

Le patron me plaisait; il avait une jolie manière de secouer ses cheveux, de les arranger derrière les oreilles. Il me rappelait, je ne sais pourquoi, mon ancien ami, la «Bonne Affaire[1]». Il riait souvent avec satisfaction; ses yeux gris avaient une expression débonnaire; des petites rides comiques se dessinaient de chaque côté de son nez de vautour.

— Finissez donc de vous quereller, les poules! — disait-il à sa femme et à sa mère, découvrant en un bon sourire ses dents petites et serrées.

Belle-mère et belle-fille se disputaient tous les jours; j'étais très étonné de voir avec quelle facilité et quelle rapidité naissaient les querelles. Dès le matin, débraillées, décoiffées, elles couraient d'une pièce à l'autre, comme si le feu était à la maison; elles se démenaient ainsi toute la journée et ne se reposaient qu'à table, pendant le dîner, le thé et le souper. Elles buvaient et mangeaient à l'excès, jusqu'à ce qu'elles en fussent ivres et fatiguées; pendant les repas, elles parlaient nourriture; elles échangeaient de mauvais compliments, sans acharnement, en vue de la prochaine dispute. De quelque manière que la belle-mère s'y prît pour un travail, la bru disait infailliblement :

— Maman, elle, s'y prend autrement.

— Alors, c'est moins bien fait!

— Pardon! c'est mieux!

— Eh bien, va-t'en chez ta mère, si c'est comme ça.

— Je suis maîtresse ici.

— Et moi, que suis-je?

Le patron intervenait :

— Assez, les poules! Êtes-vous folles, ou quoi?

Tout dans la maison était bizarre et ridicule à l'extrême; pour aller de la cuisine à la salle à manger, il fallait passer par un water-closet exigu, le seul de l'appartement; on était obligé de le traverser pour servir les repas. C'était l'objet de joyeuses plaisanteries et, souvent aussi, de malentendus

1. Lire *Ma vie d'Enfant*. Calmann-Lévy, éditeur.

comiques. J'étais chargé de verser de l'eau dans le baquet du closet; je dormais dans la cuisine, entre la porte du closet et celle de l'entrée; j'avais chaud à la tête à cause du fourneau et froid aux pieds à cause de la porte d'entrée, où filtrait un courant d'air. Avant de me coucher, je ramassais tous les paillassons pour me les mettre sur les pieds.

Le grand salon était morne et vide, avec ses deux glaces entre les fenêtres, ses tableaux, primes de journaux illustrés, ses deux tables à jeu et sa douzaine de chaises cannées. Le petit salon, encombré de meubles capitonnés, d'armoires pleines d'argenterie et de vaisselle, était éclairé par trois lampes dépareillées. Dans la chambre à coucher obscure, sans fenêtres, se trouvaient, en plus d'un vaste lit, des malles et des armoires d'où sortait une odeur de tabac en feuilles et de romarin. Ces trois pièces étaient toujours vides et les patrons se réunissaient dans la petite salle à manger, où ils se gênaient mutuellement. Aussitôt après le thé du matin, vers 8 heures, le patron et son frère déplaçaient la table, y étalaient des feuilles de papier blanc, des règles, des crayons, des godets à encre de Chine et se mettaient à travailler, l'un à un bout de la table et l'autre vis-à-vis du premier. La table vacillait. Elle occupait toute la pièce et, quand la bonne sortait avec la patronne de la chambre des enfants, elles heurtaient le coin du meuble.

— Ne traînez donc pas par ici! — criait Victor.

La patronne disait d'un ton vexé à son mari :

— Vassia, dis-lui de ne pas m'injurier!

— Tu ferais mieux de ne pas ébranler la table, — lui répondait celui-ci, toujours conciliant.

— Je suis enceinte, il n'y a presque pas de place...

— Eh bien, nous irons travailler au grand salon!

Mais la femme, mécontente, s'exclamait :

— Seigneur, a-t-on jamais vu quelqu'un travailler au salon!

A la porte apparaît un visage irrité et rougi par les flammes du fourneau de la cuisine; c'est la belle-mère; elle crie :

— Tu vois, Vassia, tu travailles, et elle est à l'étroit dans quatre pièces. Quelle princesse!

Victor ricane et le patron commande :

— Assez!

Mais la belle-mère, après avoir inondé sa bru d'un torrent de paroles venimeuses, s'affale sur une chaise et gémit :

— Je m'en vais! Je meurs!

— Vous m'empêchez de travailler; que le diable vous emporte! — hurle le patron, blême d'effort. — Quelle maison de folles! C'est pour vous, pour vous nourrir, que je me tue de travail! Oh! ces poules!

Au commencement, ces disputes m'effrayaient. J'eus bien peur surtout un jour que la patronne, s'emparant d'un couteau de table, courut se cacher dans le closet; la porte fermée au crochet, elle se mit à y brailler d'une manière sauvage. Pendant un instant, le silence se fit dans la maison; puis, le patron s'appuyant des deux mains à la porte, se pencha et me dit :

— Grimpe sur mon dos, casse la vitre, enlève le crochet!

Prestement, je sautai sur son dos, je brisai l'imposte, mais quand je voulus me baisser vers l'intérieur, la patronne se mit à me marteler le crâne avec le manche du couteau. Je parvins néanmoins à ouvrir la porte, et le patron, traînant à grand'peine sa femme dans la salle à manger, réussit à lui enlever son arme. Assis à la cuisine, je frottai ma tête endolorie et je devinai bien vite que j'avais souffert en vain : le couteau était émoussé; on ne pouvait même pas s'en servir pour couper convenablement du pain, encore moins pour se trancher la gorge. Il ne m'aurait pas été nécessaire de grimper sur le dos du patron; j'aurais fort bien pu briser la vitre en montant sur une chaise; enfin, une grande personne aurait eu plus de facilité à enlever le crochet, ayant les bras plus longs. Après cette histoire, les querelles dans cette maison ne m'émotionnèrent plus.

Les deux frères chantaient au chœur paroissial; parfois, tout en travaillant, ils entonnaient à mi-voix une chanson; l'aîné commençait d'une voix de baryton :

J'ai laissé tomber dans la mer
L'anneau de l'âme de la jeune fille.

Le cadet ténorisait :

Et avec cet anneau j'ai perdu
Tout le bonheur qu'on peut avoir sur terre.

De la chambre des enfants arrivait une exclamation étouffée :

— Vous avez perdu la tête! Le petit dort...

Ou bien :

— Tu es marié, Vassia; tu peux chanter autre chose que des chansons d'amour. De quoi cela a-t-il l'air? D'ailleurs on va bientôt sonner les vêpres...

— Eh bien, nous allons chanter un cantique...

Mais la patronne expliquait qu'il n'était pas convenable de chanter des airs religieux n'importe où, et surtout... — et elle désignait d'une main éloquente la petite porte du water-closet...

— Il faut changer d'appartement, sinon, je ne sais ce que je deviendrai! — concluait le patron.

Il répétait tout aussi fréquemment qu'il fallait changer de table, mais il le répéta pendant plus de trois ans.

En écoutant mes patrons parler des autres gens, je me rappelais toujours le magasin de chaussures; c'était le même répertoire. Je le constatais nettement; mes patrons se considéraient aussi comme le dessus du panier de la ville; ils connaissaient les règles de conduite les plus précises, et, s'appuyant sur ces règles, — très vagues à mes yeux — ils jugeaient tous les gens sans la moindre pitié. Ces sentences faisaient naître en moi un ennui féroce et de l'acharnement contre les décrets de mes patrons; violer ces lois devint pour moi une source de plaisir.

J'avais beaucoup de besogne; j'exerçais les fonctions de femme de chambre; le mercredi, je lavais le plancher de la cuisine, je nettoyais le samovar et les cuivres; le samedi, je lavais les planchers de tout l'appartement et les deux escaliers. Je fendais et montais tout le bois pour les poêles, je lavais la vaisselle, et pelais les légumes; j'allais au marché avec la patronne, portant derrière elle un panier plein de ses achats; je courais à l'épicerie, à la pharmacie.

Mon chef le plus direct, la sœur de grand'mère, la vieille femme bruyante, perpétuellement en colère, se levait de bonne heure, vers 6 heures du matin; après une rapide toilette, elle allait s'agenouiller en chemise devant l'image

sainte et elle se plaignait longuement à Dieu de sa vie, de ses fils, de sa bru.

— Seigneur! — s'exclamait-elle avec des larmes dans la voix, les doigts rassemblés appliqués sur son front, — Seigneur, je ne Te demande rien, je n'ai besoin de rien, laisse-moi seulement me reposer, calme-moi, Seigneur, par Ta force!

Ses lamentations me réveillaient; je la guettais de dessous ma couverture et j'écoutais avec effroi ses ardentes prières. Le matin automnal apparaissait vaguement à la fenêtre de la cuisine, à travers les vitres embuées par la pluie; dans la pénombre froide, une silhouette grise se balance sur le plancher et agite une main anxieuse; le fichu, mal assujetti sur sa petite tête, laisse tomber sur son cou et sur ses épaules quelques mèches de cheveux clairs. Le fichu glisse constamment; la vieille le rajuste de la main gauche et grommelle :

— Que la peste te prenne!

Avec frénésie, elle se frappe le front, le ventre, les épaules et elle siffle :

— Et punis ma bru, Seigneur, pour me faire plaisir; fais-lui payer toutes mes offenses, toutes! Et ouvre les yeux à mon fils, et à Victor aussi! Seigneur! viens en aide à Victor, comble-le de Tes grâces!...

Victor dort dans la cuisine; réveillé par les jérémiades de sa mère, il crie d'une voix ensommeillée :

— Vous hurlez de nouveau avant qu'il fasse jour, maman! C'est une vraie calamité!

— C'est bon, c'est bon, dors, — murmure la vieille, confuse. Pendant une minute ou deux, elle se balance en silence; puis elle recommence à s'exclamer d'un ton vindicatif : « ... Et qu'ils aient mal dans tous les os, Seigneur, qu'ils soient sans feu ni lieu... »

Grand-père lui-même ne priait pas d'une façon aussi terrifiante.

Ses dévotions achevées, elle me réveillait :

— Lève-toi, assez ronflé! Tu n'es pas là pour ne rien faire. Allume le samovar, va chercher du bois; tu n'as pas préparé du petit bois, hier soir? Hein?

Je m'efforce de travailler le plus vite possible, pour ne pas entendre les murmures aigus de la vieille; mais il est impos-

sible de la satisfaire; elle tournoie dans la cuisine comme une tempête de neige en hiver, et elle siffle tout en tourbillonnant :

— Doucement, démon! Si tu réveilles Victor, tu verras! Va vite à l'épicerie!

Les jours de semaine, on achetait pour le thé du matin deux livres de pain de seigle et deux petits pains d'un sou pour la jeune femme. Quand j'apportais l'emplette, les deux femmes examinaient le pain d'un air soupçonneux et demandaient, en le soupesant :

— Et il n'y avait pas de morceau pour faire le poids? Voyons, ouvre la bouche!

Et elles criaient d'un ton victorieux :

— Il a dévoré le morceau! Il a encore des miettes aux dents, là, tu vois, Vassia!

Je travaillais volontiers, j'aimais à anéantir la saleté dans la maison, laver les planchers, faire briller les cuivres, les poignées des portes; plus d'une fois, j'entendis les deux femmes parler de moi aux heures d'accalmie :

— Il est zélé.

— Il est propre sur lui...

— Mais trop insolent.

— Eh, mère, par qui a-t-il été élevé?

Et toutes deux s'efforçaient de m'inspirer du respect; mais je les considérais comme à moitié folles; je ne les aimais pas; je ne les écoutais pas et je leur répliquais constamment. La jeune femme remarquait sans doute le peu d'effet qu'avaient sur moi certaines observations; car elle se mit à me répéter de plus en plus souvent :

— Tu dois te rappeler que tu sors d'une famille de mendiants. J'ai donné à ta mère une pèlerine de soie garnie de jais!

Une fois, je répondis :

— Alors, à cause de cette pèlerine, il faudrait me laisser écorcher vif pour vous?

— Mon Dieu, il est capable de mettre le feu à la maison! s'exclama la patronne effrayée.

J'en fus extrêmement surpris; mettre le feu? Pourquoi?

De temps à autre, toutes deux se plaignaient de moi au patron; celui-ci me disait d'un ton sévère :

— Toi, mon ami, prends garde!

Mais un jour, il dit avec indifférence à sa femme et à sa mère :

— Vous ne valez pas mieux que lui! Vous harcelez ce gamin comme si c'était un cheval; un autre à sa place aurait pris la fuite depuis longtemps, ou bien il serait crevé de fatigue.

Les femmes en furent irritées aux larmes; tapant du pied, la jeune s'écria avec fureur :

— Comment peux-tu parler ainsi en sa présence, imbécile aux longs cheveux! Que suis-je pour lui après des propos pareils! Et je suis enceinte!

La mère geignait et larmoyait :

— Que Dieu te pardonne, Vassia; mais rappelle-toi ce que je te dis, tu gâtes ce garnement!

Lorsqu'elles furent sorties, courroucées, le patron me dit avec sévérité :

— Tu vois, petit démon, quel vacarme à cause de toi! Je vais te renvoyer chez ton grand-père et tu seras de nouveau chiffonnier!

Piqué par l'injure, je répliquai :

— J'aime mieux être chiffonnier que de demeurer chez vous! Vous m'avez engagé comme apprenti et que m'apprenez-vous? A vider les eaux sales...

Le patron me prit par les cheveux, mais doucement, sans me faire mal; il me regarda dans les yeux et me dit avec étonnement :

— Tu es un lapin, mon ami! Ça, mon petit, ça ne me va pas, non...

Je pensais qu'on allait me renvoyer; mais le surlendemain, il arriva à la cuisine muni d'un rouleau de gros papier, d'un crayon et d'une règle.

— Quand tu auras fini de nettoyer les couteaux, tu dessineras cela!

Sur une feuille de papier était représentée la façade d'une maison à deux étages, à ornements de plâtre, à fenêtres innombrables.

— Tiens, voilà un compas! Mesure toutes les lignes, reporte leurs extrémités sur le papier par des points; ensuite, avec

la règle et le crayon, tu relieras les points les uns aux autres. D'abord en long, ce sera les lignes horizontales, puis en travers, ce sera les verticales. Vas-y!

J'étais enchanté de ce travail propre, le premier de mon apprentissage, mais je regardais les instruments et le papier avec une sainte terreur, n'y comprenant rien.

Toutefois, après m'être lavé les mains, je me mis immédiatement à l'étude. Je dessinai d'abord toutes les horizontales, je les vérifiai; elles étaient justes. Pourtant, il y en avait trois de trop. Je traçai toutes les verticales et constatai avec étonnement que la façade de la maison était outrageusement déformée; les fenêtres avaient pris la place des panneaux, et l'une d'elles, glissant au delà du mur, était suspendue en l'air, à côté de l'immeuble. Le perron principal, lui, s'était élevé à la hauteur du deuxième étage; son fronton se trouvait au milieu du toit; la fenêtre du grenier était placée sur la cheminée.

Sur le point de pleurer, je considérai longuement ces miracles irréparables, en essayant de comprendre comment ils avaient pu se produire. Je n'y parvins pas; je résolus d'arranger les choses par un peu de fantaisie; aux frontons des fenêtres, sur le bord du toit, je dessinai des corbeaux, des pigeons, des moineaux et, sur le sol, devant les fenêtres, des passants difformes qui cachaient mal leurs jambes torses sous des parapluies. Puis, je traçai des lignes en travers et je portai mon travail à mon professeur.

Celui-ci plissa le front, ébouriffa ses cheveux et s'informa d'une voix maussade :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Il pleut, — expliquai-je. — Quand il pleut, les maisons ont toutes l'air de travers, parce que la pluie tombe toujours de biais. Les oiseaux — tout ça, ce sont des oiseaux — sont venus se mettre à l'abri. C'est toujours comme ça quand il pleut. Et ça, ce sont des gens qui rentrent chez eux en courant; voilà une dame qui est tombée; ça, c'est un marchand de citrons...

— Grand merci! — m'interrompit le patron, penché sur la table, les cheveux balayant le papier; il éclata de rire et s'écria : « Oh! que le cric te croque, petit moineau, polisson! »

La patronne survint, roulant son ventre comme un tonnelet; elle examina mon travail et dit à son mari :

— Tu devrais le fouetter!

Mais il lui fit remarquer, toujours indulgent :

— Soyons justes, je n'ai pas mieux fait à mes débuts.

Soulignant au crayon rouge les mutilations de la façade, il me donna une autre feuille de papier.

— Essaye encore une fois! Tu dessineras ça jusqu'à ce que tu y arrives!

La seconde copie me réussit mieux; seule, une fenêtre se trouvait sur la porte d'entrée. Mais cette maison vide ne me plaisait pas; je la peuplai de toutes sortes d'habitants; aux fenêtres, je dessinai des dames tenant un éventail, des messieurs fumant des cigarettes; l'un d'entre eux faisait un pied de nez à toute la compagnie. Devant le perron, il y avait un fiacre arrêté et un chien.

— Pourquoi as-tu de nouveau barbouillé tout ça? — demanda le patron, perdant patience.

Je lui expliquai que sans personnages, le tableau était par trop ennuyeux, mais il se mit à m'injurier :

— Balivernes! Si tu veux apprendre, travaille! Ça, ce ne sont que des amusettes!...

Lorsque je réussis enfin une copie de la façade conforme à l'original, il parut fort satisfait.

— Tu vois, tu y es arrivé! Si ça va comme ça, nous ferons quelque chose de toi avant longtemps!

Et il m'assigna un devoir :

— Fais le plan de l'appartement; dessine la disposition des pièces, l'emplacement des portes, des fenêtres, des meubles! Je ne t'indiquerai rien, tire-t'en tout seul!

Je m'en allai à la cuisine et me demandai par quoi j'allais commencer.

Mais mes études dans l'art de dessiner devaient s'arrêter là.

La mère du patron s'approcha de moi et s'informa d'un ton menaçant :

— Ah! tu veux dessiner?

M'attrapant par les cheveux, elle me cogna la figure contre la table de telle sorte que j'eus le nez et les lèvres fendus; puis, elle déchira le dessin, jeta sur le plancher tous

mes instruments et, les mains aux hanches, s'exclama, victorieuse :

— Là, dessine maintenant! Non, non, ça ne se passera pas comme ça! Qu'on apprenne à travailler à un étranger, pour renvoyer ensuite son frère, son propre frère!

Le patron accourut, suivi de sa femme; et il y eut un vacarme épouvantable; tous trois s'assaillaient mutuellement, hurlaient, crachaient; la scène prit fin lorsque, les femmes s'étant retirées pour pleurer, le patron me dit :

— Laisse tout ça pour le moment, tu vois toi-même ce que ça donne!

Il me fit pitié, tant il était impuissant, houspillé et assourdi par les cris continuels des deux femmes.

J'avais compris dès le début que la vieille mère ne voulait pas que j'apprisse et qu'elle y mettait obstacle avec intention. Avant de m'asseoir pour dessiner, je lui demandais toujours :

— Il n'y a rien à faire?

Elle répondait d'un ton grognon :

— Quand il y aura quelque chose à faire, je te le dirai; en attendant, perds ton temps à barbouiller...

Au bout d'un moment, elle m'envoyait chercher n'importe quoi, ou bien elle me disait :

— Comment as-tu balayé l'escalier? Il y a de la poussière et de la saleté dans tous les coins. Va-t'en le balayer de nouveau.

J'obéissais; je regardais : il n'y avait pas de poussière.

— Ah! tu veux discuter avec moi! — criait-elle.

Une fois, elle aspergea tous mes dessins de kvas; une autre fois, elle renversa sur eux l'huile de la petite veilleuse qui brûlait devant les icônes. Elle me chicanait comme une gamine, avec une ruse enfantine et une naïve incapacité de dissimulation. Je n'avais jamais vu et je ne vis plus jamais quelqu'un qui se fâchât aussi vite et aussi facilement qu'elle et qui aimât aussi passionnément à se plaindre de tout et de tous. Les gens en général aiment tous à se lamenter, mais elle le faisait avec volupté, comme si elle eût chanté un récitatif.

Son affection pour son fils Victor confinait à la folie; elle

me troublait et m'effrayait par sa force que je ne puis qualifier autrement que de frénétique. Parfois, après les prières du matin, elle montait sur la première marche du poêle, et, les coudes appuyés sur la planche extérieure de la soupente, elle chuchotait avec ardeur :

— Mon fils, mon sang brûlant, mon sang pur! Dors, mon petit, que ta petite âme se revête d'un joyeux sommeil; rêve d'une fiancée, la plus jolie de toutes les filles, la fille d'un roi, d'un richard, d'un gros marchand! Que tes ennemis crèvent avant d'avoir vu le jour! Que tes amis vivent cent ans! Que les filles te suivent par bandes, comme les oies suivent le jars!

J'étouffe un irrésistible fou rire; grossier et paresseux, Victor ressemble à un dindon; il est tout aussi multicolore, il a le nez gros et il est aussi obstiné, aussi borné.

Parfois, le murmure de sa mère le réveillait et il grommelait tout ensommeillé :

— Allez-vous-en au diable, maman! Qu'est-ce que vous êtes là à me souffler au nez? Il n'y a plus moyen de vivre!

Il arrivait parfois qu'elle descendait docilement du poêle et disait en souriant :

— Hé bien, dors, dors malhonnête!

Mais d'autres fois, ses jambes se pliaient et se heurtaient aux coins du poêle; elle ouvrait la bouche, soufflait avec bruit comme si elle s'était brûlé la langue et des paroles violentes s'égrenaient :

— Hein? Hein? C'est ta mère que tu envoies au diable, coquin? Ah! tu es ma honte et mon opprobre, tu es mon maudit abcès; c'est le diable qui t'a mis dans mon âme; pourquoi n'as-tu pas pourri avant de venir au monde?...

Elle proférait des paroles malpropres, des paroles d'ivrognesse dans la rue; j'étais terrifié en les entendant.

Elle dormait peu, d'un sommeil agité; sautant à bas du poêle plusieurs fois pendant la nuit, elle s'effondrait sur le canapé, à côté de moi, et me réveillait :

— Que voulez-vous?

— Tais-toi, — chuchotait-elle en se signant et en scrutant on ne sait quoi dans la pénombre ... — Seigneur, prophète Élie... Bienheureuse martyre, sainte Barbe...

D'une main tremblante, elle allumait la bougie. Son visage rond, au nez bombé, se figeait d'attention; ses yeux gris clignotaient avec anxiété, examinaient les choses transformées par la pénombre. La cuisine était grande, mais encombrée de malles et d'armoires; et, la nuit, elle paraissait petite. Les rayons de lune s'y promenaient sans bruit; la petite flamme de la lampe éternelle tremblotait devant les images saintes; aux murs les couteaux scintillaient comme des stalactites de glace. Sur les rayons, les poêles noires ressemblaient à des visages sans yeux.

La vieille glissait avec précaution à bas du poêle, comme si elle fût descendue du bord d'une rivière jusque dans l'eau; traînant ses pieds nus, elle s'en allait dans l'angle où se trouvait, au-dessus du baquet aux eaux sales, un lave-mains à anses.

Tout en soupirant et en haletant, elle buvait de l'eau, puis elle regardait au dehors, à travers le dessin bleuâtre de la gelée sur les vitres.

— Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié! — suppliait-elle à mi-voix.

Parfois, après avoir éteint la bougie, elle tombait à genoux et sifflait avec colère :

— Qui est-ce qui m'aime, Seigneur? Qui a besoin de moi?

Elle remontait sur le poêle et, après avoir fait le signe de croix sur la porte du four, elle s'assurait si ses bigoudis étaient bien fixés; elle se salissait avec de la suie, se répandait en injures et elle se rendormait brusquement, comme terrassée par une force invisible. Quand j'étais irrité contre elle, je me disais : « Quel dommage que grand-père ne se soit pas marié avec elle, elle l'aurait dressé! Et elle aurait eu son compte aussi! » Elle m'exaspérait souvent, mais il y avait des jours où son visage boursouflé et ouaté devenait triste; ses yeux se noyaient de larmes et elle disait d'un ton très convaincu :

— Tu crois que j'ai la vie facile? J'ai mis des enfants au monde, je les ai élevés, je leur ai donné une profession et pourquoi? Pour leur servir de cuisinière; crois-tu que cela me fasse plaisir? Mon fils m'a amené une étrangère, et il aban-

donne pour elle sa propre famille. Est-ce bien, cela? qu'en penses-tu?

— Non, ce n'est pas bien, — disais-je avec sincérité.

— Ah! Ah! Tu vois!

Et elle se mettait à parler de sa bru de façon obscène :

— J'ai été au bain avec elle, je l'ai vue! Elle a de quoi se vanter! Est-ce ça qu'on appelle des beautés?...

Elle parlait toujours d'une manière étonnamment sale des rapports entre hommes et femmes; au commencement, ses propos m'inspiraient du dégoût, mais je m'habituais bientôt à les écouter avec attention, avec beaucoup d'intérêt, devinant qu'ils contenaient une douloureuse et secrète vérité.

— La femme, c'est une force; elle a trompé Dieu lui-même, oui, parfaitement! — susurrait-elle en frappant de la main sur la table à petits coups. — C'est à cause d'Ève que tout le monde s'en va en enfer, oui, parfaitement!

Elle pouvait parler sans s'arrêter de la force de la femme, et il me semblait toujours que par ces propos-là, elle essayait d'effrayer, on ne sait qui. Ce qui me frappa surtout, c'est qu'Ève avait « trompé Dieu ».

MAXIME GORKI

(Traduction de S. PERSKY.)

(A suivre.)

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. LOUIS BARTHOU

M. Barthou qui vient d'être nommé Président de la Commission des Réparations a sa légende. Il est du Béarn. C'est le pays de la « poule au pot » et de « Paris vaut bien une messe ». Ces deux formules traditionnelles et qui ont pour elle l'autorité d'un grand roi dont le peuple a gardé la mémoire rassemblent tout ce qui fait le fond des éloges et des critiques communément adressées à M. Barthou. Il a de la bienveillance et de la souplesse, et ce sont deux grandes qualités. Mais la bienveillance peut aller jusqu'à la facilité et jusqu'à l'indulgence générale; la souplesse peut s'étendre jusqu'à l'opportunisme. Et ces mots-là font froncer les sourcils aux censeurs sévères. M. Barthou a de la culture, de l'application, de la logique; il a aussi de l'intuition, de la finesse, de la force de persuasion. Pour ses amis, il réunit quelques-unes des qualités de M. Poincaré et de M. Briand. Pour ses adversaires, il résume quelques-uns des défauts de ces deux hommes d'État. Il ne paraît se soucier beaucoup ni de ces suffrages, qui lui sont cependant agréables, ni de ces reproches, auxquels il n'est pas insensible; car il a de la bonne humeur, une sorte d'élan qui lui fait continuer sa route avec aisance, et une certaine confiance dans le destin qui la plupart du temps lui a été favorable.

Bien pris dans une taille moyenne, M. Barthou, qui approche de la soixantaine, est encore agile et vif. Il se tient très droit et relève volontiers sa tête; il rattrape d'un geste familier son lorgnon, qui n'a pas l'air de le suivre, tandis que lui-même

semble toujours se hausser; il le rappelle sans cesse à la docilité en le fixant; et quoique myope il donne toujours l'impression qu'il voit très clair devant lui. Son geste est sobre, facilement onctueux, parfois au contraire, et par secousses, énergique et coupant. La voix est aimable, douce, chantante. L'orateur le sait; il en use; il s'en sert adroitement, avec une sûreté joyeuse. Ce Béarnais avisé est d'un pays où l'on n'est dupe de rien, mais où l'on ne craint pas la volupté, ni la rêverie. Il ne redoute pas d'être par moments un peu claironnant, et à cet ami fidèle de Rostand, on peut bien dire que, dressé, résolu, fier de son ouvrage, il lance parfois, comme un Chantecler de l'éloquence parlementaire, les paroles qui doivent aider la lumière à paraître.

Dès sa jeunesse, M. Barthou a connu le succès. Au lycée, au barreau, à la Chambre, tout lui a été facile. La nature lui était clémente; et il en a été content, comme on l'est dans le Midi, avec une simplicité allègre et malicieuse qui ne dissimule pas la satisfaction, mais qui exagère plus les paroles que les jugements. Manière d'être très caractéristique de la bourgeoisie française qui a son orgueil, et qui a aussi du bon sens. M. Barthou est entré jeune au Parlement et a été jeune ministre. Il n'en a pas été surpris; il comprenait que le sort en avait ainsi décidé. Il appartient à une génération politique qui a mis fin rapidement au règne de ses aînés, et qui a occupé très vite les avenues du pouvoir et le pouvoir lui-même. Cette génération-là, ayant trouvé la République toute faite, n'a pas connu l'opposition et n'a eu qu'à s'y installer et à l'aménager. Ce fut peut-être sa faiblesse, car l'opposition est une école rude qui forme les caractères. Ce fut en tous cas sa spécialité d'être gouvernementale en quelque sorte par destination, et de soutenir des ministères assez différents, de participer au pouvoir à des époques variées, et dans des Cabinets de concentration aux nuances bigarrées. Quand on écrira plus tard l'histoire des quarante ans qui séparent les deux guerres, on connaîtra qu'il y eut une école dirigeante, et qu'avec des tempéraments divers, les hommes politiques eurent entre eux de frappantes ressemblances, moins par la doctrine que par les notions empiriques qu'ils avaient reçues dès leur entrée dans la vie publique. M. Barthou, dans ce groupe d'hommes, n'a

été ni le plus pressé, ni le plus âpre, ni le plus machiavélique : mais il a été certainement un de ceux qui ont joué leur rôle avec le plus d'aisance et de naturel.

A la tribune, M. Barthou a l'air parfaitement adapté aux circonstances, quelles qu'elles soient. Il aime improviser, il parle facilement; il a du trait et de la chaleur; il a le grand mérite de ne pas paraître s'ennuyer. Il n'a pas la hauteur un peu froide et méprisante qu'avait Waldeck-Rousseau; il n'a pas la virtuosité persuasive de Briand. Mais il a en propre une manière d'entrer en communication avec l'auditoire, un désir et un art de plaire, même quand il est un peu agressif, une confiance qui ne se laisse pas déconcerter, la bonne volonté, une façon à lui de réclamer le consentement de l'auditoire pour sa franchise, pour son souci de dire la vérité, pour sa loyauté. Rarement l'échafaudage d'un discours, la documentation, les chiffres alourdissent sa parole. Même quand il est amené à fournir des preuves, à apporter des précisions, à dépouiller un dossier, il n'a pas l'air doctoral. Il fait toujours leur part aux idées générales qui lui sont chères, et aux sentiments dont il sent le pouvoir sur lui-même et sur les assemblées.

Sa parole a les mêmes caractères quand il cause. Il aime beaucoup la conversation, et il s'en tire très bien. Il sait non seulement intervenir lui-même, mais il a le souci de l'interlocuteur, à qui il donne occasion de parler. Il n'a pas de préférence exclusive pour la conversation politique. Il met au contraire une certaine coquetterie à entretenir ses auditeurs d'autre chose, dès qu'il se trouve dans une réunion mondaine ou privée. Sur ce point, il est tout l'opposé de Lamartine — dont il a écrit la biographie — à moins qu'il n'obéisse à un souci analogue. Comme on sait, Lamartine aimait à laisser entendre qu'il faisait des vers par divertissement et en se jouant et qu'au fond il n'était occupé que de politique. Quand on entend causer M. Barthou, on croirait volontiers que c'est un homme consacré entièrement aux livres, et qu'il n'a fait de la politique que par une fantaisie de la destinée. Lettré, il aime les poètes et les orateurs; il collectionne les autographes rares, les éditions rares, les souvenirs rares. Il a fait des trouvailles; il en sait la valeur; il en fait les hon-

neurs avec bonne grâce. La vie des écrivains illustres n'a pas pour lui de secrets et il les livre très volontiers. Sa bibliothèque est pleine de manuscrits de Victor Hugo, de Vigny, de Lamartine. M. Barthou, dès qu'il ne parle plus politique, a beaucoup d'autres choses à dire, et même quand il n'est plus au pouvoir, il a beaucoup d'occupations.

Quand on songe à toutes les raisons que cet homme, qui aime la vie, a de l'aimer, on serait tenté de dire que M. Barthou a été un homme heureux. La présence auprès de lui d'une femme d'un esprit très élevé, grande amie des lettres, elle-même écrivain à ses heures, et bien connue pour sa bienfaisance et sa bonté, a ajouté encore au bonheur de son foyer. Mais un deuil cruel l'a assombri; le fils unique qui en était la joie est mort à la guerre. Qu'il soit permis ici de rapporter respectueusement un souvenir. Ceux qui ont entendu, peu avant le mois d'août 1914, M. Barthou faire une conférence sur les manuscrits de Victor Hugo, se rappellent qu'après avoir terminé sa causerie, l'orateur recevait les félicitations de ses amis, quand un jeune garçon s'approcha de lui et l'embrassa, donnant ainsi, avec une gaminerie tendre, un bon point à son père. Comment ne pas évoquer aujourd'hui avec émotion la fierté avec laquelle M. Barthou le présentant à son entourage s'écria : « Mon fils? » La Némésis impitoyable devait arracher aux siens ce charmant adolescent, mort pour son pays.

M. Barthou a été bien souvent ministre et a dirigé les départements les plus divers. Tour à tour, il a reçu le portefeuille de l'Intérieur, des Travaux publics, de la Justice, de la Guerre, des Affaires étrangères, de l'Instruction publique. Il lui est arrivé de rester plusieurs années hors du gouvernement. Il ne lui est jamais arrivé d'attendre longtemps avant qu'il soit question de l'y rappeler. Son heure est revenue périodiquement, comme s'il y avait une harmonie préétablie entre l'exercice du pouvoir et lui. Toutes les combinaisons ministérielles ne réservent pas régulièrement à ceux qu'elles appellent un grand rôle. M. Barthou a eu cette fortune d'être le Président du Conseil de la loi de trois ans. En 1913, M. Briand venait d'être renversé par le Sénat pour avoir soutenu la réforme électorale. Une grande œuvre était en préparation

et restait à accomplir. Tous les renseignements venus d'Allemagne faisaient connaître d'extraordinaires préparatifs militaires. La France pacifique, et même pacifiste, avait fort négligé depuis dfx ans la défense nationale : ni l'état des armements, ni celui des effectifs ne répondaient au danger qui menaçait. Les armements ne se fabriquent pas en une année, on en a fait la dure expérience. Les effectifs étaient plus faciles à relever. La loi de trois ans apparaissait comme un avertissement à la nation et comme une précaution nécessaire. M. Louis Barthou, a eu le durable honneur d'être à la tribune, devant une Chambre radicale-socialiste réfractaire, le défenseur de la loi de trois ans. Il s'est acquitté de ce rôle avec tant d'adresse, et de chaleur, que l'Académie française lui a ouvert ses portes.

Aujourd'hui, M. Barthou vient d'accepter un poste difficile. Il y a plus d'épines que de fleurs à la Présidence de la Commission des Réparations. M. Barthou cependant n'a pas hésité a quitter la paisible place Vendôme pour cette mission périlleuse. Il a donné ainsi une grande preuve de dévouement. On peut être assuré qu'il ne conçoit pas cette présidence comme une somptueuse retraite. Il a été à Gênes. Il intervient à la Commission au moment précis où va se développer la péripétie capitale de l'histoire des Réparations. C'est à jouer un rôle de premier plan que M. Barthou s'est exposé. Il ne l'a pas souhaité; il ne s'y est pas dérobé. Le destin compose parfois pour les hommes politiques des circonstances qu'ils n'ont pas cherchées, et qui réclament toute leur expérience et toutes leurs ressources d'esprit. M. Barthou, qui a un long passé, se trouve ainsi conduit à une activité plus grande. Sa carrière politique, déjà remplie, continue, et puisque le titre de Président est une fois de plus attaché à son nom, on peut prévoir que ce n'est pas d'une manière purement honorifique ni éphémère.

IGNOTUS

L'ÂME D'UN GUERRIER[1]

Le vieil officier à moustaches blanches donna cours à son indignation.

— Est-il possible que vous autres jeunes gens n'ayez pas plus de bon sens que cela? Il y a parmi vous des blancs-becs qui ne devraient pas se permettre de juger les quelques malheureux traînards d'une génération qui, de son temps, a beaucoup fait et beaucoup souffert.

Ses auditeurs ayant manifesté un remords des plus vifs, le vieux guerrier fut apaisé, mais non pas réduit au silence.

— Je suis l'un d'eux, — de ces traînards, veux-je dire, — poursuivit-il avec calme. Et qu'avons-nous fait? Qu'avons-nous accompli? Lui, le grand Napoléon, se lança sur nous, pour rivaliser avec Alexandre de Macédoine, un ramassis de nations à sa suite. Nous opposâmes le vide de l'espace à l'impétuosité des Français; après quoi, nous leur offrîmes une interminable bataille, si bien que leur armée à la fin s'endormit sur des positions établies sur les monceaux de ses propres morts. Puis, ce fut le mur de feu de Moscou. Il s'écroula sur eux.

» Alors commença la longue déroute de la Grande Armée. Je l'ai vue s'écouler semblable à la fuite à laquelle sont condamnés les pécheurs hagards et fantomatiques du dernier

1. Ce conte, écrit par M. Joseph Conrad au début de 1917, fera partie de son prochain volume.

cercle glacé de l'Enfer de Dante, sans cesse élargi devant leurs yeux désespérés.

» Ceux qui en ont réchappé ont dû avoir l'âme doublement chevillée au corps pour avoir pu sortir de la Russie à travers un froid à fendre les pierres. Mais dire que c'est de notre faute si un seul d'entre eux a pu échapper, c'est vraiment pure ignorance! Eh, quoi! nos hommes à nous ont souffert presque jusqu'à la limite de leurs forces. Leurs forces de Russes!

» Assurément le moral n'était pas abattu, et puis notre cause était bonne, elle était sainte. Mais ce n'est pas cela qui rend le vent moins rude aux hommes et aux chevaux.

» La chair est faible! Bon ou mauvais dessein, il faut que l'humanité y mette le prix. Oui, dans ce combat même, pour ce petit village dont je viens de vous parler, nous combattions autant pour l'abri que nous donneraient ces vieilles bâtisses que pour la victoire. Et il en était de même pour les Français.

» Ce n'était pas par amour de la gloire ni par besoin stratégique. Les Français savaient qu'il leur faudrait battre en retraite dès l'aube, et nous savions parfaitement qu'il leur faudrait bien partir. Au point de vue de la guerre elle-même, le combat n'avait aucun but. Tout de même notre infanterie et la leur combattaient comme des enragés, ou comme des héros, si vous aimez mieux, parmi ces maisons, — rude affaire, en somme, — tandis que les soutiens, en terrain découvert, restaient à grelotter dans un agréable vent du nord qui balayait, à une vitesse vertigineuse, la neige sur la terre et les grandes masses de nuages au ciel. L'air même était indiciblement sombre, contrastant avec la terre blanche. Je n'ai jamais vu à l'œuvre de Dieu un air plus sinistre que ce jour-là.

» Nous, la cavalerie (nous n'étions qu'une poignée), n'avions guère autre chose à faire que de tourner le dos au vent, et de recevoir de temps à autre quelque boulet perdu des Français. C'était, il faut vous dire, les derniers de leurs canons, et c'était la dernière fois qu'ils avaient leur artillerie en position. Ces canons-là ne bougèrent plus de là. Nous les y trouvâmes abandonnés le lendemain matin. Mais, cet après-midi-là, ils menaient encore un feu d'enfer sur notre colonne d'attaque : le vent furieux balayait la fumée et le bruit même; mais nous

pouvions voir constamment la lueur de langues de feu passer le long du front français. Puis une tourmente de neige vous cachait tout, hormis des éclairs d'un rouge sombre parmi ce blanc tourbillon.

» Par moments, quand la ligne s'éclairait, nous pouvions distinguer au loin à travers la plaine, à droite, une colonne sombre et constamment mouvante : la grande déroute de la Grande Armée se déroulant ininterrompue, tandis que le combat, à sa gauche, se poursuivait furieusement. L'affreuse tourmente de neige balayait cette scène de mort et de désolation. Puis le vent tomba aussi soudainement qu'il s'était élevé le matin.

» Nous reçûmes alors l'ordre de charger la colonne qui battait en retraite : je ne sais pourquoi : à moins que ce ne fût pour nous empêcher de geler sur nos selles, en nous donnant quelque chose à faire. Nous fîmes demi-tour à droite et nous nous mîmes au pas pour prendre de flanc cette lointaine ligne sombre. Il pouvait être à peu près deux heures et demie de l'après-midi.

» Il faut vous dire que jusqu'alors mon régiment, durant cette campagne, ne s'était jamais trouvé sur la ligne principale de l'avance de Napoléon. Pendant tous les mois qui s'étaient écoulés depuis l'invasion, l'armée à laquelle nous appartenions avait combatttu contre Oudinot dans le nord. Nous n'en étions redescendus que peu de temps avant, le ramenant devant nous jusqu'à la Bérésina.

» C'était la première occasion que j'avais, ainsi que mes camarades, de voir de près la Grande Armée de Napoléon. Un spectacle étonnant et terrible. J'en avais bien entendu parler par d'autres; j'en avais vu les traînards : de petites bandes de maraudeurs, des groupes de prisonniers, de loin. Cette fois, c'était la vraie colonne elle-même. Une cohue fourmillante, trébuchante, affamée, à demi folle. Elle sortait d'une forêt à un mille de là et la tête de la colonne se perdait dans l'ombre des champs. Nous y entrâmes au trot, c'était tout ce qu'il était possible d'obtenir de nos chevaux et nous enfonçâmes dans cette masse humaine comme si c'eût été un marais mouvant. Nous ne rencontrâmes aucune résistance. J'entendis quelques coups de feu, une demi-douzaine peut-être.

On eût dit que leurs sens s'étaient gelés avec eux. J'avais eu le temps de les voir tandis que j'avançais à la tête de mon escadron. Eh bien! je vous l'assure, il y avait des hommes qui marchaient en dehors de la colonne, si dépourvus de tout autre sentiment que celui de leur misère, qu'ils ne tournèrent même pas la tête pour nous regarder charger. Des soldats!

» Mon cheval en renversa un du poitrail. Le pauvre diable portait un manteau bleu de dragon, tout déchiré et brûlé, qui lui pendait aux épaules et il n'en sortit même pas la main pour saisir la bride et se préserver. Il tomba. Nos troupiers pointaient et sabraient; oui, et naturellement moi, d'abord... Que voulez-vous? un ennemi est un ennemi! Pourtant une sorte d'écœurement et d'effroi me vint au cœur. Il n'y avait pas de tumulte, rien qu'un long murmure grave pesait sur eux, entrecoupé de grands cris et de gémissements, tandis que cette foule continuait à se pousser et à se presser devant nous, sans regard et sans conscience. Une odeur de chiffons brûlés et de blessures purulentes flottait dans l'air. Mon cheval vacillait dans les remous de ces hommes chancelants. Mais c'était comme si on eût sabré des cadavres galvanisés qui ne ressentaient rien. Envahisseurs! Ah oui! Ils étaient déjà entre les mains de Dieu!

» Je touchai mon cheval de l'éperon pour me dégager. Il y eut une soudaine mêlée et un grognement furieux lorsque notre second escadron s'enfonça dans eux à notre droite. Mon cheval plongea et quelqu'un me saisit par la jambe. Comme je n'avais nulle envie d'être jeté à bas de ma selle, je sabrai d'un revers, sans regarder. J'entendis un cri et je sentis soudain qu'on lâchait ma jambe.

» A ce moment, j'aperçus le lieutenant de ma compagnie à quelque distance de moi. Son nom était Tomassoff. Cette multitude de corps ressuscités aux yeux vitreux grouillait autour de son cheval comme s'ils eussent été aveugles, en grognant comme des fous. Il était droit sur sa selle, et, sans même baisser les yeux pour les regarder, était en train de rengainer son épée délibérément.

» Ce Tomassoff, donc, portait une barbe. Nous avions tous de la barbe alors. Circonstances, manque de loisirs, manque de

rasoirs aussi. En vérité, nous étions une bande de gens à allure de sauvages, en ces inoubliables jours auxquels tant, tant d'entre nous ne devaient pas survivre. Car, vous savez, nos pertes aussi furent terribles. Oui, nous avions l'air de sauvages. *Des Russes sauvages*, quoi!

» Donc il portait sa barbe, ce Tomassoff. Mais il n'avait pas l'air d'un sauvage. C'était le plus jeune de nous tous. Et cela veut dire qu'il était vraiment jeune. A distance, ça pouvait passer, avec la saleté et les traces particulières de cette campagne sur nos visages. Mais si l'on était assez près pour pouvoir bien lui regarder les yeux, on se rendait compte de sa jeunesse, bien que ce ne fût pas exactement un tout jeune garçon.

» Ces yeux-là étaient bleus, à la façon du bleu d'un ciel d'automne, rêveurs et joyeux aussi, des yeux naïfs et croyants. Un toupet de cheveux blonds se dressait sur son front comme un diadème doré, à l'époque qu'on pourrait appeler, en temps normal.

» Vous allez croire que je parle de lui comme s'il s'agissait d'un héros de roman. Ce n'est rien auprès de ce que l'adjudant découvrit à son sujet. Il découvrit qu'il avait des lèvres d'amoureux, quoi que ce puisse vouloir dire. Si l'adjudant voulait dire une jolie bouche, oui, elle était en effet assez jolie : mais naturellement ce voulait être un sarcasme. L'adjudant que nous avions n'était pas un garçon très délicat : « Regardez-moi ces lèvres d'amoureux! » s'écriait-il à haute voix tandis que Tomassoff parlait.

» Tomassoff n'aimait pas beaucoup ce genre de choses, mais il avait, dans une certaine mesure, donné prise à la taquinerie, par certaines impressions qu'il conservait et qui avaient trait à la passion de l'amour, et qui, peut-être, n'étaient pas d'une espèce aussi rare qu'il semblait le croire. Ce qui faisait que les camarades toléraient ses rapsodies, c'est qu'elles avaient trait à la France, à Paris!

» Vous autres de cette génération-ci, vous ne pouvez concevoir quel prestige ces noms-là avaient alors dans le monde entier. Paris était le centre des merveilles pour tous les êtres humains doués d'imagination. Nous étions alors pour la plupart jeunes et de bonne famille, mais sortis depuis peu de

nos héréditaires nids de province; simples serviteurs de Dieu, assez rustiques, si je puis ainsi dire. Aussi n'étions-nous que trop disposés à écouter les récits de France que nous ferait notre camarade Tomassoff. Il avait été attaché à notre mission militaire à Paris l'année d'avant la guerre. Haute protection, probablement, ou peut-être simple chance.

» Je ne crois pas qu'il ait pu être un bien utile membre de la mission, étant données sa jeunesse et sa complète inexpérience. Et, apparemment, il avait pu disposer de tout son temps à Paris. L'emploi qu'il en fit, ce fut de devenir amoureux, de demeurer en cet état, de le cultiver même, de n'exister que pour cela, si l'on peut ainsi dire.

» Aussi était-ce plus qu'un simple souvenir qu'il avait rapporté avec lui de France. La mémoire est chose fugitive. On peut la falsifier, l'effacer, on peut même la mettre en doute. Ma foi! j'en suis bien arrivé moi-même à douter que j'aie jamais été à Paris à mon tour. Et la longue route jusque-là, avec des batailles comme relais, me paraîtrait encore plus incroyable, n'était certaine balle de mousquet que je n'ai cessé de porter sur ma personne depuis un petit engagement de cavalerie qui eut lieu en Silésie, au début même de la campagne de Leipzig.

» Les aventures d'amour, pourtant, vous laissent peut-être des impressions plus profondes que les moments de danger. On ne va pas à l'amour en troupe, comme qui dirait : l'amour est plus rare, plus personnel et plus intime que le danger. Et rappelez-vous qu'en ce qui concerne Tomassoff tout cela était encore très récent. Il n'était rentré de France que depuis trois mois quand la guerre commença.

» Il avait le cœur et la tête pleins de cette aventure. Il en ressentait réellement comme de l'effroi, et il était assez simple pour le laisser paraître dans ses discours. Il se considérait comme une sorte de personnage privilégié, non pas parce qu'une femme avait jeté sur lui un regard favorable, mais simplement parce que, — comment pourrais-je bien dire? — il avait eu la merveilleuse illumination de son adoration pour elle, comme si c'était le ciel qui avait fait cela pour lui.

» Oui, en vérité; il était très naïf. Un gentil jouvenceau, et pas bête du tout, mais avec cela pas la moindre expérience,

pas méfiant et peu subtil. On peut en trouver encore comme cela par-ci par-là dans nos provinces. Il avait aussi dans sa nature un côté poétique. Il se peut que ç'ait été natif, quelque chose de tout à fait à lui, pas acquis. Je suppose que le père Adam a dû être un peu poète de cette façon-là. Pour le reste un *Russe sauvage*, comme nous appellent quelquefois les Français : mais pas de cette sorte qui, ils l'affirment, mangent de la chandelle en guise de friandise. Pour ce qui est de la femme, de cette femme française, eh bien ! quoique j'aie été moi aussi à Paris, et avec un millier de Russes, je ne l'ai jamais vue. Sans doute, elle n'était pas à Paris à ce moment. Et en tout cas, sa porte n'était pas de celles qui s'ouvrent toutes grandes aux simples gens de ma sorte, vous comprenez. Les salons dorés ne sont pas mon genre. Je ne pourrais rien vous dire de son apparence, ce qui est singulier, étant donné que j'étais, si je puis ainsi dire, le confident particulier de Tomassoff.

» Il avait été bientôt intimidé de parler devant les autres. Je suppose que les commentaires du bivouac choquaient ses sentiments raffinés. Mais il m'avait, moi, et il me fallut bien le supporter. Vous ne pouvez pas bien attendre d'un jeune homme dans l'état où était Tomassoff qu'il se tienne coi là-dessus tout le temps, et moi, — je suppose que vous ne me croirez guère, — je suis de ma nature une sorte de personne assez silencieuse.

» Très probablement mes silences lui parurent sympathiques. Tout le mois de septembre notre régiment avait cantonné dans des villages et avait eu du bon temps. C'est alors que j'en appris davantage au sujet de ce... on ne peut pas appeler cela une histoire. L'histoire que j'ai à vous dire n'était pas là dedans. Appelons cela plutôt des effusions !

» Il m'arrivait de rester sans rien dire une heure durant peut-être, tandis que Tomassoff parlait avec exaltation. Et quand il avait fini, je ne soufflais mot. Et il se produisait alors un effet solennel de silence qui, j'imagine, plaisait à Tomassoff à certains égards.

» Il ne s'agissait pas, cela va sans dire, d'une femme de la première jeunesse : une veuve peut-être. En tout cas je n'ai jamais entendu Tomassoff faire allusion à son mari. Elle avait

un salon, quelque chose de très distingué : un milieu social sur lequel elle régnait avec splendeur.

» A vrai dire, — je ne sais pas pourquoi, — mais je crois bien que sa cour se composait d'hommes pour la plupart. Mais Tomassoff, je dois vous dire, fut remarquablement discret sur de tels détails, dans ses discours. Sur ma foi, je ne sais si elle avait les cheveux bruns ou blonds, les yeux bruns, noirs ou bleus, ni comment elle avait la taille, les traits ou le teint : son amour planait au-dessus de simples impressions physiques. Il ne me l'a jamais décrite en termes précis : mais il était prêt à jurer qu'en sa présence, il n'était personne dont les pensées et les sentiments ne fussent captivés par elle. C'était ce genre de femme. Les plus admirables conversations sur toutes sortes de sujets s'échangeaient dans son salon : mais il s'y mêlait toujours secrètement, comme le mystérieux accent d'une musique, la maîtrise, la force, la tyrannie de la pure beauté. Ainsi apparemment cette femme était belle. Elle savait détacher de leurs intérêts immédiats, ou même de leurs vanités, tous ces gens qui causaient. Elle était un secret délice et un trouble secret. Tous les hommes en la voyant se mettaient à rêver, comme si la pensée leur venait soudain qu'ils avaient gâché leurs existences. Elle n'était que joie et frisson de bonheur, et elle n'apporta à des cœurs d'hommes que tristesse et tourment.

» Bref, elle a dû être une femme extraordinaire, autrement c'est Tomassoff qui eût été un extraordinaire garçon d'avoir cette sensation et de parler d'elle comme il faisait. Je vous ai dit que le garçon vous avait en lui un côté poétique et notez bien que tout cela avait l'accent de la vérité. C'est à peu près la sorcellerie qu'une femme très au-dessus du commun peut déployer, vous savez. Les poètes réussissent d'une façon ou d'une autre à s'approcher de la vérité, — on ne peut pas nier cela.

» Il n'y a pas de poésie dans sa composition, — je sais bien, — mais j'ai autant de perspicacité qu'un autre et je suis certain que la dame a été gentille pour le garçon, une fois qu'il eut l'entrée de son salon. Qu'il ait pu y avoir accès, c'est là la vraie merveille. Cependant il y entra, l'innocent, et s'y trouva dans une compagnie distinguée, parmi des gens de

haut rang. Et vous savez ce que cela veut dire : des gilets rebondis, des têtes chauves et des dents qui n'y sont pas, comme l'a dit un satirique. Imaginez parmi eux un gentil garçon, frais et simple, comme une pomme qu'on vient de cueillir à l'arbre, un jeune barbare modeste, d'aspect plaisant, impressionnable et plein d'adoration. Ma parole! quel changement! quel soulagement pour des sentiments blasés! Et avec cela possédant dans sa nature ce côté poétique qui empêche même un esprit simple de paraître importun.

» Il devint un esclave complètement, absolument dévoué. Il en fut récompensé par des sourires, et, après quelque temps, reçu sur un pied d'intimité. Il se peut que ce jeune barbare si naturel ait diverti cette exquise dame. Peut-être, — du moment qu'il ne se nourrissait pas de chandelles, — satisfaisait-il en cette femme quelque besoin de tendresse? Vous le savez, il y a tant de sortes de tendresse dont une femme très civilisée est capable. Des femmes de tête et d'imagination, — je veux dire, — et à peu près sans tempérament, vous comprenez. Mais qui s'en va sonder leurs besoins ou leurs fantaisies? La plupart du temps, elles ne savent guère elles-mêmes ce qui se passe en elles, et elles passent aveuglément d'une humeur à l'autre, et parfois il en résulte des catastrophes. Et alors, qui en est plus surpris qu'elles? Pourtant le cas de Tomassoff avait un caractère tout à fait idyllique. Le beau monde élégant s'en amusait. Sa dévotion lui valut une espèce de succès dans la société. Il ne s'en souciait pas. Pour lui il n'y avait qu'une seule divinité, il n'existait que le sanctuaire où on lui permettait de circuler, sans égard aux heures de réception officielle.

» Il profita de ce privilège. Oui, il n'avait pas de mission officielle, vous savez. La mission militaire était censée être plus honoraire encore que toute autre : son chef était un ami personnel de notre empereur Alexandre et lui aussi, il ne cherchait que des succès dans le monde... à ce qu'il semblait.

» Un après-midi, Tomassoff vint rendre visite à la dame de ses pensées plus tôt que d'ordinaire. Elle n'était pas seule. Il y avait un homme avec elle, pas un des personnages à gilets rebondis et têtes chauves, mais un personnage tout de même, un homme ayant la trentaine, un officier français qui,

lui aussi, à certains égards, était un intime privilégié. Tomassoff n'en était pas jaloux. Un tel sentiment eût paru présomptueux à ce simple garçon.

» Bien au contraire il admirait cet officier. Vous n'avez pas idée du prestige des militaires français à cette époque, même pour nous autres Russes qui avions su les affronter peut-être mieux que les autres. La Victoire les avait marqués au front, on eût dit, pour toujours. Ils eussent été plus qu'humains s'ils n'en avaient pas eu conscience, mais c'étaient de bons camarades et ils avaient une espèce de sentiment de fraternité pour tous ceux qui portaient l'épée, même si c'était contre eux. Et celui-là était un exemple tout à fait supérieur, un officier d'ordonnance du major-général et, en outre, un homme du meilleur monde. Il était solidement bâti, et d'un aspect mâle, quoiqu'il fût aussi soigneusement bichonné qu'une femme. Il possédait cette courtoise maîtrise de soi de l'homme du monde. Son front, d'un blanc d'albâtre, contrastait avec la couleur hâlée de son visage.

» Je ne sais s'il était jaloux de Tomassoff, mais je soupçonne qu'il devait en être un peu ennuyé comme d'une sorte d'absurdité du genre sentimental. Mais ces hommes du monde sont impénétrables, et, extérieurement, il condescendait à reconnaître l'existence de Tomassoff, plus même que ce n'était nécessaire. Une ou deux fois il lui avait donné quelque conseil mondain fort utile, avec un tact et une délicatesse parfaits. Tomassoff avait été entièrement conquis par cette manifestation d'amabilité sous les dehors froids de la meilleure société.

» Tomassoff, introduit dans le petit salon, trouva ces deux personnes exquises assises l'une auprès de l'autre sur un canapé et il eut la sensation d'avoir interrompu une conversation particulière. Ils le regardèrent étrangement, pensa-t-il; mais on ne lui fit pas sentir qu'il était de trop. Au bout d'un moment la dame dit à l'officier, — il s'appelait de Castel :

» — Je voudrais bien que vous preniez la peine de savoir ce qu'il y a d'exact dans cette rumeur.

» — C'est plus qu'une rumeur, — remarqua l'officier. Mais il obéit et quitta la pièce.

» La dame se tourna vers Tomassoff et lui dit :

» — Vous pouvez rester avec moi.

» Cet ordre le rendit suprêmement heureux, bien qu'à vrai dire, il n'eût eu aucunement l'intention de s'en aller.

« Elle le regarda d'un regard profond qui fit que quelque chose se dilata et rayonna dans sa poitrine. C'était une sensation délicieuse, bien qu'elle vous coupât la respiration par moments. Il buvait avec extase le son de sa parole tranquille et séduisante, toute pleine de gaieté innocente et de paix spirituelle. Sa propre passion semblait flamber et envelopper cette femme de langues de feu bleuâtres de la tête aux pieds et par-dessus la tête, tandis que son âme reposait au centre comme une grosse rose blanche...

« Hein, c'est bien! n'est-ce pas? Il m'en a dit comme cela pas mal d'autres. Mais c'est la seule que je me rappelle. Il se souvenait de tout, parce que c'étaient les derniers souvenirs de cette femme. Il la voyait ce jour-là pour la dernière fois, bien qu'il n'en sût rien alors.

» M. de Castel revint, rompant cette atmosphère pleine d'enchantement où Tomassoff était plongé au point d'avoir perdu complètement conscience du monde extérieur. Tomassoff ne put s'empêcher d'être frappé de la distinction de ses mouvements, de l'aisance de ses manières, de sa supériorité sur tous les autres hommes de sa connaissance, et il en souffrit. Il lui sembla que ces deux êtres brillants, sur ce canapé, étaient faits l'un pour l'autre.

» De Castel, en s'asseyant à côté de la dame, lui murmura discrètement :

» — Il n'y a pas le moindre doute que cela est vrai.

» Et, tous les deux, ils tournèrent leur regard vers Tomassoff. Complètement éveillé de son enchantement, il se sentit intimidé. Il restait là, leur souriant vaguement.

» La dame, sans détourner ses yeux du rougissant Tomassoff, dit avec une gravité rêveuse qui lui était tout à fait inaccoutumée :

» — Je voudrais être sûre de la perfection de votre générosité. Je la veux de l'eau la plus pure. L'amour, à son sommet, doit être l'origine de toute perfection.

» Tomassoff ouvrit les yeux tout grands d'admiration comme si les lèvres de la dame eussent laissé tomber des

perles véritables. Ce sentiment toutefois n'était pas exprimé à l'intention du jeune Russe primitif, mais à celle de l'homme du monde accompli, de de Castel.

» Tomassoff ne put juger de l'effet produit, car l'officier baissa la tête et se mit à contempler ses bottes admirablement vernies. La dame demanda tout bas, d'un ton de sympathie profonde :

» — Vous avez des scrupules?

» De Castel, sans lever les yeux, murmura :

» — Ce pourrait être une question de point d'honneur.

» Elle reprit avec vivacité :

» — Ce doute ne peut être qu'artificiel. Je n'ai de goût que pour les sentiments naturels. Je ne crois à rien d'autre. Mais peut-être que votre conscience...

» Il l'interrompit :

» — Pas du tout. Ma conscience n'est pas puérile. Le sort de ces gens-là n'a pour nous aucune importance militaire. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire? La fortune de la France est invincible.

» — Eh bien! alors, — dit-elle d'un air entendu, et elle se leva du sopha.

» L'officier français se leva également. Tomassoff se hâta de suivre leur exemple. Il souffrait de se sentir en dehors de cette conversation. Comme il portait à ses lèvres la main blanche de la dame, il entendit l'officier français dire avec emphase :

» — S'il a l'âme d'un guerrier (à cette époque, vous savez, on parlait vraiment de cette façon), s'il a l'âme d'un guerrier, il devra tomber à vos pieds, de reconnaissance.

» Tomassoff se sentit plongé dans des ténèbres plus épaisses encore qu'auparavant. Il suivit l'officier français hors de la pièce et hors de la maison, car il avait l'impression que c'était ce qu'on attendait de lui.

» Le crépuscule tombait : le temps était affreux, les rues tout-à-fait désertes. L'officier français s'attardait étrangement. Et Tomassoff n'y mettait aucune impatience. Il n'était jamais pressé de s'éloigner de la maison où elle habitait. Et, en outre, quelque chose d'étonnant lui était arrivé. La main qu'il avait respectueusement élevée par le bout des

doigts s'était appuyée contre ses lèvres. Il avait été l'objet d'une faveur secrète, il en était presque effrayé. Le monde avait chancelé et ne s'était pas encore raffermi. De Castel, au coin de la rue, s'arrêta net.

» — Je ne tiens pas trop à être vu avec vous, dans des rues éclairées, monsieur Tomassoff, — dit-il d'un ton étrange.

» — Pourquoi donc? — demanda le jeune homme, trop surpris pour en être offensé.

» — Par prudence, — répondit l'autre brusquement. — Aussi il faut nous séparer ici : mais auparavant, je vais vous révéler quelque chose dont vous saisirez tout de suite l'importance.

» Ceci, remarquez-le, se passait un soir de la fin de mars 1812. Depuis longtemps déjà on parlait d'un refroidissement croissant entre la Russie et la France. On murmurait le mot de guerre de plus en plus haut dans les salons et on finit même par l'entendre dans les cercles officiels. En outre la police parisienne découvrit que notre attaché militaire avait corrompu quelques employés du ministère de la Guerre et en avait obtenu d'importants documents confidentiels. Ces misérables (il y en avait deux) avaient avoué leurs crimes et devaient être fusillés le soir même. Demain toute la ville parlerait de cette affaire. Mais le pire était que l'empereur Napoléon était entré dans une colère furieuse en apprenant la chose et avait décidé de faire arrêter l'attaché militaire russe.

» Telle était la révélation de de Castel et quoiqu'il eût parlé à voix basse, Tomassoff en restait étourdi comme d'un coup de tonnerre.

» — Arrêté! — murmura-t-il d'un ton désespéré.

» — Oui, et gardé comme prisonnier d'État, avec tous les autres membres de la mission.

» L'officier français saisit le bras de Tomassoff au-dessus du coude et le lui serra avec force :

» — Et détenu en France, — répéta-t-il à l'oreille de Tomassoff, puis le lâchant il recula d'un pas et demeura silencieux.

» — Et c'est vous, qui me dites cela, — s'écria Tomassoff, dans un élan de gratitude extrême qui était à peine plus

grande que son admiration pour la générosité de son futur ennemi. — Un frère aurait-il pu faire plus?

» Il voulut saisir la main de l'officier français, mais celui-ci demeura étroitement enveloppé dans son manteau. Peut-être, dans l'obscurité, n'avait-il pas remarqué le geste. Il recula un peu et de la voix parfaitement maitrisée d'un homme du monde, comme s'il parlait à travers une table de jeu ou quelque chose de ce genre, il fit remarquer à Tomassoff que, s'il entendait profiter de l'avertissement, les moments étaient précieux.

» — Assurément ils le sont! — avoua le pauvre Tomassoff. ... Adieu donc! je ne trouve pas de mots pour vous remercier de votre générosité : mais si jamais j'en ai l'occasion, je vous le jure, vous pouvez disposez de ma vie...

» Mais l'officier s'éloignait et s'était déjà évanoui dans l'ombre de la rue solitaire. Tomassoff était seul et il ne gaspilla aucune des précieuses minutes de cette nuit.

» Voyez comme de simples bavardages et l'oisif commérage des gens deviennent de l'histoire. Si vous lisez les mémoires du temps, tous — vous le verrez — rapportent que notre envoyé fut averti par une dame de la société qui était amoureuse de lui. Certes, on sait bien qu'il avait des succès auprès des femmes et dans les meilleurs milieux, mais la vérité est que la personne qui le prévint n'était autre que notre innocent Tomassoff, un amoureux d'un tout autre genre.

» Tel est le secret des circonstances qui permirent au représentant de notre Empereur d'éviter la captivité. Lui et toute sa maison officielle réussirent à sortir de France sans encombre, comme le rapporte l'histoire.

» Et parmi sa suite se trouvait naturellement notre Tomassoff. Il avait, — au sens où l'entendait l'officier français, — l'âme d'un guerrier. Et quelle perspective plus désolante pour un homme doué d'une telle âme que de se voir détenu, à la veille d'une guerre, de se voir coupé de son pays en danger, de sa famille militaire, de son devoir, de son honneur, et, — si vous voulez, — de la gloire aussi.

» Tomassoff frissonnait chaque fois qu'il pensait à la torture morale à laquelle il avait échappé : et il en nourrissait dans son cœur une gratitude infinie pour les deux per-

sonnes qui l'avaient sauvé de cette cruelle épreuve. Ils étaient merveilleux.

» Pour lui l'amour et l'amitié n'étaient que deux aspects de l'extrême perfection. Il en avait trouvé deux exemples et il leur vouait ainsi une sorte de culte. Cela influençait son attitude envers les Français en général, quoiqu'il fût grand patriote. Il était naturellement indigné de l'invasion de son pays, mais cette indignation ne contenait aucune animosité personnelle. C'était essentiellement une belle nature. Il déplorait l'effroyable quantité de souffrances humaines qu'il voyait autour de lui. Oui, il était rempli d'une mâle compassion pour toutes les formes de la misère humaine.

» Des natures moins fines que la sienne ne comprenaient pas cela très bien. Dans le régiment on l'avait surnommé l'*humain* Tomassoff.

» Il ne s'en offensait pas. Il n'y a rien d'incompatible entre l'humanité de sentiment et l'âme d'un guerrier. Les gens dénués de compassion ce sont les civils, les fonctionnaires, les marchands et autres gens de cette espèce. Quant aux propos féroces qu'on entend sortir en temps de guerre de la bouche des personnes raisonnables, eh bien! la langue est, dans les meilleures conditions possibles, un organe rebelle, et quand il s'y mêle quelque raison d'excitation, on ne saurait arrêter sa furieuse activité.

» Aussi n'avais-je pas été très surpris de voir notre Tomassoff remettre délibérément l'épée au fourreau, au beau milieu de cette charge, pour ainsi dire. Comme nous revenions, ensuite, il resta très silencieux. Il n'était pas bavard en temps ordinaire, mais il était évident que d'avoir vu de près la Grande Armée l'avait profondément impressionné, comme un spectacle qui n'était pas de ce monde. Moi, je n'ai jamais eu la faculté de m'émouvoir facilement, eh bien, même moi... et imaginez ce garçon avec ce côté poétique dans sa nature! Vous pouvez vous représenter ce qu'il en faisait. Nous chevauchions côte à côte sans ouvrir la bouche. Cela passait toute parole.

» Nous établîmes notre bivouac à la lisière d'une forêt, de façon à avoir un abri pour nos chevaux. Cependant, ce

furieux vent du nord s'était apaisé aussi promptement qu'il s'était élevé, et le grand calme de l'hiver s'étendait sur tout le pays de la Baltique à la mer Noire. On pouvait presque sentir sa froide, insensible immensité s'étendre jusqu'aux étoiles.

» Nos hommes avaient allumé des feux pour leurs officiers et avaient dégagé la neige à l'entour. Nous avions de grosses bûches comme sièges : c'était en somme un bivouac très tolérable, même sans l'exaltation de la victoire. Nous l'éprouvâmes plus tard, mais à ce moment-là nous étions accablés par la rude nécessité de notre tâche.

» Nous étions trois autour du feu. Le troisième était cet adjudant. C'était peut-être un garçon bien intentionné, mais pas un aussi bon garçon qu'il aurait pu l'être s'il eût été mieux élevé et plus délicat dans son jugement. Il raisonnait sur la conduite des gens comme si un homme était quelque chose d'aussi simple que, — mettons, — deux bâtons mis en croix : alors qu'un homme est bien plutôt comme la mer dont les mouvements sont trop compliqués pour qu'on les explique et dont les profondeurs peuvent faire surgir Dieu seul sait quoi, à tout moment.

» Nous causâmes un peu de cette charge. Pas beaucoup. Une chose pareille n'est pas un sujet de conversation. Tomassoff murmura les mots « simple boucherie ». Je n'avais rien à répondre. Comme je vous l'ai dit, j'avais bientôt laissé pendre mon épée inutile à mon poignet. Cette foule famélique n'avait pas même *essayé* de se défendre. Quelques coups de feu seulement. Nous avions eu deux hommes blessés. Deux! ... et nous avions chargé le gros de la colonne de la Grande Armée de Napoléon!

» Tomassoff murmura tristement : « A quoi bon tout cela! » Je n'avais nulle envie de discuter, aussi marmonnai-je simplement : « Ah! oui! » Mais l'adjudant s'en mêla fâcheusement

» — A quoi bon? A réchauffer un peu les hommes! Ça m'a réchauffé, moi! C'est une assez bonne raison! Mais notre Tomassoff est si humain. Et de plus il a été amoureux d'une Française et lié comme les doigts de la main avec des tas de Français, aussi il en est fâché pour eux. Ne vous inquiétez pas,

mon vieux, nous sommes maintenant sur le chemin de Paris et vous verrez bientôt votre dame.

» C'était un de ses propos habituels et que nous jugions absurdes. Nous pensions tous que pour arriver à Paris, cela prendrait des années. Et voyez! moins de deux ans après, je me faisais rafler un tas d'argent dans un tripot du Palais-Royal.

» La vérité étant la chose la plus inconséquente du monde, ce sont quelquefois les fous qui la distinguent. Je ne pense pas que notre adjudant croyait ce qu'il disait. Il ne cherchait qu'à taquiner Tomassoff, comme à son ordinaire. Comme nous ne disions rien, il se mit la tête dans les mains, et assis sur une bûche devant le feu se mit à faire un somme.

» Notre cavalerie était à l'extrême aile droite de l'armée et je dois avouer que nous la gardions fort mal. Nous avions perdu alors tout sentiment d'insécurité, mais nous conservions tout de même la prétention de l'avoir encore. A ce moment un de nos hommes amena un cheval : Tomassoff se mit en selle avec raideur et s'en fut inspecter les avant-postes. Des avant-postes parfaitement inutiles.

» La nuit était paisible; on n'entendait que le crépitement des feux. Le vent furieux s'était élevé bien au-dessus de la terre et on n'en pouvait même plus entendre le plus léger souffle. Seule la pleine lune émergea soudainement dans le ciel et resta suspendue, haute et immobile au-dessus de nous. Je me rappelle avoir un moment levé vers elle mon visage hirsute. Alors je crois bien que je m'assoupis, moi aussi, plié en deux sur ma bûche, la tête tournée vers la flamme ardente.

» Tout à coup mon ordonnance parut devant moi répétant : « Votre Honneur voudrait-il manger un morceau? Votre Honneur voudrait-il manger un morceau? » Il m'offrait une écuelle enfumée contenant quelque graine bouillie à l'eau avec une pincée de sel. Une cuiller en bois s'y tenait debout.

» C'était alors les seules rations régulières que nous avions. De la nourriture bonne pour des poules, ma parole! Mais le soldat russe est merveilleux! Mon homme attendit que j'eusse fini et puis s'en fut, en emportant l'écuelle vide.

» Je n'avais plus sommeil. J'étais complètement réveillé et avec une conscience extrêmement aiguë de ce qui se passait dans les alentours immédiats. Ce sont là des moments excep-

tionnels pour un homme, je me plais à le dire. J'avais le sentiment intime de la terre dans toute son énorme étendue enveloppée de neige, où rien ne se distinguait si ce n'est les arbres avec leurs troncs tout droits comme des tiges, et leur verdure funèbre; et, dans ce tableau de tristesse générale, il me semblait entendre les soupirs de l'humanité qui tombait pour mourir au milieu d'une nature sans vie. C'étaient des Français. Nous ne les haïssions pas; ils ne nous haïssaient pas. Nous avions vécu loin les uns des autres, et soudain, ils s'étaient précipités les armes à la main, sans craindre Dieu, amenant avec eux d'autres nations, et pour périr tous ensemble dans une longue, longue traînée de cadavres gelés. J'eus la vision même de cette traînée de cadavres; pathétique multitude de petits monticules sombres sous le clair de lune, dans une atmosphère limpide et impitoyable, une sorte de paix horrible.

» Mais quelle autre paix pouvait-il y avoir pour eux? Que méritaient-ils d'autre? Je ne sais par quelle association d'émotions me vint la pensée que la terre était une planète païenne et non pas un séjour convenable aux vertus chrétiennes.

» Vous pouvez vous étonner que je me rappelle tout cela si bien. Comment une émotion passagère ou une pensée à demi formée peut-elle durer tant d'années dans la vie changeante et disparate d'un homme? Mais ce qui a fixé l'émotion de ce soir-là dans mon souvenir, si bien que les moindres nuances en sont restées indélébiles, ce fut un événement d'une finalité étrange, un événement qu'on ne saurait oublier dans l'espace d'une vie entière, comme vous allez le voir.

» Je ne crois pas que ces pensées m'eussent occupé plus de cinq minutes, quand quelque chose me poussa à regarder par-dessus mon épaule; je ne pense pas que ce fut un bruit; la neige étouffait tous les sons. Ce dut être quelque chose comme un signal qui avertit ma conscience. En tout cas, je tournai la tête, et l'événement s'approchait de moi, non pas que je le reconnusse, ni que j'en eusse même le plus léger soupçon.

» Tout ce que je vis, à distance, ce furent deux formes qui s'avançaient au clair de lune. L'une d'elles était Tomassoff. La masse sombre qui remuait derrière lui était les chevaux que son ordonnance emmenait. Tomassoff était une apparition bien familière, avec ses longues bottes : haute silhouette qui se termi-

nait par un capuchon en pointe. Mais à ses côtés s'avançait une autre forme. Je n'en crus pas d'abord mes yeux. C'était incroyable. Cela avait un casque brillant sur la tête et était enveloppé d'un manteau blanc. Le manteau n'était pas aussi blanc que la neige, rien au monde n'est aussi blanc. L'apparition était blanche plutôt comme une vapeur, avec l'aspect d'un fantôme extraordinairement martial. C'était comme si Tomassoff s'était emparé du Dieu de la Guerre même. Je pus voir de suite qu'il tenait par le bras cette resplendissante vision. Puis je vis qu'il la soutenait. Tandis que je regardais, regardais, ils avançaient à peine, mais ils avançaient, tant qu'à la fin ils arrivèrent dans la lumière de notre bivouac et passèrent devant le tronc d'arbre où j'étais assis. Le reflet du feu jouait sur le casque : il était extrêmement bossué, et le visage meurtri de froid, couvert de plaies, qu'on distinguait dessous, était encadré de morceaux de fourrure râpée. Ce n'était pas le Dieu de la guerre, mais un officier français. Le manteau du grand cuirassier blanc était déchiré, brûlé, tout troué. Les pieds étaient enveloppés de vieilles peaux de mouton par-dessus des restes de bottes. Ils avaient un air monstrueux, tandis qu'il chancelait sur eux, soutenu par Tomassoff qui l'aida à s'asseoir sur la bûche où j'étais.

» Mon étonnement ne connut plus de bornes.

» — Vous avez amené un prisonnier, — dis-je à Tomassoff, comme si je n'en pouvais croire mes yeux.

» Vous devez savoir qu'à moins qu'ils se rendissent en masse, nous ne faisions pas de prisonniers. A quoi cela eût-il servi! Nos cosaques ou bien tuaient les traînards ou bien les abandonnaient à eux-mêmes. En fin de compte cela revenait au même.

» Tomassoff tourna vers moi un regard très troublé.

» — Il a surgi du sol quelque part comme je quittais les avant-postes, — dit-il, — je crois qu'il se dirigeait dessus, car il s'est jeté comme un aveugle contre mon cheval. Il a saisi ma jambe et naturellement aucun de mes hommes n'a osé y toucher.

» — Il l'a échappé belle, — dis-je.

» — Il ne s'en est pas rendu compte, — dit Tomassoff l'air plus troublé qu'auparavant. — Il est venu, accroché

à mon étrier : c'est ce qui m'a retardé. Il m'a dit qu'il était un officier de l'État-Major, puis, d'une voix pareille, je crois bien, à celle que doivent avoir les damnés, un croassement de rage et de douleur, il m'a dit avoir un service à me demander, un service suprême! Est-ce que je le comprenais, m'a-t-il demandé, dans une sorte de murmure diabolique.

» Naturellement je lui ai répondu que oui. J'ai dit : « Oui, je vous comprends. »

» Alors, m'a-t-il dit, maintenant, tout de suite, par pitié.

Tomassoff s'arrêta et me regarda étrangement par-dessus la tête du prisonnier.

» — Que voulait-il dire? — demandai-je.

» — C'est ce que je lui ai demandé, — répondit Tomassoff d'un ton égaré, — et il m'a dit que le service qu'il me demandait était de lui faire sauter la cervelle. Comme un frère d'armes, a-t-il dit, comme un homme de cœur, comme un homme humain.

» Le prisonnier était assis entre nous comme une effrayante momie balafrée : un martial épouvantail, une horreur grotesque de chiffons et de saleté, avec des yeux terriblement vivants, pleins de vivacité, tout animés d'un feu inextinguible, dans un corps accablé de misère; un squelette au banquet de la gloire! Et tout à coup ces yeux brillants se fixèrent sur Tomassoff. Lui, le pauvre diable, fasciné, lui rendit le regard affreux d'une âme souffrante dans ce qu'on pouvait à peine appeler un homme. Le prisonnier dit, en français, d'une voix effroyablement rauque :

» — Je vous reconnais, vous savez, vous êtes son jeune Russe. Vous étiez très reconnaissant. Je viens vous demander de payer votre dette. Payez-la, je vous dis, d'un coup de feu libérateur. Vous êtes un homme d'honneur. Je n'ai pas même un tronçon de sabre. Tout mon être recule devant ma propre dégradation. Vous me connaissez.

» Tomassoff ne disait rien.

» — N'avez-vous donc pas l'âme d'un guerrier? — demanda le Français dans un mouvement de colère, mais où perçait comme de la moquerie.

» — Je ne sais pas, — répondit le pauvre Tomassoff.

» Quel regard de mépris cet épouvantail lui lança, de ses

yeux qui ne voulaient pas s'éteindre! Il ne semblait survivre que par la force d'un enragé et impuissant désespoir. Soudain il haleta et tomba en avant, se tordant dans l'agonie d'une crampe de tous les membres : effet assez habituel causé par la chaleur d'un feu de bivouac. On eût dit l'application d'une horrible torture. Il essaya d'abord de lutter contre la douleur. Il poussa un faible gémissement, lorsque nous nous penchâmes vers lui pour l'empêcher de rouler dans le feu, et il murmura fièvreusement à plusieurs reprises : « Tuez-moi, tuez-moi », jusqu'à ce que vaincu par la douleur il se mit à crier à travers des lèvres désespérément contractées.

» Notre adjudant s'éveilla de l'autre côté du feu et se mit à jurer contre le tapage insupportable que faisait l'officier français.

» — Qu'est-ce que c'est? Encore un coup de votre infernale humanité, Tomassoff! — hurla-t-il vers nous. — Pourquoi ne le faites-vous pas jeter dehors sur la neige?

» Comme nous ne prêtions aucune attention à ses exclamations, il se leva, en jurant abominablement et alla s'asseoir auprès d'un autre feu. Bientôt l'officier français s'apaisa. Nous l'appuyâmes contre la bûche et restâmes silencieux de chaque côté de lui jusqu'au moment où les clairons firent entendre leur appel à la pointe du jour. La grande flamme entretenue toute la nuit pâlissait sur le drap blanc de la neige, tandis que tout autour l'air glacé résonnait des notes cuivrées des trompettes de cavalerie.

» Les yeux du Français fixés en un regard vitreux qui par moments nous fit espérer qu'il était mort tranquillement assis entre nous deux, allaient lentement de droite à gauche regardant nos visages l'un après l'autre. Tomassoff et moi nous échangeâmes un regard d'effroi.

» Alors la voix de de Castel, dont la force revenue, l'effrayante maîtrise nous fit frissonner intérieurement :

» — Bonjour, Messieurs!

» Son menton tomba sur sa poitrine. Tomassoff me dit en russe :

» — C'est lui, c'est l'homme lui-même!

» Je fis un signe d'assentiment et Tomassoff reprit d'un ton angoissé :

» — Oui, lui! Brillant, accompli, envié des hommes, aimé de cette femme, — cette horreur! — cette misérable chose qui ne peut pas mourir! Regardez ses yeux. C'est terrible!

» Je ne regardai pas, mais je compris ce que Tomassoff voulait dire. Nous ne pouvions rien pour lui. Cet hiver vengeur nous tenait les uns et les autres dans sa griffe de fer, fugitifs et poursuivants. La compassion n'était qu'un vain mot devant cette impitoyable destinée. J'essayai de dire quelque chose au sujet d'un convoi qu'on réunissait sans doute au village : mais le cœur me manqua devant le regard muet que me jeta Tomassoff.

» Nous savions bien ce qu'étaient ces convois, effroyables troupes de malheureux désespérés conduites à coups de hampe de lances par les Cosaques, à travers l'enfer glacé, le visage tourné vers l'exil.

» Nos deux escadrons avaient été formés à la lisière de la forêt. Des minutes d'angoisses s'écoulèrent. L'officier français soudain essaya de se mettre debout. Nous l'aidâmes sans presque savoir ce que nous faisions.

» — Voyons, — dit-il, d'un ton tranquille. — C'est le moment.

» Il fit une longue pause, puis très distinctement reprit ;

» — Sur mon honneur! je n'ai plus ni foi, ni courage; tout cela est mort en moi!

» Sa voix soudain perdit toute maîtrise. Et après avoir attendu un peu il répéta dans un murmure : « ... même mon courage, sur mon honneur! »

» Un autre long silence suivit avant qu'avec un grand effort il pût murmurer d'une voix rauque :

» — N'est-ce pas assez pour émouvoir un cœur de pierre? Faut-il me mettre à genoux devant vous? »

» De nouveau un profond silence tomba sur nous trois. Alors l'officier français lança à Tomassoff un dernier mot de colère :

» — Blanc-bec!

» Pas un trait du pauvre garçon ne remua. Je compris qu'il fallait aller chercher deux hommes pour mener ce misérable prisonnier au village. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je n'avais pas fait six pas vers le groupe de chevaux

et d'ordonnances réuni devant notre escadron, quand... mais vous avez deviné. Bien sûr! Moi aussi, je devinai, car je vous donne ma parole que le coup de pistolet de Tomassoff était la chose la plus insignifiante qu'on puisse imaginer. La neige assurément assourdit le son. On put à peine l'entendre. Parmi les ordonnances qui tenaient nos chevaux, je ne pense pas qu'il y en eut un seul qui tourna la tête.

» Oui, Tomassoff avait fait cela. La destinée avait conduit ce de Castel vers l'homme qui pouvait le comprendre parfaitement. Mais il était écrit que ce pauvre Tomassoff serait la victime du destin. Vous savez ce que sont le jugement du monde et la justice des hommes. Ils s'appesantirent sur lui avec une sorte d'hypocrisie à rebours. Oui, cette brute d'adjudant lui-même fut le premier à faire des allusions horrifiées à cet assassinat d'un prisonnier, de sang-froid. Tomassoff ne fut pas renvoyé du service, cela va sans dire. Mais, après le siège de Dantzig, il demanda la permission de démissionner et alla s'enterrer dans le fond de sa province où la vague histoire de quelque étrange aventure plana sur lui pendant des années.

» Oui. Il l'avait fait. Et puis après? L'âme d'un guerrier payant sa dette au centuple à l'âme d'un autre guerrier en lui épargnant un sort pire que la mort, la perte de toute foi et de tout courage. On peut voir la chose de cette façon. Moi je ne sais pas. Et peut-être que le pauvre Tomassoff ne le savait pas lui-même. Mais je fus le premier à approcher cet effrayant groupe sombre sur la neige, l'officier français étendu rigide sur le dos, Tomassoff, genou en terre, plus près des pieds que de la tête du mort. Il avait enlevé sa casquette et ses cheveux brillaient comme de l'or parmi le léger tourbillon des flocons qui s'étaient mis à tomber. Il restait penché vers le mort dans une attitude tendrement contemplative. Et son visage jeune et ingénu, aux paupières baissées, n'exprimait ni chagrin, ni sévérité, ni horreur, mais la paix d'une profonde, infinie, et à jamais silencieuse méditation. »

JOSEPH CONRAD

(Traduit de l'anglais par G. JEAN-AUBRY.)

VÉRIDIQUES AVENTURES

DE

CHARLES DASSOUCY

Cheveux au vent, l'œil narquois, le nez en quête, la face glabre, ridée, plissée, ravinée comme par un feu invisible, un sourire aux lèvres, débraillé, bedonnant, cynique, Charles Dassoucy promène durant un demi-siècle sa fureur du jeu et sa soif inextinguible de tripots en cabarets. Éternellement flanqué d'une page de musique dont la beauté et les grâces scandalisent, il passe, personnage épisodique mais original, à l'arrière-plan de la scène où paraissent, dans une lumière d'apothéose, les Molière, les Corneille, les Racine, les Lully et autres héros du grand siècle.

Ayant reçu du ciel mille dons, à défaut de génie, il rime des vers tendres et burlesques, compose des airs à boire et des chansons d'amour, déclame, chante, joue du luth. Son *Ovide en bel humeur* le fait sacrer « Empereur du burlesque » et déchaîne le rire des bourgeois et des gens de cour. Corneille lui dédie des vers élogieux et le charge d'orner de musique sa pièce à grand spectacle : *Andromède*. Molière l'honore un temps de son amitié. Il est fêté par la troupe joyeuse des libertins et athées : Cyrano de Bergerac, Scarron, Saint-Évremond, Chapelle. On le voit souvent à la Cour. Il charme de son luth et de sa voix les loisirs de Louis XIII morose et de Louis XIV enfant. Ses airs imprimés chez Ballard et dédiés à madame Royale de Savoie sont chantés par toute la France.

Ses talents rendent les grands indulgents à son incrédulité et à ses vices. Pourtant de temps à autre la police s'émeut et le poète doit se résoudre à voyager.

On le rencontre sur les routes du royaume, cheminant à petites journées derrière un âne caparaçonné de luths, de théorbes, de bouteilles et guidé par un valet crasseux. Il est suivi d'un ou deux jeunes garçons qu'il initie à l'art de bien chanter. Il connaît toutes les vicissitudes de la fortune. Un jour royalement traité par quelque seigneur généreux, il est le lendemain rançonné par des brigands; comblé de présents par un ami des Muses, il perd bientôt au jeu jusqu'à la chemise. De longs mois durant, Dassoucy promène ainsi sa paresse indifférente de province en province jusqu'au jour où il croit pouvoir rentrer à Paris.

Mais ses rivaux et ses ennemis lui ont préparé un triste retour. L'écho d'incidents fâcheux pour sa réputation est parvenu jusqu'à la grand'ville. On assure que le poète a été brûlé à Montpellier ou en Avignon, et qu'on a fait justice de ce cynique qui osait objecter aux femmes déchaînées contre lui :

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Me pouvez-vous haïr sans cause,
Moi, qui ne vous fis jamais rien?
Ha, pour mon honneur je voy bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.

Et ses amis de la veille, Chapelle en son *Voyage*, Loret en sa *Gazette rimée*, ont commenté la fausse nouvelle en des vers ironiques. Dès lors beaucoup de portes lui seront fermées, hors celles des prisons où il ira parfois loger à son grand déplaisir.

Dassoucy a narré lui-même en ses *Avantures Burlesques*[1] ses pérégrinations à travers la France et la Savoie. Il s'est arrêté après le premier livre de ses *Avantures d'Italie*[2] au

1. Les *Avantures de Monsieur Dassoucy* parurent à la fois en 1677 chez Audinet et chez Rafflé à Paris. Elles eurent plusieurs éditions chez ces deux libraires et chez Quinet dès l'année suivante (2 vol. in-12).

2. Les *Avantures d'Italie de Monsieur Dassoucy* parurent chez Rafflé en 1677 (2 parties en 1 vol in-12). Les *Avantures* et les *Avantures d'Italie* en été réim-

moment d'entamer le récit de l'étrange aventure qui lui arriva en « L'Antre du Cyclope ». Une censure impitoyable ne lui permit jamais de révéler au public cet épisode de sa vie vagabonde. La découverte de *Lettres de Dassoucy*[1] nous livre aujourd'hui le secret qu'il avait, bien malgré lui, emporté dans la tombe. L'histoire vaut d'être contée. Elle dévoile tout le fond de brutalité, de dépravation, de sensualité féroce qui se dissimule derrière le charme apparent d'une civilisation raffinée, éprise d'art et de magnificence.

I

DASSOUCY A LA COUR DE SAVOIE

Lorsque au sortir de solitudes affreuses traversées à grand'peine, dans la terreur des brigands et des précipices, Dassoucy découvrit la plaine du Piémont bruissant au soleil d'août de la clameur aiguë des cigales, toute dorée de moissons et enguirlandée de pampres, il respira, soulagé. Il ne se piquait point d'avoir l'âme héroïque et le passage du Col de Tende lui avait laissé une impression de cauchemar. Tremblant au moindre bruit, la vue de son ombre démesurément

primées en 1858 chez Delahaye par Émile Colombey. La notice placée en tête de cette édition contient de nombreuses inexactitudes C'est à l'édition Colombey que nous nous référons pour plus de facilité au cours de la présente étude.

1. J'ai découvert ces lettres dans les archives de Turin au début de 1913. J'avais annoncé la publication prochaine de ces documents dans mon ouvrage sur l'*Opéra Italien en France avant Lulli* (p. 333, note 3). Paris, Champion, 1913 et M. Romain Rolland, auquel j'ai communiqué les lettres de Dassoucy, y a fait allusion à la fin de l'article qu'il a consacré à mes livres sur l'*Opéra Italien en France* et le *Ballet de Cour* dans la *Revue musicale S. I. M.* du 1er mars 1914 sous le titre : *Une nouvelle histoire du théâtre musical en France.* Je crois devoir insister sur ces détails parce que j'ai constaté récemment que durant la guerre ces lettres avaient été au moins partiellement publiées par M. Cordero di Pamparato dans le *Rivista Musicale* du 30 août 1914; je ne conteste pas l'entière bonne foi de M. Cordero di Pamparato qui ayant rencontré par hasard plusieurs de ces lettres dans les archives les a éditées, mais je tiens à établir l'antériorité de ma découverte. Il y a dix ans que je m'occupe de Dassoucy et j'ai notamment été le premier à mettre en lumière l'intérêt de sa « Comédie en musique » les *Aventures d'Apollon et de Daphné* (1650) auquel j'ai consacré un chapitre de mon ouvrage sur l'*Opéra Italien en France.*

allongée par le clair de lune, l'avait fait choir de frayeur dans un torrent. Il avait cru reconnaître le spectre de son défunt et redoutable ami Cyrano de Bergerac auquel il devait d'être déjà venu à Turin une dizaine d'années auparavant[1].

Ayant provoqué la colère du poète au long nez, par le refus de partager un gras chapon du Mans, il avait frémi le lendemain, en le voyant entrer en son logis, un étui à pistolets sous le bras. Épouvanté, Dassoucy lui avait glissé entre les jambes et, le laissant tout ébahi, avait fui jusqu'en Piémont. Or, Cyrano n'était venu qu'afin de faire la paix avec son ami. La boîte aux pistolets était vide. Il la portait à réparer chez le gainier.

C'est à cette méprise que Dassoucy devait de connaître Turin, où, grâce à la protection du comte d'Harcourt, il avait passé quelques mois délicieux. Depuis lors il nourrissait l'espoir de retourner en cette cour, hospitalière aux gens de talent, afin d'y vivre en paix ses vieux jours. Il avait dédié à Madame Royale ses livres d'airs[2] et faisait porter les couleurs de la duchesse à Pierrotin, un enfant de musique, dont la voix séraphique et la méthode de chanter l'emplissaient d'orgueil. A Paris chacun connaissait les intentions de Dassoucy et le Roi même appelait Pierrotin « le page de madame de Savoie »[3].

Pierrotin était fils d'un crocheteur des Halles qui, avant de mourir d'ivrognerie, l'avait engagé au service de Dassoucy pour dix années. Grand, vigoureux, bien fait, Pierrotin, à treize ans, promettait d'être aussi bon chanteur que mauvais sujet. Il tenait de son père un amour inquiétant pour la bouteille et s'enivrait dès que son maître avait le dos tourné. Il mentait avec impudence, volait avec sérénité, et témoignait d'un penchant général à tous les vices. En revanche le ciel lui avait accordé une voix magnifique, d'un timbre de cristal, émouvante et pure.

1. *Avantures...*, p. 195.

2. La musique de Dassoucy ne nous est plus connue que par des fragments. Aucun exemplaire complet de ses *Airs à quatre parties*, imprimés chez Ballard en 1653 n'existe dans les bibliothèques publiques. On trouve à la Bibliothèque nationale deux parties séparées de *Taille* et de *Basse* de ces airs sous la cote Vm 7-275

3. *Avantures*, pp. 213-214.

Pierrotin avait pour compagnon Valentin, un petit Provençal, son cadet de trois années, que Dassoucy avait pris avec lui en passant par Marseille. D'humeur fort douce, Valentin n'était opiniâtre qu'en un point : Il se serait fait couper en quatre plutôt que de confesser que le Roi de France était le Roi des Marseillais.

Dassoucy, que les générosités du chevalier Paul de Saumur à Toulon et du prince Honoré à Monaco avaient mis en état de voyager avec un train convenable, avait engagé un valet et loué des chevaux pour toute la petite troupe.

En arrivant à Turin, Dassoucy ne fut pas longtemps à se convaincre que les médisances répandues sur son compte y avaient fâcheusement disposé les esprits à son égard. Aussi crut-il prudent, avant de se présenter à la Cour, de rendre sa première visite à l'Ambassadrice de France, madame Servien, qui l'invita à sa table, et voulut bien l'assurer de sa protection.

Rentrant chez lui quelques jours après, il trouva Pierrotin complètement ivre et sans voix. Il méditait sur cet accident, quand un vacarme emplit la rue et un carrosse à six chevaux s'arrêta devant la porte. Un valet de pied venait l'avertir que Madame Royale l'attendait sur l'heure au Palais de la Vigne[1]. Bouleversé par cette marque de faveur, Dassoucy oublia dans quel état se trouvait son page et le fit monter avec lui. Le carrosse partit, traversa la ville comme la foudre, passa le pont sur le Pô, gravit rapidement la pente escarpée d'une haute colline sur l'autre rive du fleuve et déposa les Français devant la façade peinte à fresque d'une maison de plaisance. Dassoucy s'était flatté d'être reçu dans le cabinet de la Duchesse comme à son premier voyage, mais cette fois il fut introduit dans la grande salle de parade. Elle occupait

1. Le Palais de la Vigne construit par le cardinal Maurice de Savoie, qui y donna asile à l'*Academia dei Solinghi*, venait précisément de passer entre les mains du Duc de Savoie. Cette magnifique maison de plaisance, décorée un demi-siècle plus tard de chinoiseries et de japonaiseries incomparables, est actuellement connue sous le nom de « Villa della Regina »; elle abrite une école pour les filles d'officiers. La directrice, madame Cavallari-Cantalamessa, poétesse distinguée, disciple de Carducci, a publié dans la Revue *Pro Torino*, ann. V, n° 12, un article sur cette résidence historique et les trésors d'art qu'elle renferme et qui malheureusement sont abandonnés aux ravages du temps.

tout le bâtiment central. Des colonnes de marbres supportaient deux larges tribunes aux balcons dorés. On eût cru entrer dans une chapelle, si les fresques du plafond et des murailles, représentant des scènes d'amours mythologiques, n'avaient rappelé le caractère profane du lieu.

Madame était assise avec ses filles au milieu d'une foule de courtisans et de dames de qualité. Dassoucy commanda à son page de chanter un air d'allégresse, dont les paroles avaient été écrites pour lui à Béziers par son ami Molière[1].

Loin de moy, loin de moy, tristesse,
Sanglots, larmes, soupirs,
Je revoy la Princesse,
Qui fait tous mes désirs :
O célestes plaisirs, doux transports d'allégresse.
Viens, Mort, quand tu voudras.
J'ay reveu ma Princesse.

Dès les premières notes, Dassoucy fut violemment rappelé au sentiment de la réalité. Pierrotin tirait du fond de sa gorge des sons rauques et faux assez semblables aux miaulements d'un chat en amour. Le pauvre homme perdit la tête : un voile glissa devant ses yeux, les oreilles lui tintèrent. Hors d'état d'accompagner sur son théorbe, l'agréable musique de Pierrotin, il prenait à tout coup une touche pour l'autre. Pour comble de disgrâce, dans l'effort auquel il se livrait pour tenir l'encombrant instrument, un bouton sauta et sa casaque chut à terre. En se baissant pour la ramasser, il donna sur la tête de la princesse de Bâle un coup de manche de théorbe et, s'étant rejeté en arrière, faillit éborgner un gentilhomme. Une corde se rompit et le concert finit sur un éclat de rire général.

Voulant rentrer en grâce, Dassoucy, ayant appris que Christine de Savoie venait souvent se promener au coucher du soleil dans le jardin de Valentin, y emmena Pierrotin enfin guéri de son « rhume d'ivrogne ». Madame les ayant aperçus, ordonna au capitaine des gardes de les faire approcher. Elle se reposait avec sa fille, la princesse Marguerite sous un grand berceau de jasmin. Dassoucy prit son luth et

1. *Avantures*, p. 241.

fit chanter Pierrotin. L'enfant se surpassa pour reconquérir sa gloire perdue. La voix limpide s'élevait dans le crépuscule, au milieu du grand silence des choses que rompaient seulement quelques appels de rossignols lointains [1].

De retour à la ville, Dassoucy vit accourir un valet de pied suant et hors d'haleine, qui lui remit une poignée d'or et lui commanda de se tenir prêt pour venir, le soir même, au Palais Saint-Jean, où Madame le voulait faire entendre à son Altesse Royale. Cette nuit-là, dans le cabinet de la Duchesse, éclairé par plus de deux cents flambeaux, Dassoucy connut la joie du triomphe. Le Prince ne lui ménagea pas les applaudissements et lui fit remettre un pesant rouleau d'or.

Dassoucy se crut vainqueur du destin. Il se vit à Turin comblé de faveurs et coulant des jours heureux. Pour obtenir de la cour de Savoie son établissement, il se dépensa furieusement durant quatorze mois. Madame Royale quittait-elle son carrosse pour se promener ou s'asseoir dans quelque jardin, on voyait accourir Dassoucy avec son page et son luth. S'agenouillait-elle dans une église pour ouïr messe ou vêpres, on entendait s'élever la voix de Pierrotin. Pour satisfaire le pieux zèle de la Duchesse, Dassoucy se mit à composer force cantiques, force motets. Il en perdait le boire, le manger, le dormir, passant ses nuits à rimer et à battre son luth au grand mécontentement du voisinage [2].

Se flattant de jouer à la Cour de Savoie le personnage d'un Boesset à Paris, il ne sut pas ménager l'amour-propre de ses rivaux. Pour lui faire bon visage, les musiciens de la Duchesse n'en pensaient pas moins et colportaient mille médisances sur le compte de l'intrus qui venait leur disputer honneurs et profits. Madame Royale se plaisait à exciter leur rivalité; elle voulut les entendre chanter dans sa chambre la messe de minuit à trois pas les uns des autres et décerna la palme à Dassoucy... Aussi le réveillon qui suivit fut-il mélancolique, les victuailles et les flacons ne parvenant pas à dissiper l'humeur noire des musiciens piémontais.

1. *Avantures*, p. 255.

2. Il écrivit des vers pour le divertissement de la cour de Savoie; on trouve dans les *Rimes redoublées* une pièce composée pour une entrée de ballet, dansée à Turin devant son Altesse Royale par les deux filles de Lapierre, habillées en paysannes, portant des paniers pleins d'oiseaux à vendre (p. 135).

Le Prince et sa mère prisaient les vers d'un certain Auvergnat qui s'était arrêté à Turin au retour du siège d'Alexandrie[1]. C'était pour Dassoucy un concurrent redoutable. Il rimait avec une facilité sans pareille. Une comédie ne lui coûtait qu'une nuit, une élégie un quart d'heure et un sonnet un moment. Le Parisien en prit ombrage et cribla l'Auvergnat d'épigrammes sans remarquer le mécontentement des souverains dont il se permettait de critiquer le goût. Il se mit à dos la Faculté, en écrivant une satire contre les médecins. Bref il se rendit insupportable à tous. Aussi, lorsqu'il supplia la Duchesse de pourvoir à son établissement, celle-ci lui fit-elle répondre qu'elle lui accordait son congé. On lui compta deux cents pistoles et on lui dit qu'il était libre. En prenant congé de la Duchesse, il fit chanter à Pierrotin un *Adieu* dont les tons chromatiques eussent ému les cœurs les plus durs.

Il ne restait plus au poète qu'à reprendre la route, mais il ne s'en sentait pas le courage. Il traîna plusieurs semaines à Turin, le temps de perdre dans les tripots et les cabarets jusqu'à son dernier sol. Par bonheur la nouvelle de la prise de Trino, que les Savoyards venaient d'arracher aux Espagnols (23 juillet 1658), lui donna l'occasion de composer une chanson plaisante qui courut la ville. Madame Royale voulut l'entendre et manda l'auteur à son palais de la Vigne. Il la chanta devant une table de cinquante couverts, à laquelle les plus grands seigneurs avaient pris place autour de la famille royale. Rentré en grâce il reparut à la Cour, mais ce ne fut que pour peu de jours. Madame s'offensa d'une chanson, remplie d'équivoques, entendue à son petit coucher et lui fit dire par M. de Sourville de quitter Turin.

N'osant encore rentrer en France, Dassoucy se résolut à gagner la Bavière et à chercher protection auprès de la Princesse Marie-Adélaïde, fille de Madame Royale. Dans cette intention, il se procura pour elle des lettres d'introduction, se fit tailler un habit de campagne et, après avoir pris congé des rares amis qui lui demeuraient, il se mit en route. L'armée espagnole occupant le Milanais il dnt, pour gagner la Bavière, faire un long détour. Voyageant à petites journées, s'arrêtant

1. *Avantures*, p. 241.

volontiers quelque temps dans les lieux où il était assuré de trouver le vivre et le couvert en échange de ses concerts, il mit plusieurs mois à atteindre Mantoue, l'une des principales étapes de son voyage vers l'Allemagne par la route habituelle de Venise et d'Inspruck.

II

« L'ANTRE DU CYCLOPE[1] »

Le Mantouan présentait au regard des voyageurs un aspect de désolation. Ce n'étaient que masures, que chaumines effondrées ou abandonnées.

L'armée française, sous les ordres du duc de Modène, Alphonse IV, était venue prendre ses quartiers sur les terres de Charles III, afin de le punir de s'être allié à la faction espagnole et d'avoir, l'année précédente, contribué à faire lever le siège mis devant Alexandrie par les Français et les Savoyards. Mazarin savait que les « Don Diegos », campés dans le Crémonois, n'étaient pas en état de secourir le duc de Mantoue et que la Sérénissime République entendait observer une stricte neutralité. Il faisait donc ravager le Mantouan par ses troupes avec l'espoir d'amener le duc à composition. Il ne doutait pas de le contraindre ainsi à céder à la Couronne ses duchés de Nevers, de Mayenne et de Rethel.

A l'automne de 1658, lorsque Dassoucy entra sur les terres de Charles III, celui-ci commençait à négocier avec Mazarin et les chefs de l'armée s'efforçaient à retenir leurs hommes de battre, tuer, violer, piller et brûler à leur fantaisie, mais ils ne pouvaient les empêcher de faire encore mille maux[2].

1. « Je partis de cette cour non pas pour aller en Bavière, mais pour aller dans l'antre du Cyclope, où lecteur humain, si tu daignes voir la pitoyable suite de mes disgrâces, tu apprendras dans la continuation de cette histoire, l'estrange avanture qui m'y arriva. » — La première partie des *Avantures d'Italie* finit sur cette phrase et la mort de Dassoucy ou la censure empêcha la publication de la seconde partie, qui sans aucun doute était depuis longtemps rédigée et terminée en 1677.

2. « Les François ont bien tost pillé tout le pauvre mantouan; Ils battent tout le monde, ils tuent, ils bruslent... les Don Diegos ont pris leurs quartiers

La ville de Mantoue, bien que respectée par les troupes, n'était point faite pour dissiper l'impression lugubre ressentie par les voyageurs à l'aspect des campagnes dévastées. Elle somnolait au milieu de sa lagune fiévreuse, bruissante du vol de myriades d'insectes qui s'abattaient en nuées sifflantes sur les maisons. D'immenses palais en ruines, des maisons incendiées. La ville portait les traces de sa mise à sac par les Impériaux, trente ans auparavant, de la peste qui avait décimé sa population, des inondations et de la famine qui depuis lors n'avaient cessé de la ravager.

Dès son arrivée, Dassoucy put entendre les plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre les gouvernants. On accusait Taraquia, le ministre d'État, d'avoir trahi, vendu, affamé le peuple. On réclamait son renvoi et son procès. On souhaitait le voir pendre, étriper, écorcher, brûler tout vif. On disait aussi grand mal du marquis Ottavio Gonzaga et du favori Tonolini, en dépit des espions qui pullulaient comme à Venise [1]. Au prince, on reprochait surtout sa mollesse et son aveugle soumission aux volontés de la comtesse Margherita.

Charles III avait perdu son père, peu après sa naissance. Sa mère, Marie de Gonzague, l'avait fait élever d'une manière toute différente de celle qui était alors en usage pour l'éducation des princes. Elle avait interdit à son précepteur de le contraindre aux exercices violents, de le contrarier en rien. Elle avait pris soin de l'entourer de femmes, persuadée qu'un prince ne pouvait acquérir qu'en cette société l'élégance, l'usage du monde et les belles manières nécessaires à un gentilhomme [2].

d'hiver dans le Cremonois et disent de vouloir faire merveille, au printemps, mais qu'à cette heure, ils ne peuvent ou pour mieux dire ils ne veulent rien faire à cause de la rigueur de l'hyver qui leur empesche de pouvoir demeurer en campagne à la descouverte et chasser les François du Mantouan ». Lettre de Seppalia de février 1658. Archives des Affaires étrangères, *Mantoue*, 8 f°, 452 v°. « Les chemins sont tous remplis de soldats qui font mille maux et de voleurs dont il y a un nombre infini » *Mantoue*, 8 f°, 449 v°.

1. Voir les lettres de Brachet. Aff. étr. — *Turin*, 54, f° 53 et *passim*. et la correspondance diplomatique du fonds *Mantoue* 8 f° 449 et *passim*. Sur cette période de l'histoire de Mantoue, lire les Histoires d'Italie de Vitta, t. IV, pp. 198 sqq.; de Cantu, t. IX; de Muratori, t. XI, etc.

2. Ces renseignements et ceux qui vont suivre sur l'éducation et le caractère

La nature délicate de Charles III s'était fort bien accommodée de cette éducation efféminée. Il s'entendait à parler chiffons avec les dames, aimait à vivre en leur compagnie, à écouter leurs bavardages, à subir leurs agaceries, à se prêter à leurs caresses.

Parmi ses compagnes de jeu, se trouvait cette fameuse Marguerite qui avait su lui inspirer une telle passion que, après avoir été sa première maîtresse, elle devait demeurer jusqu'à sa mort la confidente de ses pensées.

A vingt ans, la raison d'état avait obligé Charles III à épouser l'archiduchesse Isabelle-Claire d'Autriche. Mais celle-ci, froide, prude, dévote, n'avait jamais exercé sur son mari d'ascendant. Il avait cherché à la reléguer en quelque château, puis, devant sa ferme volonté de ne point se séparer de lui, avait pris le parti de lui imposer la présence de sa maîtresse. Il avait fait épouser à celle-ci le comte de la Rovere, « un vray balot [1] », dont il s'était débarrassé ensuite, en l'envoyant avec une mission des plus vagues au fond de la Pologne. La comtesse logeait au Palais. Le duc « mangeait avec elle, il y dormait et il la caressait non seulement aux yeux de ses courtisans mais quasi en la présence de la princesse [2]. »

Le spectacle de cette union adultère était public; certains prétendaient que le prince avait fait secrètement de la

de Charles de Mantoue sont tirés en partie d'une notice écrite au lendemain de la mort du Duc et qui fit grand bruit en Italie. *Amore di Carlo Gonzaga Duca di Mantova e della contessa Margherita della Rovere.* Après avoir circulé en manuscrit, en Italie, cette notice fut traduite en français sous le titre de *Les Amours de Charles de Gonzague, Duc de Mantoue et de Marguerite, comtesse de Rovere; écrites en italien par le sieur Giulio Capocoda et traduites en français*, s. l., 1667, in-12. — La version italienne imprimée en 1676 fut réimprimée à Milan en 1861. Cette notice est certainement l'œuvre d'un familier de la cour de Charles III. Sa conduite y est blâmée avec mesure et discrétion. On cherche à le représenter comme un amant trop faible, égaré et perdu par sa passion pour Marguerite de Rovere, alors que d'autres témoignages nous le font apparaître comme un dégénéré, vicieux et cruel.

1. *Les Amours de Charles Gonzague...*, p. 139.

2. Brachet signale de Turin à Mazarin à la date du 3 septembre 1659 le mauvais état de santé du Duc et la faible constitution de son fils qui laissent prévoir leur prompte disparition. Il ne semble pas qu'on puisse envisager la naissance d'un autre héritier « étant l'adversion si grande entre le Duc et sa femme qu'ils n'habitent jamais plus ensemble » (Aff. Etr., *Turin*, f° 791 V).

comtesse son épouse légitime, après avoir obtenu du pape l'annulation de son mariage. D'autres ne pouvaient s'expliquer que par un sortilège l'aversion dont le duc témoignait à l'égard de sa femme [1]. La comtesse Marguerite avait fait appel aux inventions diaboliques d'une magicienne de Saint-Sauveur près Casale et d'un moine dominicain, afin de s'attacher à jamais son amant par un charme.

Le prince ne venait à Mantoue que lorsque les affaires publiques l'y contraignaient, et demeurait à son château de la Margherita à Casale la plus grande partie de l'année. Il y menait une vie dissolue, car sa passion pour la comtesse souffrait certaines infidélités passagères que tolérait ou qu'encourageait même celle-ci, uniquement soucieuse de procurer à son amant le plus de plaisirs possibles.

Les sœurs de la comtesse, bien connues pour la facilité de leurs mœurs et leur vénalité, formaient avec leurs amis, souvent de la plus basse extraction, la compagnie ordinaire du prince.

Le clergé avait tenté de mettre fin à ce scandale. Le légat du pape à Bologne, le cardinal Lomellini, avait même blâmé publiquement la conduite de Charles III, mais il s'en était fallu de peu qu'il ne payât de sa vie cette audace. En plein jour des cavaliers étaient entrés dans Bologne, le jour du vendredi saint, et avaient déchargé leurs armes sur son carrosse et sur la garde allemande accourue. La pape Alexandre n'avait osé relever l'insulte. Il avait rappelé Lomellini et nommé à sa place un ami du duc de Mantoue, le cardinal Farnese.

Le voyage que le prince venait de faire à Venise en compagnie de la comtesse Marguerite avait porté le scandale à son comble. Le bruit de leur arrivée s'était répandu dans toute la ville en un clin d'œil et la foule s'était ruée « pour voir ces deux amants dont on parloit si fort non seulement par toute l'Italie, mais aussi par le monde. Les rues étoient bordées d'un nombre presque infini de personnes des deux sexes qui se pressèrent pour contempler la grâce avec laquelle le duc menoit la comtesse par la main à la vue de tous ces

1. *Les Amours de Charles Gonzague*, p. 84 et 164.

peuples. On assure que le prince dépensa dans ce voyage plus de trois mille pistoles en divers présens qu'il fit, sçavoir : cinq cents écus aux dames qui l'avoient accompagné et le reste à la comtesse qui désiroit tout ce qu'elle voioit dans les boutiques des marchands... [1] »

Ils s'en revinrent par Padoue et le scandale fut grand de voir au théâtre où se représentait en musique la comédie de *Joseph*, le duc tenir durant tout le spectacle « sa belle entre ses bras, la caresser aux yeux de toute l'assemblée qui ne les quittoit pas un moment de vue ». Une réflexion de la comtesse blâmant Joseph d'avoir laissé la pauvre Putiphar « affamata » fut colportée partout. Il importait peu à Charles III de ces rumeurs, non plus que des cris de son peuple en proie à la disette. Il préférait s'occuper des mille intrigues qui se nouaient dans le sérail, dont Marguerite de la Rovere était la sultane toute-puissante et, plus que de conserver ses états de France, convoités par Mazarin, il se préoccupait d'entendre déclamer des vers [2] ou chanter des airs.

La rencontre de ce prince voluptueux parut d'abord à Dassoucy une bonne fortune. Charles III aimait ses aises et ne faisait pas de cérémonies; il admit les Français à sa table avec ses ordinaires compagnons de débauche, les fit monter dans son carrosse et chaque soir joua aux cartes avec Dassoucy. Cette vie dura trois mois; cependant le poète commençait à s'inquiéter de la chaleur avec laquelle Charles III célébrait les talents de Pierrotin, quand des jaloux mirent sous les yeux du duc une chanson qui le ridiculisait et que Dassoucy avait composée à Turin pour célébrer la prise de Trino. La situation des Français à la cour devenait difficile. Pressentant une catastrophe, Dassoucy se préparait à fuir avec ses pages quand Pierrotin lui fut enlevé.

L'enfant, emporté d'abord à Goito dans la maison de plaisance qu'y possédait le duc, puis à Venise, au palais Vendramin, fut remis entre les mains de l'abbé Vittorio

1. *Les Amours...*, p. 1.

2. Charles protégea de toutes manières l'*Accademia deg l'Invitti* dont il changea le nom en *Accademia dei Timidi*. Il subventionna largement les poètes et les artistes de sa cour malgré le mauvais état de ses finances. Cf. Vitta, t. IV, p. 169.

Grimani-Calergi. Celui-ci, exécutant les ordres du Prince, le fit attacher à une table et cruellement mutiler [1].

Charles III en ordonnant le rapt de Pierrotin, entendait-il le rendre « esclave de ses vices », comme l'assure Dassoucy dans une lettre à Madame Royale? Il désirait en tout cas le conserver à son service. Idolâtre des voix angéliques obtenues par artifice, le prince devait considérer comme un crime contre l'art de laisser un si beau chanteur perdre avec la mue le timbre argentin de sa voix.

Enlever le page, le faire « incommoder », selon l'expression des précieuses, et s'assurer de sa possession en assassinant son maître était une solution pratique. Aussi l'abbé Grimani-Calergi, en recevant en garde le jeune Pierrotin fut-il invité à se défaire du poète. Ce « noble vénitien, écrit Dassoucy, non content d'estre comptable à Dieu de la vie de deux cents personnes qu'il a fait despêcher par le fer et par le poison, m'avoit encore mis sur son registre, si Dieu qui a eu pitié de moy, n'eust fait un miracle tout visible pour ma conservation ». Il fallait en effet un miracle pour échapper à l'ami de Charles III. Vettor Grimani-Calergi, abbé de San Remo, avait été déjà banni deux fois de Venise pour ses crimes. Il habitait avec ses frères Zuanne et Piero, sur le Grand Canal, le magnifique palais Vendramin racheté par son oncle au duc de Mantoue et dont il avait hérité. Vettor était l'aîné et le plus redoutable des trois frères. Apparentés aux Grimani et aux Loredan, ils avaient dans le Conseil des Dix de si puissants protecteurs, qu'en dépit des édits de bannissement, ils fréquentaient Venise et y vivaient somptueusement, entourés d'une armée de soldats, de bravi, de sicaires et autres gens sans aveu, qui les accompagnaient, armés jusqu'aux dents, dans leurs promenades en gondoles, et faisaient du palais Vendramin une forteresse [2].

1. Dassoucy a lui-même raconté ces faits dans sa curieuse lettre à la Duchesse de Savoie datée de février 1659 (Archives de Turin).

2. Le palais Vendramin, dont la construction fut commencée en 1481 et terminée en 1550 fut cédé par les Loredan aux Brunswick, qui le vendirent au Duc de Mantoue. A la suite d'un procès, il fut acheté 36 000 ducas par Vittore Calergi et passa en dot de Marina Calergi à Vincenzo Grimani en 1608; Vincenzo Grimani mourut en 1646 laissant le palais à ses enfants Antonio, Vettor, Piero, et Zuanne. Antonio étant mort en 1647, l'abbé Vettor et son frères restèrent

Les trois frères étaient fous de musique. Les fêtes du palais Vendramin étaient renommées. On parlait encore à Venise de la splendide *festa da ballo* donnée par eux en 1652, en l'honneur de leurs hôtes, l'archiduc Charles-Ferdinand d'Inspruck, de sa femme Anne de Médicis et de son frère Sigismond. Ils prenaient soin du fameux théâtre S.S. Giovanni e Paolo, qui était la propriété de leur famille, et s'occupaient eux-mêmes du recrutement des artistes et de l'administration.

Les théâtres de Venise appartenaient tous à des familles nobles, qui en tiraient d'importants revenus, louant à leur bénéfice les loges et laissant à la troupe le profit des entrées [1].

Le théâtre Grimano était l'un des plus vastes et des plus fréquentés durant le Carnaval. Ses décorations et ses machines étaient les plus magnifiques de Venise et les artistes qui y paraissaient comptaient parmi les plus illustres de l'Italie. C'est pour cela sans doute que le duc de Mantoue avait eu l'idée de confier Pierrotin à l'abbé Grimani qui se trouvait apparenté aux Gonzagues.

Au moment où Pierrotin fut remis aux mains des Grimani-Calergi, ceux-ci étaient fort occupés aux préparatifs du nouvel opéra qu'ils montaient pour le Carnaval : *La Costanza di Rosimonda*, du musicien Rovettino et du poète Aurelio Aureli. Le livret venait d'en être édité avec une très respectueuse dédicace au « magnifique abbé Vittorio Grimani-Calergi ».

Dassoucy, désespéré et ne pouvant se résoudre à abandonner Pierrotin, sur lequel il comptait pour rétablir sa fortune eut la témérité de s'aller jeter dans la gueule du loup. Il s'aventura jusque dans le palais Vendramin et l'on se demande par quel miracle il put en ressortir vivant. Précisément vers cette date,

seuls propriétaires du Palais, qui devint un véritable repaire d'assassins. On peut se demander si Wagner qui mourut au Palais Vendramin le 13 février 1883 connaissait les drames sanglants qui s'y étaient déroulés? Dans les délibérations du Conseil des Dix au sujet du meurtre dont nous parlons plus loin, on observe à la date du 18 janvier 1659 que l'abbé Vettor et ses frères sans tenir compte des arrêts du conseil qui les condamnaient à ne pas sortir des territoires où ils étaient relégués, vivent à Venise dans leur palais et y entretiennent : « numero grande di siccari e malviventi »...« che andavano armati di arme lunghe e corte da fuoco ». Ils ont toujours avec eux une troupe « di bravi, siccari e malviventi ». Archives de Venise. *Consiglio de' dieci*, 76, f° 91.

1. Cf. de Saint-Didier, *La ville et la république de Venise*, Paris, 1680, in-12, p. 424.

un meurtre, autrement grave que celui d'un poète étranger, allait ensanglanter la demeure des Grimani. Le soir du 15 janvier 1659, les trois frères se trouvaient réunis au théâtre S.S. Giovanni e Paolo pour assister à la répétition générale de l'opéra. Ils aperçurent dans la salle leur ennemi le comte Francesco Querini-Stampalia. Aussitôt ils prirent leurs dispositions. Avant la fin du spectacle, Zuanne et Piero demandèrent leurs gondoles et s'éloignèrent avec une nombreuse suite. A la sortie, comme l'abbé Vettor montait en gondole avec ses *bravi*, des soldats apostés par lui aux alentours du théâtre firent feu de leurs arquebuses. Aussitôt, prétextant rétablir l'ordre, l'abbé fit descendre à terre ses hommes, qui ne tardèrent pas à reconnaître au milieu de la foule épouvantée le comte Querini-Stampalia. Il fut en un instant ligoté et jeté dans une barque. L'abbé s'était déjà éloigné dans sa gondole. Les trois frères se réunirent dans une salle de l'aile du palais donnant sur le jardin. Le comte y fut introduit et subit leurs outrages avec dignité. Après un véritable interrogatoire, l'abbé ordonna à ses hommes de décharger leurs arquebuses sur le prisonnier. Les trois frères après avoir réjoui leurs yeux de l'agonie de leur ennemi, le firent achever cruellement. La nuit même ils gagnèrent les terres du duc de Ferrare où ils apprirent le nouvel arrêt de proscription prononcé solennellement contre eux par le Conseil des Dix [1]. Pendant plus d'un an, ils terrorisèrent la campagne et la ville de Rovigo [2],

1. Tous les renseignements qui précèdent sont tirés du registre des délibérations du Conseil des Dix (Arch. di Stato de Venezia, *Consiglio de' dieci*, 76). A la date du 16 janvier, le conseil prescrit une enquête (f° 90), puis ordonne l'arrestation des trois frères Grimani (f° 91). A la date du 18, on trouve l'exposé complet des faits à la suite desquels le conseil ordonne aux coupables de se constituer prisonniers. Le 20, on constate qu'ils font défaut et on prononce contre eux la sentence de bannissement : leurs noms seront effacés du livre de la noblesse, leurs têtes sont mises à prix, une colonne expiatoire sera érigée sur l'emplacement du crime, leurs biens seront confisqués, la maison du crime démolie, les portes scellées du sceau de Saint-Marc. Dès qu'ils seront signalés en quelque ville de la République les autorités devront faire sonner les cloches, etc. (F° 92 et 93). J'adresse ici mes biens vifs remerciements à M. le Comm. Taddeo Wiel et au Comte Andréa da Mosto qui fort obligeamment ont guidé mes recherches dans les archives de Venise.

2. *Consiglio de' dieci*, 77. A la date du 20 août 1660, on apprend que les frères Grimani ont quitté leur retraite et accompagnés de bandes armées sont entrés dans Rovigo, portés sur un *Bucentauro*.

après quoi ils obtinrent leur grâce, rentrèrent à Venise, démolirent le monument expiatoire érigé sur l'emplacement de la maison où avait été commis le crime et reconstruisirent l'aile droite du palais. Vettor y mourut le 24 octobre 1665 et fut solennellement enseveli dans l'église San Marcuola [1]. Son frère Zuanne était mort l'année précédente laissant un fils qui devait occuper les plus hautes charges de la République [2]. Piero leur survécut jusqu'en 1686.

Dassoucy avait fui Venise et les bravi des Grimani-Calergi peu de jours avant l'assassinat de Querini-Stampalia. Terrorisé, il n'osait s'arrêter trop longtemps en un même lieu et traînait sa misère de ville en ville. « Je demande l'aumône de porte en porte, écrit-il à Madame Royale, et je n'attends que l'heure d'en finir ou par mon propre désespoir ou par la cruauté de ce gentil prince. » Dassoucy ne souffle plus mot de son second page de musique, le petit marseillais Valentin, et semble peu s'en soucier. Pierrotin tenait sa fortune entre ses mains, c'est Pierrotin qu'il demande à grands cris. Il ne pense qu'à cela. De Modène, où il s'est réfugié et où il se sait en sûreté, puisque le Prince est l'ennemi déclaré de Charles III, il adresse à Madame Royale des lettres emphatiques et désespérées, tragiques et burlesques à la fois. Le bouffon pleure et c'est un spectacle douloureux et risible que le pauvre Dassoucy suppliant Madame Royale de réclamer elle-même Pierrotin en faisant valoir à Charles III, que cet enfant lui appartient de droit et qu'il a de tout temps été destiné à son service.

Madame faisant la sourde oreille, Dassoucy, dans sa correspondance, laisse entendre qu'il a surpris un complot tramé par Charles III contre la vie du duc de Savoie, son rival au Vicariat de l'Empire. Quelques semaines plus tard, il écrit au premier secrétaire d'État, M. de Saint-Thomas : « Pour Dieu, Monsieur, avertissez Madame que l'avis que j'ay à luy donner ce n'est pas une baguatelle et si elle pense que cet

1. Arch. di stato di Venezia. *Provveditori alla Sanità*, Necrologio 881 à la date du 24 octobre 1665.

2. Vincenzo Grimani, fils unique de Zuanne et d'une Lorédan, né en 1650, fut capitaine de Vérone, Syndic du levant, Inquisiteur d'État, Sage du conseil, Conseiller des Dix et mourut en 1722. Son fils, Francesco, fut Ambassadeur en Angleterre.

avis soit un prétexte pour esmouvoir la pitié à me donner quelque secours, dites luy que je n'en ai plus affaire pour ce qu'il n'y a point icy de prince ni de princesse qui ne s'efforce de m'en donner [1]. »

A la fin, il se décourage et, laissant Modène, part pour Florence où il espère trouver protection à la cour. Il préfère sans doute aussi s'éloigner un peu plus de Mantoue, ayant été manqué pour la seconde fois à deux milles de Modène par les bravi du duc. N'obtenant aucune réponse de la cour de Savoie, il s'adresse directement au duc sur le ton d'un homme qui n'a plus rien à ménager : « Monseigneur, j'envoye ceste personne expresse à Votre Altesse Royalle pour luy asseurer qu'il n'y a point de milieu dedans ma résolution et qu'il faut que je meure et que mon enfant meure aussy ou qu'il revienne auprès de Votre Altesse Royalle pour qui seul je l'ay destiné ou du moins auprès de mon Roy qui ne l'aura qu'à votre refus. »

Cette fois ses plaintes eurent un résultat. Le messager de confiance envoyé par Dassoucy revint porteur d'une somme importante qui devait permettre au musicien de faire enlever à son tour Pierrotin.

Le duc ne devait pas lui conserver longtemps sa protection. Quelques mois plus tard, ayant eu connaissance de propos malsonnants que le poète aurait tenus sur son compte, il le fit avertir de ne plus compter sur lui à l'avenir,

A Florence, Dassoucy avait repris son métier de luthiste. il devait jouir d'un certaine réputation puisqu'il donne pour toute adresse : « C. Dassoucy, Maistre de lut à Florence ». Il fréquentait la cour et semble avoir gagné assez convenablement sa vie. Il songeait toujours aux moyens de reprendre Pierrotin.

Un jour de décembre 1659, il apprend que « son enfant » se trouve de passage à Florence, qu'il a chanté devant la duchesse de Toscane et en a été régalé d'une rose de dia-

1. Cf. Lettres de Dassoucy de juillet 1659 au Duc et à la Duchesse de Savoie. Dassoucy composa durant son séjour à Modène un *sonnet sur la paix de son Altesse serenissime Monseigneur le Duc de Modène.* « Tandis que ce démon qui préside aux combats »... Un tirage de ce sonnet imprimé chez Andréa Cassiani à Modène en 1659 se trouve dans les archives de Modène (*Letterati* : Dassoucy).

mants de vingt-cinq pistoles. Dassoucy, en corrompant ses gardes, parvient à boire et à parler avec lui. Pierrotin lui raconte qu'on le mène à Rome pour y étudier le chant durant deux ou trois ans. « Il va apprendre malgré luy ce qu'il n'a jamais voulu apprendre avec moy », observe mélancoliquement Dassoucy. La séparation fut triste, mais le poète avait repris l'espoir de recouvrer un jour son bien. Il demeura à Florence plusieurs années. Il s'y trouvait encore au mois de juin 1661 lors des fêtes données par le grand-duc de Toscane pour célébrer son mariage avec une princesse française, Marguerite-Louise d'Orléans, la fille du second lit de Gaston d'Orléans. Cosimo de Médicis, désirant solenniser un événement, dont il ne pouvait certes prévoir les suites fâcheuses pour lui, multiplia les spectacles les plus fastueux et comme il n'y avait pas alors de réjouissances sans opéras, on représenta à la cour l'*Ercole in Tebe* de Jacopo Melani, avec une prodigalité de costumes et de décorations tout à fait extraordinaire. On put admirer aussi un grand carrousel ou comme on disait alors un « ballet à cheval » : *il Mondo festeggiato* [1].

Dassoucy qui était, semble-t-il, pensionné par le grand-duc et logeait au palais, prit sa part des fêtes. Il composa un poème qu'il dédia à son Altesse Sérénissime Madame Marguerite Louyse d'Orléans en termes hyperboliques : « Cela n'empesche pas, Madame, que je ne sois bien obligé à mes disgrâces et que je ne bénisse les vents et les orages, qui m'ont jetté dans cet heureux port puisque c'est par eux que je m'y trouve aujourdhuy à point nommé pour adjouster quelque chose à la solennité de ce beau jour [2]. »

1. Cf. *Memorie delle feste fatte in Firenze per le nozze reali de serenissime spos Cosimo Principe di Toscana e Margherita Luisa principessa d'Orléans.* 1661, Archives de Florence, Fonds *Mediceo*, 1474. Le livret de ces divertissements contient de magnifiques estampes représentant les décors et les scènes principales.

2. Bibliothèque Nationale, Ye, 1884. in-4°, Pièce.

III

LES PRISONS DU SAINT-OFFICE

Dassoucy prétendait être visité de temps à autre par des songes prophétiques et avoir été averti ainsi de la plupart des disgrâces et des bonnes fortunes de son existence. Il conte dans ses mémoires qu'il rêva, une nuit, dans le palais des Médicis, qu'il était à Rome et y vivait au sein de l'opulence. Est-ce cette vision qui le décida à quitter Florence pour la Ville éternelle? on ne sait. Toujours est-il qu'il vint s'y fixer vers 1662 et que tout d'abord la fortune lui sourit[1].

Bien accueilli par notre ambassadeur le duc de Chaulnes, hébergé par monsieur de Richemond, fêté par la colonie française, introduit bientôt dans les palais de la noblesse romaine, Dassoucy devint vite une manière d'homme du monde. Finies les leçons de luth : il daignait bien parfois charmer les oreilles de l'assemblée, mais le temps était loin où il errait mendiant de porte en porte. « Durant mon opulence qui dura près de sept ans — écrit-il, — je ne faisois autre chose que me promener tout le jour, jouer ou compter mon argent. » Le jeu le favorisait. Un jour il lui arriva de gagner au chevalier de Saint-Hérem cinq cents pistoles, dont, tel le savetier de la fable, il se trouva embarrassé durant les quelques jours qu'il mit à les reperdre. Il y avait à la chance des hauts et des bas et comme il jouait gros jeu dans la noble compagnie où il était admis, il lui arrivait parfois de perdre en quelques instants quatre-vingts pistoles à la bassette, mais il ne tardait pas à les regagner et conservait toujours, assure-t-il, « un fonds considérable ». Sa magnificence était telle qu'il s'était fait tailler deux habits, luxe beaucoup plus grand en ce temps qu'on ne pourrait croire. Charles-Maurice Letellier, futur archevêque de Reims, séjournant à Rome en 1667, ayant vu un jour Dassoucy avec son habit noir, ne le reconnut pas le lendemain en habit gris, tellement cette élégance lui

1. A moins d'indications contraires, les sources de ce chapitre sont les *Pensées de M. Dassoucy dans le Saint-Office de Rome* (Édit. Colombey, pp. 339 sqq. et les *Rimes redoublées* (*passim*).

parut invraisemblable, ce qui lui attira des vers moqueurs du poète.

Ainsi Dassoucy coulait dans Rome des jours heureux, « buvant son vin à la neige à l'ombre des treilles et à la fraîcheur des eaux », quand lui parvint la nouvelle de la mort du duc de Mantoue survenue le 14 août 1665. La fin prématurée de ce prince à trente-six ans causait dans toute l'Italie une grande émotion. On parlait de poison. On assurait que Charles III, de plus en plus adonné aux débauches, avait contracté à Venise un mal qui l'avait rapidement emporté.

Dassoucy, auquel une aussi longue séparation n'avait pu faire oublier Pierrotin, s'empressa de lui envoyer de l'argent à Venise pour qu'il vînt le rejoindre. Cependant Pierrotin n'arrivait pas et Dassoucy se désespérait, quand il apprit que « son enfant » avait quitté Venise, mais était tombé malade en route. Il lui dépêcha un valet et quelques semaines plus tard il eut l'émotion de voir devant sa porte s'arrêter un carrosse et Pierrotin en descendre, pâle d'émotion et vêtu de la longue robe des pèlerins.

Dassoucy, fou de joie, s'empressa de vendre et d'engager tout son bien pour nipper dignement Pierrotin et lui permettre de faire bonne chère. Apparemment le jeune homme avait les dents longues, car tout y passa, jusqu'aux chandeliers d'argent de madame de Chaulnes.

Il semblait que Pierrotin eût apporté de nouveau la malchance à Dassoucy. Nous ne connaissons pas exactement les péripéties de la catastrophe, nous savons seulement que Pierrotin se rendit coupable d'un grave méfait aux dépens de son maître et que Dassoucy, hors de lui, indigné d'une si noire ingratitude, le fit arrêter par les sbires du gouverneur et emprisonner. C'était une imprudence. Il est probable que Pierrotin se défendit en accusant.

Dassoucy semble avoir maladroitement indisposé la cour de Rome par des vers « contre le mesnage de certains prélats ». Un poète français, un missionnaire, François Pallu, évêque d'Héliopolis, se trouvait alors en grand crédit auprès de Clément IX[1]. Dassoucy affirme ne l'avoir jamais ni vu, ni

1. Dassoucy dans ses *Rimes Redoublées* fait allusion à la dénonciation portée contre lui par « l'Évêque d'Héliopolis ». Il s'agit de François Pallu, évêque d'Hélio-

connu, mais il est probable que lui connaissait fort bien le poète de réputation et savait que le calomniateur du clergé romain avait à Paris le renom d'un athée endurci adonné aux plus mauvaises mœurs. Il mit sous les yeux du Saint-Père le *Voyage* de Chapelle et le fameux passage relatif à l'autodafé manqué de Dassoucy à Montpellier. Il n'en fallut pas plus, semble-t-il, pour que le Saint-Office fût chargé d'une enquête.

Dassoucy assure qu'il avait la conscience tranquille, ayant fait deux ans plus tôt une très pieuse retraite et ne se serait attendu à rien de ce qui se préparait contre lui, si un songe, encore une fois, ne l'en avait averti. Il ne se tenait pourtant pas sur ses gardes quand, au tournant d'une rue, il se sentit « accablé du poids de trois personnes qui se jettèrent sur lui ». Il reconnut à son manteau rouge le même caporal de sbires, par lequel il avait fait un mois auparavant arrêter Pierrotin. On lui passa au bras « une corde de serge blanche et verte », on le fit monter en carrosse, avec deux sbires vêtus de gris qui le menèrent chez le Gouverneur, d'où il fut conduit au Saint-Office. Là, un moine Dominicain procéda à son interrogatoire et le fit écrouer [1].

Il ne semble pas avoir été mis au secret, ni traité trop rigoureusement, car on lui donna du papier et de la chandelle, faveur précieuse entre toutes. Il se mit alors à écrire désespérément à tous ceux qui pouvaient lui venir en aide, les suppliant en prose et en vers, sur le ton burlesque ou sur le mode tragique, de venir à son secours. Il comptait sur monsieur de Chaulnes, dont il avait fort fréquenté la maison, mais celui-ci demeura sourd à ses plaintes. Dassoucy écrivit alors

polis et vicaire apostolique au Tonkin et en Chine. Il quitta Rome pour la France le 15 décembre 1667. On trouve aux archives du ministère des Affaires Étrangères divers documents relatifs à ce personnage et au séminaire « établi depuis peu à Paris pour les missions étrangères ». Rome, 187, f° 111 et 216, f° 50.

1. Il semble que l'arrestation de Dassoucy doive être située entre le début de novembre 1667, date de l'arrivée de l'abbé Letellier à Rome et le début de février 1668 date du départ de celui-ci, puisque dans les *Rimes Redoublées* Dassoucy précise qu'il fut arrêté comme il se disposait à aller rendre visite à l'abbé Letellier. Il est possible d'autre part de restreindre ce délai. Nous savons en effet que Dassoucy fut arrêté sur la dénonciation de l'évêque d'Héliopolis. François Pallu quitta Rome vers le milieu de décembre 1667. Il est donc probable que l'arrestation de Dassoucy se place entre le 15 novembre et le 15 décembre 1667. Dans la prison, il se plaint du barbare hiver et écrit à Machault qu'il est « tout bleu » de froid.

une épître au Roi dont il avait charmé l'enfance par ses plaisanteries et sa musique.

Vous ressouvient-il de mes airs
Que vous chantiez et de mes vers
Qui tant de fois vous ont fait rire?

lui demandait-il, et il terminait sur cette prière :

Implorez pour moy la clémence
Du saint-père au chapeau vermeil,
Qu'il me donne pour pénitence,
Par l'arrest de son saint Conseil,
D'aller à pied jusques en France.

Mais il fallait répondre à l'accusation d'athéisme. Nous ne savons pas, les archives du Saint-Office demeurant rigoureusement fermées, même pour des affaires d'aussi minime importance, sur quoi se fondait l'accusation d'athéisme lancée contre Dassoucy, mais il est certain que ses fréquentations parisiennes la rendaient vraisemblable.

Dassoucy n'était point brave. Il était de ceux, et il s'en vante quelque part, qui s'empressent d'offrir leur bourse et leur manteau au voleur rencontré au coin d'une rue, plutôt que de risquer d'attraper un mauvais coup. Il ne chercha pas même à se défendre comme l'avait fait Théophile, il s'effondra, protestant de sa dévotion, de ses sentiments édifiants, et, pour en témoigner, composa dans sa prison une sorte de traité contre l'athéisme, où il réfuta les théories de ses amis et de ses maîtres de la veille, à commencer par Cyrano de Bergerac, son idole. Le bon pape Clément IX qui avait jadis mené une existence si mondaine, malgré son habit ecclésiastique, composant une vingtaine de livrets d'opéras, sur des sujets tantôt sacrés et tantôt profanes, célébrant alternativement le martyre de saint Alexis et les malheurs d'Angélique captive, dédiant des sonnets enthousiastes aux belles cantatrices et vivant durant vingt ans, peut-on dire, de la vie des coulisses, se laissa-t-il toucher par le repentir du musicien, ou bien Louis XIV lui demanda-t-il sa grâce? Toujours est-il que Dassoucy en 1669, après une longue captivité, sortit de son cachot. Clément IX le reçut en audience, lui fit don de son portrait

sous forme d'une médaille d'or et de nombreuses indulgences dont certes le poète avait grand besoin.

Tant d'honneurs ne pouvaient faire oublier à Dassoucy ce qu'il avait enduré dans les cachots de la ville éternelle. A peine délivré, il se prépare au départ. Il lui faut à tout prix des pages de musique à présenter au Roi en rentrant à Paris. Il se met en quête et parvient à décider les parents de deux enfants à les lui confier, leur promettant de faire leur fortune. Il y eut bien des larmes répandues, mais le vieux poète avait hâte d'être loin de Rome et c'est avec joie qu'il lui cria ses adieux :

Adieu, sbires, qui sans mitaines
Prenez les gens de tous costez...
. . . . . .
Cantarines, Circés romaines,
Je prends congé de vos beautés,
De vos chastrés, de vos sirènes
Et de tous vos enfants gastez.
Déjà mes pages tous bottez
Sur deux grisons fort bien montez
De fromage ont leurs poches pleines;
Et moy, quittant vos raretez
Avec dix escus bien contez,
Je m'en retourne dans mes plaines[1].

Le voyage fut rapide, coupé seulement par un arrêt de quelques jours à Turin. Dassoucy ne pouvant produire ses pages trop mal instruits encore en l'art de musique, voulut chanter lui-même ses airs à Madame Royale, mais apparemment le long séjour qu'il venait de faire dans les prisons du Saint-Office ne l'avait pas mis en voix, car il crut devoir s'excuser auprès de la jeune duchesse, quelques années plus tard, du concert qu'il lui avait donné ce jour-là, exprimant l'espoir qu'il pourrait « aller réparer sa faute et charmer toute sa cour ayant eu le loisir de se désenrhumer »[2].

1. *Rimes redoublées.*
2. Lettre à la Duchesse d'avril 1677 (Archives de Turin).

IV

LES DERNIÈRES MÉSAVENTURES DE DASSOUCY [1]

Dassoucy croyait à un retour triomphal à Paris où il rapportait :

Cinquante belles chansonnettes,
Un théorbe, deux petits luts,
Cinq cens escus dans mes pochettes,
Trois dents de moins, quinze ans de plus,
Deux bonnes paires de lunettes
Et deux pages fort bien vestus [2].

... mais il ne tarda pas à déchanter. Tout le monde le croyait mort. Il alla frapper à la porte de ses parents qui se barricadèrent et lui dirent crûment qu'ils n'avaient aucun désir de le revoir, après tout le scandale qu'il avait causé par le monde. Il comptait encore à la cour quelques protecteurs : M. de Nyert surtout, l'ami de La Fontaine et de Lully, le favori de Louis XIII, qui savait chanter avec une délicatesse et une « propreté » sans exemple. Dassoucy le connaissait depuis plus de cinquante ans et pouvait compter sur ses bons offices [3].

Il se rendit à Saint-Germain où se trouvait la cour et présenta ses pages au Grand Dauphin, qui déjà manifestait un goût très vif pour la musique. Le jeune prince se montra enthousiaste des airs qui lui furent chantés et les redemanda plusieurs fois. Durant huit jours, les pages italiens de Dassoucy lui donnèrent ce divertissement. Le Roi voulut en

1. La source principale de ce chapitre est la *Prison de M. Dassoucy*, Paris, Rafflé, 1674 (In-12).

2. *Rimes redoublées.*

3. Dassoucy lui dédiait des vers enthousiastes dans son *Jugement de Paris* (1640, p. 88). M. de Niel gentilhomme de.

... Maison noble
Qu'en noble ville de Grenoble
Je vis, item et que j'ouis
Chanter devant le roy Louis
Qui le trouva, chansons chantées,
Digne d'être son Thimothée...

Louis XIII était passé par Grenoble en 1622 au début de décembre.

prendre sa part et ne ménagea pas ses applaudissements au vieux poète.

Cette brillante rentrée à la cour de France ne tira pas Dassoucy de la gêne. L'âge ne l'avait pas corrigé de la passion du jeu et ce que lui rapportaient ses concerts et ses leçons servait moins à son entretien qu'à satisfaire son vice. Un moment il crut avoir trouvé l'occasion et le moyen de faire fortune. Lully, « le grand Dieu de la Symphonie », venait de racheter à Perrin le privilège de l'Académie Royale de Musique et de le faire enregistrer par le Parlement, grâce à l'intervention de Louis XIV. Molière, inquiet de la concurrence que l'opéra, entre les mains de Lully, allait faire à son théâtre, et mécontent, à juste titre, des clauses du privilège, s'était brouillé avec son ancien collaborateur [1]. Il avait obtenu du Roi un adoucissement au régime de restrictions musicales, que voulait lui imposer le Florentin, et, pour détourner le public de l'Opéra, cherchait à l'attirer au Palais-Royal par l'appât de la musique composée par Lully lui-même pour *Psyché*, tandis que le musicien donnait au Jeu de Paume du Bel Air, dans des décors de Vigarani, les *Festes de l'Amour et de Bacchus*, composées de fragments de ballets représentés à la cour et dont Molière avait écrit une partie du texte poétique. Cette lutte ouverte entre les deux grands « Baptiste », passionnait la cour et la ville.

Molière n'entendait point renoncer aux spectacles entrecoupés de musique, mais il n'était point facile de remplacer Lully. Dassoucy, ami de vieille date de Molière et de Béjart, s'offrit aussitôt. Il avait composé quelque vingt ans plus tôt la musique de scène de l'*Andromède* de Corneille, nul mieux que lui n'était capable d'écrire les intermèdes des nouvelles pièces que préparait Molière. Il alla voir le poète, qu'il trouva au lit, malade, et en obtint, sinon un engagement formel, du moins la promesse d'examiner attentivement la proposition. Pour une raison que nous ignorons, le poète préféra au vieux Dassoucy le jeune Marc-Antoine Charpentier, revenu depuis peu de Rome où il avait étudié la musique sous la discipline du fameux Carissimi.

1. Sur les rapports de Lulli et de Molière, voir Nuitter et Thoinan. *Les Origines de l'Opéra français*, 1886, in-8°. Henry Prunières. *Lully*, Paris, Laurens, 1910 et l'*Opéra Italien en France*, Paris, Champion, 1913, in-8°.

Le coup fut sensible à l'amour-propre de Dassoucy. Il connaissait Charpentier pour lui avoir rendu service et le tenait en médiocre estime. C'est, dit-il, « un garçon qui, pour avoir les ventricules du cerveau fort endommagés, n'est pas pourtant un fol à lyer, mais un fol à plaindre, et qui, ayant eu dans Rome besoin de mon pain et de ma pitié, n'est guère plus sensible à mes grâces que tant de vipères que j'ai nourries dans mon sein ».

Blessé, Dassoucy écrivit à Molière une lettre ironique le félicitant du beau choix qu'il avait fait en la personne de Charpentier, « bien que le rapport qu'il y a de ses chants à vos beaux vers ne soit pas tout à fait juste et que cet homme qui, sans doute, est un original, ne soit pas pourtant si original qu'il ne s'en puisse trouver aux Incurables quelque copie »... Il ajoutait que certes Molière perdant M. de Lully ne pouvait tomber que de bien haut, mais que du moins, s'il avait fait appel à ses talents, il ne serait pas tombé du ciel en terre, comme il allait lui advenir avec celui qu'il lui avait indignement préféré.

Dassoucy, malgré son ressentiment, conserva pour Molière la plus sincère admiration :

J'ay toujours été serviteur
De l'incomparable Molière
Et son plus grand admirateur.
. . . . . .
Il est vray qu'il ne m'aime guère.
Que voulez-vous? C'est un malheur,
L'abondance fuit la misère,
Et le petit et pauvre hère
Ne quadre point à gros seigneur!

Molière à la fin de sa vie était devenu un personnage. S'il continuait à vivre de la manière la plus familière avec les comédiens de sa troupe, il devait volontiers marquer les distances avec un bohème comme Dassoucy dont les mœurs rendaient la fréquentation compromettante. Molière tourna le dos à Dassoucy, mais les Béjart continuèrent à le recevoir. Le vieux poète trouvait auprès des éditeurs parisiens un bon accueil. Il était en pourparlers avec un libraire du palais pour la publication de ses *Avantures Burlesques*. Dès son

retour, il avait fait paraître chez Claude Nego ses *Rimes Redoublées* comprenant des pièces composées au hasard de sa vie errante en Italie et en France. Il allait en 1673 donner au public son poème l'*Ombre de Molière* où il dressait un autel à celui dont il avait eu à se plaindre. La mort de Molière et l'attitude des dévots à l'égard du grand comique l'avaient ému et il avait cru devoir rendre un suprême hommage à celui qui avait été son ami. Il avait été scandalisé de la joie manifestée par les troupes concurrentes du Marais, de l'Hôtel de Bourgogne, de l'Opéra, en voyant disparaître le favori du public.

O Dieux, que le Destin sévère
De Poclin Baptiste Molière,
Qui tenait le monde joyeux,
Va faire de gens malheureux!

Que le Marais est en cholère!
L'Hostel s'arrache les cheveux,
Lully le déplore en tous lieux,
La Faculté se désespère.
Catin en a mouillé ses yeux
Et le Tartuffe pris la haire...

Cette satire qui nous semble anodine attira à l'auteur beaucoup d'ennemis.

Dassoucy était fort occupé à la préparation de concerts sur lesquels il fondait de grands espoirs. Il se vantait d'avoir découvert un genre de musique tout particulier et prétendait le faire connaître au Roi et au public. Il se posait en novateur, « marchant par des routes inconnues, laissant le chemin que la musique ordinaire nous a frayé »; il voulait « faire entendre des sons que les plus habiles n'ont jamais ny connus, ny pratiquez, ni entendus ». A ses oreilles accoutumées aux hardiesses harmoniques, mélodiques et rythmiques de la musique italienne, la musique française devait sembler monotone. Dassoucy, comme le grand compositeur Luigi Rossi qu'il avait connu et passionnément admiré, devait faire ses délices de dissonances imprévues et subtiles.

Déjà dans tout Paris s'étalaient sur les murs les affiches annonçant ses *concerts chromatiques*, quand un beau matin, (c'était le 9 mars 1673), il vit entrer dans sa chambre un com-

missaire accompagné d'archers qui, après avoir vidé ses coffres et s'être emparé du peu d'argent qu'ils y trouvèrent, l'emmenèrent avec ses pages au Petit Châtelet, et les y enfermèrent dans des cachots séparés.

Il fallait que Dassoucy eût l'âme chevillée au corps pour résister à cette nouvelle épreuve. Il avait alors soixante-dix ans. On était en hiver, les murs épais suintaient l'humidité, le sol n'était garni que d'une couche de fumier infect et le geôlier avait eu soin de dépouiller le prisonnier de son manteau.

On le laissa croupir vingt et un jours dans ce cul de fosse, sans air et sans lumière. A cette fois, Dassoucy se crut perdu.

Il cherchait vainement à s'expliquer d'où lui venaient ces nouvelles persécutions. Il se demanda un instant si Lully dont il connaissait l'implacable jalousie n'aurait pas pris ombrage de l'annonce de ses concerts chromatiques, mais il rejeta vite ce soupçon.

Je suis un trop petit Docteur
Pour disputer la préférence
Au grand Dieu de la Consonance
De qui je suis adorateur.

Et de fait, Dassoucy admirait sincèrement Lully. Il l'avait célébré en prose et en vers à une époque où il n'avait pas grand'chose à attendre de lui. Rien ne montre même mieux combien l'art de Lully paraissait original et puissant à ses contemporains que ces témoignages de profond respect pour le génie du Florentin, venant d'un homme qui était en droit d'être difficile, après avoir entendu à Florence et à Rome les œuvres des plus grands compositeurs italiens. Dassoucy, qui s'estimait très supérieur à Marc-Antoine Charpentier, place Lully à cent coudées au-dessus de tout ce qui existe en France et de lui-même avec une humilité qu'on sent de bon aloi.

Cette hypothèse écartée, Dassoucy soupçonna avec plus de raison l'archevêque de Paris qui avait pu s'irriter de l'*Ombre de Molière*. Il avait été tant de fois persécuté par les dévots, qu'il était en droit de leur attribuer le nouveau coup qui l'accablait.

Cependant cette fois, l'accusation d'athéisme ne venait

qu'au second plan. On reprenait les anciens griefs et l'on poursuivait le poète pour ses mœurs. Or à Paris, il risquait le bûcher. Dassoucy, durant ses insomnies, croyait entendre les commérages débités sur son compte.

Dassoucy serait sans doute mort de froid et de faim dans son cachot, si un vieux prisonnier, qui lui avait été donné pour compagnon, ne l'avait couvert de son manteau et si Louis Béjart ne s'était empressé de lui envoyer de quoi manger. Dassoucy, au moment où il s'y attendait le moins, vit son geôlier chargé d'une bouteille de vin, d'un plat d'épinards et d'un pain de Ségovie.

Il apprit que son ami Béjart ne l'abandonnait pas dans sa détresse et ne le laisserait manquer de rien.

Cependant l'instruction se poursuivait. Interrogés séparément, les pages de Dassoucy avaient répondu de manière à réduire à néant l'accusation infamante portée contre leur vieux maître. Reconnus « sages et vertueux », les deux enfants furent transférés en même temps que lui sur le Préau.

Dassoucy se crut au paradis. La joie de revoir la lumière et de retourner dans la société des humains lui faisait passer les heures comme des minutes. « Avec une plume, et de l'encre des livres, des cartes, des luths et des voix, je suis partout, hormis dans mon cachot, le plus heureux de tous les hommes », déclare-t-il dans ses mémoires et aucune de ces ressources ne lui faisait défaut. Il y avait justement à cette époque au Petit Châtelet un prisonnier de marque, le comte de Saint-V... qui jouissait d'un régime de faveur. Comme il se montrait passionné de musique, ce n'étaient dans son appartement que festins et que concerts où mademoiselle de Cartillis, Dassoucy et ses pages avaient bonne part. Mademoiselle de Cartillis, qui brillait à l'Opéra venait là en visiteuse, comme d'ailleurs les artistes les plus « vertueux » de Paris. On faisait bonne chère.

« Langue de bœuf, poule et dindon,
Avec le pasté de jambon,
La perdrix et la tourterelle

composaient l'ordinaire de ces repas.

On pouvait dire avec raison
Quoy que la prison soit cruelle,

Qu'il est quelque douce prison
Au moins, s'il n'en est pas de belle. »

Mais les ennemis de Dassoucy ne désarmaient pas; reprenant sans doute l'accusation d'athéisme, ils se démenèrent de telle sorte que le poète fut pour la seconde fois remis au cachot. Pour comble de malheur, Lully venait d'obtenir la salle du Palais-Royal, et les comédiens de la troupe de Molière devaient déloger pour lui faire place. Louis Béjart dans ce désarroi ne pouvait plus s'occuper de nourrir Dassoucy. Par bonheur M. de la Barre l'aîné, excellent artiste de la musique de la Chambre du Roi, se hâta de lui venir en aide. Dassoucy recevait d'autre part régulièrement des secours d'une source inconnue. Il sut plus tard que son vieil ami et protecteur, M. de Nyert, ne l'avait pas abandonné dans sa détresse.

De ses parents, Dassoucy ne reçut jamais la moindre nouvelle. Ils se gardèrent bien de se compromettre, à l'exception d'une pauvre nièce qui lui témoigna quelque intérêt. Un peu plus tard, lorsqu'il chercha un abri pour ses pages qui avaient été mis hors de cause, il fit appel en vain à sa famille. Il finit par trouver pour eux une retraite auprès d'un abbé, M. Vallon, qu'il ne connaissait même pas. Aussi Dassoucy était-il bien en droit de déclarer qu'il devait tout à ses amis et rien à ses parents.

Il ne demeura que dix jours cette fois dans son cachot infect et puant. De retour sur le préau, il s'appliqua à tromper son ennui en faisant de la musique. « Je prenais mon luth; quand j'étais las de mon luth, je prenais mon théorbe et faisais chanter mes airs à mes enfants. » Les musiciens de l'Académie Royale venaient parfois lui donner une aubade et, pour répondre à leurs admirables concerts, Dassoucy faisait chanter son page par la fenêtre de sa chambre treillissée. Il entamait aussi d'interminables parties de cartes avec « Messieurs les chevaliers de la Serpette » et prenait plaisir à les interroger; « quoyque la plupart fussent criminels, je trouvois que les plus méchans, n'étoient pas dans les prisons ny dans les galères, mais dans les Palais les plus superbes et dans les carrosses les mieux dorés ».

Le reste de son temps était pris par la rédaction d'innombrables suppliques en prose et en vers à tous ceux qui pou-

vaient lui être utiles, depuis le Roi et M. le duc de Saint-Aignan jusqu'au concierge de la prison, en passant par le Procureur du Roi, le lieutenant-criminel et les juges.

Il avait obtenu un arrêt du conseil en sa faveur, mais on ne se décidait pas à le remettre en liberté. Enfin après cinq mois de captivité, on le relâcha. Il sut que le duc de Saint-Aignan, « le Père des Muses et le Dieu du Parnasse », grand protecteur des musiciens et des comédiens, s'était intéressé à son sort et que le Roi avait daigné parler à ses juges. De si hautes interventions n'avaient pas été inutiles pour triompher de l'acharnement de ses ennemis.

Le non-lieu dont il bénéficiait allait lui permettre de vivre en paix désormais. Grâce à la protection de ses amis de la cour, il entra dans la musique du Roi et y fut pensionné. Il eut en outre la satisfaction de donner au public ses *Avantures burlesques* écrites depuis de longues années, et la première partie de ses *Avantures d'Italie*. Les deux ouvrages parurent en 1677 à la fois chez Rafflé et chez Audinot et obtinrent un énorme succès, car les éditions se multiplièrent au cours des années suivantes.

Dassoucy ne survécut que peu à la publication de ses *Avantures*. Il était encore plein de verdeur et écrivait à la Duchesse de Savoie en lui envoyant son livre qu'il ne désespérait pas d'aller par delà les Alpes charmer toute sa cour. Comptait-il publier la suite de ses *Avantures d'Italie* où étaient narrées ses disgrâces chez le « Prince de l'Isle Déserte » ou bien la censure lui avait-elle interdit de mettre en cause le défunt duc de Mantoue? Cette dernière hypothèse est assez vraisemblable [1] car en 1676 il avait détaché de cette seconde partie ses *Pensées dans le Saint-Office de Rome* qu'il avait publiées chez Rafflé avec une dédicace à la Reine. On s'expliquerait mal qu'il ait pu se résoudre à donner séparément un chapitre de ses *Avantures* s'il ne s'était pas vu dans la nécessité de renoncer à l'édition d'un ouvrage qui, ses mémoires et ses lettres l'attestent, lui tenait fort à cœur.

1. Dassoucy se plaint de la Censure dans la dédicace des *Rimes redoublées* à Marguerite-Louise d'Orléans : « grâce à la modestie du temps et à la sainteté du siècle, ce livre est tellement espuré qu'il ne craint pas la coupelle ».

Le 29 octobre 1677, le vieux poète mourait dans son logis de la rue de la Calande, à la Clef-d'argent [1].

A la messe célébrée le lendemain à Saint-Germain-le-Vieil, durent se trouver réunis, autour de M. de Nyert, les derniers survivants d'une génération féconde en artistes singuliers. Ils ne comprenaient pas grand'chose à ce qui se passait autour d'eux. On commençait à bâiller aux tragédies de Corneille. On ne lisait pas plus Théophile que l'antique Ronsard, Boileau à coups de férule morigénait les artistes coupables de fantaisie et s'indignait que Dassoucy eût trouvé des lecteurs. Il en avait trouvé pourtant et beaucoup. Des foules s'étaient pâmées de rire à la lecture de ses poèmes burlesques et les libraires s'étaient enrichis avec l'*Ovide en Bel Humeur*. Dassoucy pouvait mourir, à l'exception de ses *Avantures*, aucune de ses œuvres ne rencontrait plus la faveur du public.

La musique dont il avait fait ses délices était morte depuis longtemps. L'Opéra du Florentin lui avait porté le dernier coup :

> Ce n'est plus la saison de Raymond et d'Hilaire
> Il faut cent violons, vingt clavecins pour plaire

... gémissait La Fontaine, adorateur du temps passé. Qui donc, à l'exception de M. de Nyert, chantait encore les airs du divin Boesset? On ne savait plus toucher un luth. Les jeunes gens délaissaient cet instrument difficile. Le luth, qui avait été jusqu'à son heure dernière le confident de Dassoucy dans ses plus cruelles épreuves et dont, à soixante-dix ans, il jouait encore « comme un Gautier », ne dut servir à personne après lui. Il n'y avait plus que quelques vieux amateurs qui en fissent encore pleurer les cordes sous leurs doigts.

HENRY PRUNIÈRES

1. J'ai retrouvé dans les papiers de Beffara l'acte de décès de Dassoucy, copié par lui sur le registre de la paroisse de Saint-Germain-le-Vieil, *Ensevelissement de M. Dassoucy pensionnaire de la musique du Roy* 30 *octobre* 1677. *Décédé le* 29, *Rue de la Calande, à la Clef-d'argent* (Man. fr., 12 526, f° 146).

L'AMOUR PASSE[1]

VI

Lorsque Antoinette entra dans la petite boutique obscure de la rue de Seine, où Charles Bronteau, marchand de gravures, accueillait depuis un demi-siècle ses clients, elle trouva son père assis devant un carton d'eaux-fortes de l'école flamande.

— Tu tombes très à propos, — lui dit Martigny, — pour voir l'œuvre la plus parfaite qu'ait produit le burin d'un artiste.

Il retira du carton et tendit à Antoinette une feuille de Hollande à grandes marges.

— C'est le portrait de Paul-Pierre Rubens par Van Dyck! Je le tiens pour magique. Tout ce qu'on peut emprisonner de vie et de naturel dans quelques centimètres de papier, tout ce qu'il est possible de raconter d'intime sur un homme, le graveur génial l'a exprimé ici par quelques lignes noires, convenablement mesurées en leur profondeur et en leur finesse. Il me paraît, en plus, avoir saisi l'insaisissable. Mieux que dans ses grandes toiles, mieux que dans le portrait de Charles Ier où, pourtant, les traits du roi semblent déjà assombris par le mélancolique pressentiment de son destin, c'est dans cette simple gravure que l'on voit quel évocateur de caractères était Van Dyck. Le propre des grands portraitistes est de ravir des secrets, de révéler par le pinceau

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

ce que nous cachons soigneusement en nous-mêmes. Ils font voir l'âme et les intentions sur les visages. Ce sont, en somme, de sublimes indiscrets. Plus que la lecture de plusieurs gros volumes, un simple coup d'œil sur cette eau-forte nous permet de sonder le fond du tempérament de Rubens — ce mélange d'énergie et d'urbanité, cette abondance géniale, cette plénitude de sève qui le caractérisaient. Et comme ce portrait paraît exécuté aisément, dans une poussée d'inspiration créatrice! C'est la perfection! N'est-ce pas, Bronteau, que je ne me trompe pas et que cette gravure est parfaite?

— Vous devez avoir raison, — répondit le marchand en se levant. — Pourtant personne ne veut l'acheter. Elle n'est pas chère, mais on n'aime pas les portraits. La désirez-vous, monsieur Martigny?

Malgré tout l'éloge qu'il en avait fait, le dramaturge répondit qu'il ne l'achetait pas.

Et Bronteau, mince, pâle et chassieux, se rassit avec un geste de découragement.

Martigny le traitait en ami, s'étant attaché à lui par l'habitude. Trente ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait visité pour la première fois cette boutique où Bronteau vendait alors des livres d'occasion. Martigny, ayant remarqué à la devanture une traduction de Plutarque, d'Amyot, sous une jolie reliure du XVIIe siècle, était entré, et comme il prisait les gens issus du peuple et aimait leur parler franc et naturel, il avait lié conversation avec Bronteau. Quelques jours après il revint acheter d'autres livres, trouva de bonnes occasions, y prit plaisir. Depuis lors, il s'habitua à consacrer une après-midi de la semaine à visiter le marchand. Lorsque, quinze ans plus tard, Bronteau changea de métier et se mit à vendre des estampes, Martigny changea aussi de passion et, au lieu d'éditions rares et d'opuscules curieux, il rechercha les œuvres des graveurs primitifs de l'Italie et des aquafortistes hollandais.

— Il est encore trop tôt pour rentrer, papa, — dit Antoinette qui était venue avec un projet arrêté. — Veux-tu que nous allions d'abord rue Blanche voir monsieur Fontaine? Il y a longtemps que nous lui promettons une visite.

— Je n'y vois pas d'objections, — répondit Martigny qui mettait de côté un petit portrait d'Antoine Van Ostade gravé par Coclers. — Cela nous fera une promenade. Il y a plus d'un mois que nous n'avons vu Fontaine. Je veux même l'emmener dîner avec nous.

Ils saluèrent Bronteau, toujours appliqué et triste, puis sortirent sur le quai Voltaire. Martigny ne voulut point prendre de voiture avant d'atteindre le Palais-Royal. Il considérait comme irrespectueux et peu esthétique de parcourir distraitement et autrement qu'à pied ce coin de terre insigne et pittoresque, orné par le Louvre des Valois, limité en lointaine perspective par le Pont-Neuf et par Notre-Dame et qui réunit tant de gloires et de souvenirs.

Puis, il y était né. Ces pierres des parapets avaient servi de cadre aux jeux de son enfance. Et c'était avec l'aide des livres poudreux, des bouquinistes des quais qu'il avait pu jadis acquérir les premières notions claires et profondes sur les êtres et sur la vie.

— Je désire que mes pièces et mes livres finissent dans ces boîtes de zinc, — disait-il à Antoinette. — Ainsi, je serai sûr qu'ils seront achetés par les pauvres et par les laborieux, par ceux qui préparent l'avenir. Les livres les plus ordinaires, le long des quais, sont les bons ouvrages vieillis, voire éprouvés : *Les Aventures de Télémaque, Les Fables de La Fontaine, Don Quichotte, Tartuffe* et *Candide*. On trouve aussi des productions plus humbles mais qui essayent du moins de satisfaire à notre soif éternelle de mystère comme par exemple, *La Clé des Songes*.

— Mais tous les mauvais livres finissent aussi sur les quais, — objecta Antoinette.

— Tu as raison, — dit Martigny en souriant, — les mauvais sont également dans ces boîtes. Mais considère qu'ils y périssent misérablement. Personne ne les achète, les bouquinistes les méprisent, et, jaunis par le temps, mordus par la pluie, offensés par la poussière et par le vent, ils ont des fins injurieuses et lamentables.

Lorsqu'ils entrèrent dans le vaste atelier de la rue Blanche, entouré d'arbres et de fleurs, Jacques parut surpris et quelque peu gêné en les voyant. Il s'excusa vaguement de sa longue

absence, mais déclina l'invitation d'aller dîner à Meudon. Depuis une semaine, il travaillait à un portrait et c'était précisément l'heure de la séance.

Antoinette exprima le désir de jeter un coup d'œil sur la toile commencée. Il s'empressa gauchement de la lui montrer, et, après un moment d'hésitation, obligé de s'expliquer :

— C'est le portrait de Marguerite d'Auriac, — dit-il. — Vous devez la connaître. Je lui ai été présenté chez Derval, le directeur du « Carillon ». Elle vint visiter mon atelier et me pria de faire son portrait.

Antoinette ne connaissait point Marguerite d'Auriac, mais elle admira la bouche passionnée, et l'ovale parfait de la figure où les yeux à peine esquissés proposaient déjà leur troublante énigme.

Martigny se souvint au contraire d'avoir rencontré Marguerite d'Auriac, célèbre pour ses goûts sportifs, pour ses courses téméraires en canot automobile, et surtout pour l'amour malheureux du vicomte de Vences, son cousin, qui, l'aimant et désespérant de lui plaire, s'était donné la mort.

— La noblesse des d'Auriac ne date que de l'Empire, — conclut le dramaturge. — Mais Marguerite qui se maria et divorça promptement a pour vrai titre sa beauté altière et capricieuse.

Antoinette jeta un regard plus attentif sur l'atelier qu'elle connaissait. Elle fut frappée de la profusion des violettes qui emplissaient les grès japonais et les coupes de jade. Les tapis chinois aux couleurs de porcelaine et les étoffes indiennes, qu'elle avait autrefois surpris en désordre, étaient maintenant disposés avec soin.

Enfin Antoinette eut un vif mouvement de curiosité lorsque après quelques instants, Marguerite d'Auriac entra.

La jeune femme portait un fourreau de soie imprimée, couleur de feuilles mortes avec un col en dentelle de Venise. Une simple toque de la même soie, couverte de broderie ancienne emprisonnait à peine ses cheveux châtains à reflets chauds qui accentuaient l'expression de son visage.

Antoinette sentit son cœur se serrer en reconnaissant l'éclat et les charmes de cette femme que Jacques recevait avec une visible admiration.

Marguerite s'approcha vivement du dramaturge, se rappela à son souvenir et lui adressa des paroles flatteuses.

Elle salua ensuite Antoinette, après lui avoir jeté un de ces longs regards scrutateurs par lesquels les femmes se sondent et se comparent.

Enfin, se tournant plus familièrement vers Jacques :

— Je ne puis poser que très peu, aujourd'hui, — lui dit-elle. — Il est tard et je dois dîner chez madame de Persigny où du reste vous êtes invité pour la soirée.

Et devinant que Jacques hésitait à accepter :

— Votre refus ferait de la peine à mon amie, —dit-elle, en le regardant de ses yeux bleus aux flammes caressantes. — D'autant plus que, vous croyant libre, j'ai promis que vous iriez.

Puis, elle alla vers la cheminée et respira longuement les violettes.

— Qu'elles sont belles! comment faites-vous donc pour en avoir toujours?

Et Antoinette, pleine de douloureuse curiosité, demanda :

— Vous les aimez donc tant, madame?

— Oui, j'ai la folie des violettes.

Antoinette crut surprendre encore le regard de la femme qui allait se poser sur Jacques. Mais l'artiste paraissait occupé à montrer à Martigny une terre cuite chinoise, provenant de fouilles, qui représentait une joueuse de flûte, et qui, pour la pureté et le charme de la ligne, rivalisait avec les figurines de Tanagra et de Myrrhine.

VII

Le lendemain, Jacques se rendit à Meudon, mais la présence de Martigny empêcha madame de Méril de lui parler.

Et comme une semaine passa encore sans qu'il réapparût, Antoinette décida d'aller seule le trouver à son atelier. Elle sentait qu'en provoquant des explications, elle dissiperait le malentendu. Reconnaissant d'ailleurs qu'elle l'aimait, souffrant intolérablement de son absence, elle était disposée à se plier à ses volontés, plutôt que de le perdre.

Un matin, elle s'éveilla, résolue.

« J'irai lui parler ce soir », se dit-elle.

Mais, l'après-midi, madame de Fleurus vint à l'improviste et Antoinette dut accompagner, avec elle, son père à l'Institut.

La baronne entraîna ensuite Antoinette rue de Rivoli, afin qu'elles accomplissent le rite de la tasse de thé de cinq heures. Car, éveillée vers midi, la baronne de Fleurus sentait toujours sa force de vivre et de penser décliner et défaillir avec le soleil. A quatre heures, on voyait son visage se décomposer. Elle semblait alors soucieuse, et aux demandes inquiètes des amies, elle répondait doucement qu'elle était préoccupée. Il n'en était rien. Il suffisait en réalité qu'elle avalât les trois tasses de thé nécessaires, et, incontinent, elle revenait à la gaîté et à la vie.

Lorsqu'elles sortirent restaurées de l'établissement élégant, Antoinette se hâta d'accompagner la baronne jusqu'à son petit hôtel de la place de l'Alma.

« Il n'est encore que cinq heures, pensa-t-elle. Dans une demi-heure, je serai chez lui. »

Le soleil se couchait dans un poudroiement d'or, et une clarté de nuance indéfinissable se répandait avec le calme vespéral sur Paris.

Elles suivaient les quais, lorsque la baronne, qui médisait volontiers et dont le colportage de scandales était la principale préoccupation sociale, pressa soudain le bras d'Antoinette. Elle lui montrait au loin deux silhouettes qui les devançaient de quelques pas sur le même trottoir.

— Je crois que voilà votre ami, le peintre Fontaine, — dit-elle. — Il suffit de le regarder pour comprendre qu'il est en galante conversation. Est-ce que vous connaissez la femme qui l'accompagne?

Antoinette tressaillit. Elle répondit pourtant instinctivement, avant qu'elle pût encore distinguer le couple :

— Non, je ne la connais pas.

Et déjà, elle reconnaissait Marguerite d'Auriac avec sa toque de soie ornée de dentelles.

— C'est, en tout cas, une personne très élégante, — reprit la baronne. — Mais dites donc! Franchement, ils doivent s'aimer bien, pour s'afficher en plein jour dans Paris.

— Qui sait? c'est peut-être la femme d'un ami, ou une parente.

— Ce doit être certainement la femme d'un ami; on ne choisit que celles-là.

Et, souriant de tout son petit visage moqueur et mutin, la baronne serra la main d'Antoinette et disparut dans l'entrée de son hôtel.

Alors, sans savoir exactement ce qu'elle faisait, poussée par un irrésistible instinct, ignorant si la jalousie ou une simple curiosité la dominait, Antoinette courut à la recherche du couple, le retrouva près de la place de l'Alma, et se mit à le suivre.

Ils lui parurent tous deux animés, légers, comme portés par des ailes. Jacques penchait souvent la tête vers sa compagne, et Antoinette, du trottoir opposé, voyait son profil énergique. Un moment, la femme lui toucha le bras d'un geste calin, vite réprimé.

« Elle est sa maîtresse! »

Cette pensée naquit dans le cerveau d'Antoinette, y produisant un effet de stupeur et de douleur. Puis, rapidement, une autre pensée lui vint :

« Il l'emmène chez lui! »

Car elle les vit qui tournaient à droite et s'engageaient dans l'avenue Montaigne. Jacques habitait à deux pas de là, un petit appartement, rue Clément-Marot.

Devant la succession foudroyante des révélations qui venaient rompre et dévaster son calme et ses espérances, Antoinette pensa, un moment, rebrousser chemin, ne plus rien voir, fuir au loin. Elle eut aussi conscience de cette violation de secret, de cette atteinte à la personnalité d'autrui, qu'elle commettait. Mais, trop grande, son angoisse appelait la certitude. Elle voulait tout savoir.

Le couple s'avançait sur le trottoir, insouciant, heureux, comme s'il suivait une route triomphale.

Antoinette les vit qui tournaient à gauche, réalisant ses prévisions. Lorsqu'elle arriva à son tour à la hauteur de la rue Clément-Marot, ils avaient disparu dans la maison qu'Antoinette connaissait.

« Dire que je pensais aller le voir pour lui avouer que je

l'aimais! » pensa-t-elle, dans un amer mouvement d'ironie.

Une sorte de scepticisme moqueur domina un moment l'esprit de la jeune femme.

« Voilà l'amour des hommes! » se dit-elle.

Mais l'ironie céda vite, et avec elle disparurent toutes les pensées heureuses, tout ce qui était équilibré et harmonieux en son cerveau. Sans encore démêler exactement ses sentiments, elle reconnut que tout en elle et hors d'elle s'emplissait de ténèbres.

VIII

— Voilà la belle madame d'Auriac! — dit Martigny dont les yeux s'éclairèrent.

Antoinette se retourna et vit sa rivale qui entrait, gracieuse et souriante.

Dans la Galerie de la rue de Sèze où on inaugurait ce jour-là une exposition de dessins de Watteau, l'apparition de madame d'Auriac ne passa pas inaperçue. Antoinette vit que les femmes jetaient sur elle ce regard de côté, curieux et réservé, dont on juge les concurrentes redoutables. Le visage des hommes reflétait au contraire de l'admiration.

— Elle est belle en effet, elle est même magnifique, madame d'Auriac, — dit Lestange, qui accompagnait Martigny et sa fille. — Me permettez-vous d'aller lui dire bonjour?

Et, évoluant avec dextérité, malgré sa corpulence, il s'éloigna.

Le dramaturge examinait une première esquisse de *L'Embarquement pour Cythère* qui montrait toute la voluptueuse et fiévreuse grâce du peintre incomparable.

Il se tourna vers Antoinette :

— Lestange va adorer madame d'Auriac, — lui dit-il. — Il la reconnaît. Hébraïste éminent, tout adonné aux Phéniciens, il voit clairement que madame d'Auriac est une des formes de cette éternelle Astarté qui eut de voluptueux autels à Tyr, à Sidon et dans la superbe Carthage.

— Elle est belle, madame d'Auriac, elle est même magnifique! — dit Antoinette, répétant avec découragement et sans moquerie la louange de Lestange.

— Non, à proprement parler, elle n'est pas belle, — répondit Martigny. — C'est pourquoi elle éveille toutes les humaines convoitises. Antoinette, ma fille, ce n'est pas la beauté qui a suscité les grandes passions dont l'histoire garde la mémoire. Nous possédons des médailles de Cléopâtre qui attacha à son char César et Antoine. Elle était petite de taille, irrégulière de figure. Nous avons aussi vu ensemble, en Italie, l'année dernière, le portrait de la fameuse Isotta de Rimini si célèbre par son influence et par les charmes mortels qu'elle exerçait sur ses contemporains. Son nez est long, ses lèvres minces et cruelles, le front lourd et décevant. Les belles femmes apaisent les désirs. Leurs formes parfaites ne provoquent que l'admiration. L'effet qu'elles produisent est artistique. Quant aux séductrices, autre est leur pouvoir et leur vertu. Elles damnent et asservissent les hommes par la flamme et la vivacité, l'ardeur et la fièvre.

... Lestange vint les retrouver à la sortie.

Martigny se tourna vers lui :

— Dernièrement, je fis l'acquisition d'une de ces terres cuites grossières que Schliemann trouva en fouillant l'antique Troie. C'est leur rareté qui rend ces figurines précieuses. Elles représentent Vénus toute nue, telle que les Phéniciens la figuraient dans leur dévotion et leur révérence...

Et comme Antoinette témoignait sa surprise de n'avoir pas encore vu cette statuette :

— Elle est peu visible, — dit Martigny. — Ce qui était sain et vénérable pour les populations pélasgiques, offense et blesse aujourd'hui nos yeux.

Et, se penchant vers Lestange, il ajouta :

— L'ardeur de l'expression et surtout l'ampleur des hanches de madame d'Auriac, me rappellent la Vénus phénicienne.

IX

Lorsque Liane de Vernes cessa de lire ses nouveaux vers et plia les menues feuilles du manuscrit, toute l'élégante société rassemblée chez la comtesse de Varesnes éclata en applaudissements.

Liane de Vernes chantait spécialement les insectes. Elle

avait déjà publié une série de sonnets sur les abeilles qui, par la simplicité gracieuse et volontairement puérile, rappelaient les lyriques de la Renaissance.

La comtesse de Varesnes pria son ami Martigny d'aller féliciter la poétesse.

Le dramaturge le fit avec cette aisance tranquille qui avait succédé à l'extrême timidité de sa jeunesse.

— Ils ne sont pas beaux, vos vers, Mademoiselle, ils sont exquis, — lui dit-il. — Il faudrait se rappeler le vocable grec *psychè* qui signifie en même temps « papillon » et « âme », si l'on voulait traduire la grâce immatérielle et cette sorte de caresse ailée que vous avez su exprimer dans votre éloge de la chrysalide. Tandis que vous lisiez, on les voyait voler, vos « Papillons », butiner et s'aimer, diaprés et brillants, plus splendides que Salomon dans toute sa gloire. Et avec les papillons, les fleurs nous apparurent aussi, nuées de toutes les couleurs, couronne fragile et éphémère que la nature revêt pour ses épousailles éternellement recommencées.

Il la louait éperdument afin de la faire rougir de plaisir. En réalité, il n'avait guère entendu ses vers. Il n'entendait plus les vers. Bercé dans sa jeunesse par Chénier, Lamartine et Musset, il leur restait fidèle et ne variait pas; les poètes modernes avaient trouvé son âme occupée et comblée. Ils ne purent y éveiller aucun écho.

— Nos vrais poètes, — disait-il souvent, — sont ceux qui ont parfumé nos vingt ans; de même que la danse, la poésie est affaire de jeunesse. Je conçois que la comtesse de Noailles ou M. Henri de Régnier prennent possession des cœurs vierges et passionnés. Quant à mes fibres vieillies, d'autres accents les ont fait vibrer et il y a d'autres vers qui chantent en ma mémoire et qui la ravissent.

Antoinette s'amusait à regarder la myope et grosse madame Frémont qui, ayant entendu de loin la voix de Lestange, allait courageusement vers lui. Elle était guidée par le son de la voix, par le toucher, par tous les sens qui compensaient la faiblesse de ses rayons visuels. Le monde s'écartait peureusement devant elle comme on se gare devant un cheval emporté. Chavernes, seul, ne put l'éviter, car on n'évite ce qui doit venir. Il la reçut en pleine poitrine, et comme ses lunettes

tombèrent sous le choc, il ne la reconnut point et resta dans l'ignorance et les ténèbres; tandis que, imperturbable, redoutable, elle continuait sa marche en avant vers Lestange qui, la voyant s'approcher, restait prudemment sur ses gardes.

Mais soudain, Antoinette cessa de sourire, car elle aperçut Jacques Fontaine qui, arrivant en retard, se dirigeait vivement vers la comtesse de Varesnes afin de s'excuser.

Antoinette sentit en le voyant que sa douleur se réveillait.

Depuis trois jours, son imagination la torturait physiquement en lui offrant sans cesse, et comme dans un cauchemar, le couple de Jacques et de sa maîtresse.

Et, en vain, elle voulait réagir contre ses propres angoisses en y opposant les arguments de la raison.

« Puisque je l'ai repoussé la première, pensait-elle par moments, qu'importe s'il est devenu l'amant d'une autre? »

Elle aspirait à se convaincre qu'elle ne l'aimait plus et que sa souffrance était absurde et illogique. Si même elle avait eu un penchant pour Jacques, elle devait remercier le hasard de l'avoir désabusée.

« Montrons-lui un visage indifférent, tâchons de paraître amusée comme lui, oublions. »

Suivant ses dispositions naturelles, elle voulut goûter tout de suite les âpres délices du renoncement, abandonner tout espoir.

Mais le subtil poignard de la souffrance la blessait sans cesse.

Afin d'éviter Jacques, elle alla s'asseoir près d'André Boldi, le gynécologue célèbre, qu'elle appelait « son flirt » et qui lui faisait une cour patiente et attentive. Avec sa barbe blonde coupée en pointe, sa figure avisée et mâle de condottiere, ce chirurgien galant et intelligent, toujours droit et roide, semblait coulé dans le bronze par quelque disciple de Verrochio.

Les femmes ne lui avaient jamais opposé de résistance. Elles se divisaient, par rapport à lui, en deux catégories : celles qu'il avait aimées avant de les opérer, et celles qu'il avait aimées après une opération. Souvent, il les confondait. Vieux, il réussissait encore, car, novateur en chirurgie, il suivait, en séduction, les anciennes méthodes naïves et brutales qui agissent toujours.

Antoinette qui, naguère, s'amusait à provoquer ses galanteries, ne put, ce soir-là, supporter les paroles ambiguës et légères qu'il commença à lui débiter.

Elle se leva donc, incapable de se distraire de ses pensées, et alla errer de groupe en groupe, attentive à se composer un visage insouciant. Inquiète d'ailleurs de son teint, elle consultait en passant les miroirs, car son instinct l'avertissait que pâlir et s'étioler est, pour une femme, la défaite irrémédiable et définitive, la pire des déchéances.

Elle s'approcha un moment de son père et se mêla aux admirateurs qui l'entouraient.

Martigny s'adressait particulièrement à Pierre Allard le journaliste, qui l'écoutait avec délices et tendait vers lui sa face glabre et ridée, où les yeux brillaient de malice.

— Racine, — lui disait Martigny, — a été ma première lecture. Il m'a bercé, puis enchanté. Je sens toujours sa substantielle moelle circuler en moi et m'influencer. Le peu de talent que je puis avoir a été plié et accordé à son harmonie, et lorsque, dans le silence ou dans la mélancolie, dans la rêverie ou dans l'enthousiasme, des vers émergent tout naturellement de mes lèvres, ce sont les cris de Phèdre ou les plaintes plus douces de Bérénice. J'ai choisi Racine comme compagnon musicien. Ma passion pour lui est désormais trop grande pour que j'essaie de le juger avec mesure et retenue. Je ne peux que l'aimer. Il plie aux lois de l'harmonie un torrent de passion, et transmue en beauté les cris les plus intenses de la chair. Ses tragédies obéissent au précepte socratique qui voulait que le verbe soit étroitement lié à la musique. Mais comme on y sent la volupté et la jalousie, l'amour et la douleur, tout le cortège des passions, tout le sensuel tumulte!

Et comme la comtesse Benivieni approchait du cercle qui entourait le dramaturge :

— Je suis du reste sûr, — reprit Martigny, — que la comtesse doit admirer Racine. N'est-ce pas, Madame, que vous êtes de mon avis?

Il l'interrogeait ainsi, sachant qu'elle n'avait rien entendu et voulant la rendre perplexe.

— Certainement, cher Maître! Mais qu'est-ce que vous

disiez donc? — repartit la comtesse, fixant sur Martigny ses yeux myopes et charmants.

Martigny, se souciant peu de prolonger la conversation, lui répondit :

— Je disais, Madame, que l'Italie est la terre d'élection, la perpétuelle Arcadie et que vous la représentez en ce qu'elle a de plus fleuri et de plus parfait.

Et comme les auditeurs se dispersaient, Martigny prit cérémonieusement la main de la comtesse et y imprima un long baiser.

En s'éloignant un peu, Antoinette l'entendit dire à la comtesse Benivieni :

— Je suis votre admirateur fervent, mais vous ne daignez pas vous en apercevoir!...

X

A la prière de madame de Varesnes, Pierre Blonski aux mains féeriques, s'assit devant le piano et se mit à jouer la suite de *Peer Gynt.*

Antoinette, cherchant la solitude, sortit du salon et se glissa dans la serre où régnait une douce et tiède lumière. Là, nonchalamment assise sur un fauteuil, elle subit l'énervante caresse de la musique. Elle s'était toujours sentie sans défense devant les sollicitations des sons et des odeurs. Lorsqu'elle évoquait le passé, ce qui dominait tout autre souvenir de sa vie sentimentale, c'était le sortilège exercé par les parfums, l'émotion produite par certaines intonations de la voix des êtres qu'elle avait aimés. Quant à la musique, elle la faisait sortir des limites artificielles imposées par la société, et libérait ses richesses instinctives, tout ce qui se trouvait amassé en elle de passion et d'ardeur.

Ce soir-là, dans la disposition de farouche tristesse où Antoinette se trouvait, les accords saccadés de Grieg, pleins de sourde volupté et de mortels regrets, l'emportèrent et la plongèrent dans une vague immense de détresse. Tout en elle se transforma en faculté de souffrir. Chaque note de la musique dolente parut lui annoncer l'irréparable écoulement

des jours, la vanité de vivre sans but, le néant tragique de toute existence qui se fane loin de l'amour.

Alors, elle fut encore hantée par l'image de Jacques et de sa rivale, et reconnut que, malgré ses efforts pour oublier, cette vision restait ineffaçable.

Au même moment, un bruit de pas vint l'arracher de ses pensées, et elle aperçut Fontaine qui entrait, l'ayant distinguée dans la demi-obscurité de la serre.

Antoinette se leva, surprise. Sa première pensée fut de fuir, de se trouver loin de lui, de ne plus le voir.

— Vous ai-je donc effrayée? — dit-il en remarquant son mouvement.

Elle se ressaisit.

— Mais non. Seulement j'étouffe dans cette serre. Je voulais sortir.

— Me permettez-vous de vous suivre?

De toute façon, elle voulut l'éviter, l'éloigner.

— Ce n'est pas la peine. Je cherche papa pour le prier de rentrer. J'ai une forte migraine.

Elle parlait au hasard, n'ayant pour objet que de le contrarier, de lui échapper. En le voyant elle souffrait davantage, et cette souffrance lui était haïssable. Mais Jacques la suivit comme s'il n'avait pas compris, et Antoinette fut contrainte de se diriger vers son père afin de paraître réaliser ce projet de départ qu'elle avait annoncé.

Martigny était assis près de la baronne de Fleurus à qui il racontait une fable arabe légèrement scabreuse. Il écouta mal sa fille et lui répondit distraitement :

— Tu veux déjà t'en aller?... C'est l'ennui que tu baptises poliment migraine... Voyons, tu n'as jamais eu mal à la tête de ta vie! En tout cas, tu peux rentrer puisque tu le désires. Moi, je reste encore un peu.

Puis apercevant Jacques :

— D'ailleurs, je suppose que notre ami Fontaine ne demande pas mieux que de faire route avec toi. N'est-ce pas, Fontaine?

— Certainement, Maître. C'est un grand plaisir pour moi que d'accompagner madame de Méril.

Elle ne sut plus résister, changer d'avis, s'opposer à la

fatalité. Après sa courte révolte, elle se sentait sans force, sans désir, sans direction.

La voyant indécise, Jacques lui suggéra :

— Si vous voulez, nous nous en irons par le jardin. Ce sera plus vite fait.

Et il l'entraîna, la devinant prête à recevoir l'empreinte d'une volonté étrangère.

Lorsqu'ils sortirent et furent accueillis par le mystère de la silencieuse nuit, Antoinette éprouva une sorte de soulagement. Allant toujours devant, comme une automate, elle sentait moins lourd le poids de sa mélancolie.

Éblouis encore par les lumières qu'ils venaient de quitter, ils ne purent distinguer tout d'abord que la houle noire et pressée des arbres et le ciel qui était vivant d'étoiles et empli d'une sorte de phosphorescence. Mais lorsqu'ils arrivèrent près de la terrasse de l'ancien château de Meudon, la lune leur apparut à l'occident, rouge, épanouie, montant dans une sorte de lueur vaporeuse.

— Quelle belle nuit! — fit Jacques.

Elle ne répondit pas, livrée tout entière à la douceur des choses.

Au loin, on devinait la ligne ample du fleuve où l'ombre semblait s'épaissir, puis l'étendue vaguement argentée de la plaine, et Paris révélé par le halo rougeâtre qu'irradiaient ses mille lumières.

Ils avaient marché jusqu'alors sans parler. La solennité de la nuit, le calme étrange des alentours fut la première sensation qui les rapprocha. Enfin, Jacques dit avec un tremblement dans la voix :

— En nous voyant l'un près de l'autre par cette merveilleuse nuit, on nous prendrait pour deux amoureux. C'est pitoyable de se sentir sans exaltation au milieu de ce grand décor nuptial.

— Le premier hommage que l'on doit à cette belle nuit, c'est de ne pas mentir, — répondit doucement Antoinette.

— Pour ne pas mentir, il me faudrait vous dire encore de ces paroles brûlantes que vous évitez d'entendre. Si vous saviez ce que j'ai souffert pendant ce long mois loin de vous, luttant afin de pouvoir vous oublier, brisant mon cœur pour

le forcer à d'autres sentiments! Oh! la torture horrible! Les jours passaient sans saveur et sans attrait, tout me paraissait voilé de tristesse. Vous étiez si liée à moi, Antoinette, que je me croyais perdu en vous perdant.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu nous voir? — dit-elle simplement, ne voulant pas trahir ses sentiments et entendant avec une sauvage joie tous ces mensonges.

— C'est exprès que je ne venais pas, étant résolu à rompre nos liens, à vous oublier, même si j'en devais mourir. Ne vous l'ai-je pas dit, qu'il m'était impossible de me sentir votre jouet? Même aujourd'hui, bien que je tâche de mettre de l'irréparable entre nous, j'ai peur, affreusement peur, tant je me sens la proie de vos caprices, tant mon bonheur et mon malheur sont encore enfermés dans le creux de votre petite main, si cruelle!

Et comme Antoinette se taisait :

— Il faut une énergie farouche et sauvage pour déraciner l'amour, — reprit-il.

Et, après une courte hésitation, il poursuivit avec quelque chose d'âpre dans la voix :

— Mais, grâce à Dieu, je progresse déjà dans l'œuvre de destruction. Ma complète guérison est proche. Au commencement, tout ce qui n'était pas vous me paraissait avoir un goût de cendre. Je ne pouvais supporter la vue des autres femmes. Lorsque je leur adressais des mots flatteurs, dans les salons, je sentais une main de glace étreindre mon cœur Chaque visage féminin éveillait votre souvenir. Vous incarniez et résumiez pour moi tous les désirs, et je me sentais à vous sans remède. Mais c'est fini, c'est bien fini. Je ne vous appartiens plus, et je commence à m'apercevoir combien il était injuste et puéril que mon destin soit emprisonné en vos mains et que vous soyez ma seule aspiration et mon seul rêve.

Sa voix vibrait, amère et lasse. Il avouait presque sa révolte, son infidélité. Antoinette s'attendait à le voir user de ruse. Et la sincérité avec laquelle il avouait maintenant son désir de remplacer par d'autres sentiments le sentiment qui l'obsédait, la déconcerta, troubla ses résolutions, suscita un désarroi immense en son cœur. Je ne sais quel regret doulou-

reux l'entreprit à penser qu'elle avait tué et détruit de ses propres mains une telle tendresse. Puis, de nouveau, la vision nette du couple, qu'elle avait suivi l'autre jour, hanta son imagination.

— Réjouissez-vous d'être libre! — dit-elle presque méchamment. — Cet amour dont vous parliez tant et que vous paraissiez haïr, le voilà détruit. Vous n'êtes plus son esclave. Mon image qui vous faisait souffrir, vous l'avez anéantie. D'autres images l'ont remplacée.

— Qu'en savez-vous?

— Vous niez!

— Je vous demande ce que vous en savez.

— J'en ai la certitude et même la preuve.

— Quelle preuve?

Elle voulut lui répondre, préciser, lui démontrer qu'elle n'ignorait rien. Pourquoi n'avouait-il pas qu'il avait tenu une autre femme dans ses bras? Tout mensonge du reste devenait inutile, car elle était sûre, l'ayant surpris et suivi...

Les paroles montaient aux lèvres d'Antoinette, cinglantes, précises, férocement ironiques. Mais elle ne les prononça pas. Elle savait que la vérité humilie et blesse et que son souffle est meurtrier. Que lui eût importé du reste de triompher et de convaincre Jacques de mensonge, si cela devait contribuer à l'éloigner davantage et à aggraver la fatalité qui les séparait?

Elle devinait instinctivement ce qu'il y avait d'irréparable en de telles paroles, destructrices de toute illusion. Elle croyait entendre son père qui répétait souvent que les êtres ne pardonnent jamais la vérité qui les contrarie, que le cœur a d'étranges lois, et que tout repose sur le mensonge. Puis, à quoi bon s'expliquer davantage? Jacques n'avait-il pas déclaré spontanément que, l'aimant infiniment, il tâchait pourtant de toutes ses forces de l'oublier et de guérir? Et ce désir de creuser des abîmes entre lui et elle, qu'était-ce donc, sinon une preuve de la grande étendue de sa passion?

« Il s'est donné à l'autre, mais c'est moi qu'il aime. »

Sans en être complètement sûre, elle éprouva une douce fierté à se dire qu'elle était la préférée, qu'elle n'avait pas perdu son pouvoir sur Jacques.

Dès lors, elle voulut éperdument le garder, le reconquérir, ranimer son amour, l'asservir de nouveau. Elle était résolue à le guider dans les détours de son cœur à elle, à lui rendre aisé le chemin de la conquête, car elle reconnaissait plus que jamais que l'affection de cet homme lui était indispensable.

Elle appuya donc doucement la main sur le bras de Jacques et s'apercevant qu'ils étaient arrivés devant sa maison, elle proposa lâchement, sans se rappeler qu'une heure auparavant elle n'aspirait qu'à le fuir :

— Voulez-vous que nous fassions encore quelques pas ensemble? Ma migraine se dissipe.

Surpris, Jacques accepta. Et ils revinrent vers la terrasse du château et virent encore les pentes courtes et ténébreuses, les vagues jardins remplis d'ombre, la plaine lointaine. A droite, on distinguait les massifs des marronniers, la fine balustrade, puis la coupole proche et lourde de l'Observatoire.

Ils s'arrêtèrent près de la grille du parc, saisis par une haleine de sève parfumée qui montait des parterres bas.

— Pourquoi croyez-vous que je suis insensible? — disait-elle plaintivement, renonçant à feindre et se livrant tout entière dans un mouvement de faiblesse, de tendresse et de désarroi. — J'ai peur de l'amour, mais je ne souhaite que de m'en guérir. Si je me montre hésitante et froide, c'est à cause de ma crainte de vous perdre. Je songe que notre amitié durerait toujours, tandis que l'amour s'en ira vite. La crainte de sentir demain vos regards s'arrêter sur moi avec indifférence, brise tout élan dans mon cœur.

— En supposant même que ce soit exact, ce que vous dites là ne pourrait jamais arrêter qui aimerait vraiment, — répondit Jacques. — Si une seule parcelle de la passion qui me brûle circulait en vous, ces pauvres précautions, ces calculs suggérés par la raison, voltigeraient comme les feuilles automnales qui cèdent à la première poussée de vent.

Un oiseau vola soudain dans la nuit, avec un grand bruit d'ailes. Le lune mettait partout des lueurs de rêve éclairant le paysage d'une sorte d'auréole surnaturelle.

Il lui prit la main et Antoinette éprouva la douce sensation d'être emportée comme une épave au gré des vagues, sur l'immensité sans bornes de l'océan du destin.

— Moi, aussi, je vous aime, — dit-elle. — Ne le sentez-vous pas?

— Pourquoi lutter ainsi, dans une éternelle méfiance!

— N'est-il pas déjà trop tard? — soupira-t-elle.

Et craignant de parler, toute pliée sous une étrange émotion, ne désirant plus rompre l'enchantement, Antoinette lui donna sa bouche qu'il sollicitait.

Fiévreux de la voir fléchir, il l'entraînait maintenant vers le pavillon qui lui servait d'atelier, à travers un sentier que la lune glaçait de reflets argentés. Lorsqu'elle en eut conscience, elle voulut résister. Mais sans lui répondre directement, il lui souffla à l'oreille, parmi des baisers, de nouvelles paroles enflammées.

Il la voulait tout entière, en ce même instant. Son abandon scellerait leur pacte d'amour. Autrement, il craindrait de la perdre de nouveau, de la voir lui échapper, instable qu'elle était et mobile comme l'onde.

Le jardin qu'il lui fit traverser paraissait déjà les isoler du reste de l'univers et dégageait une fraîcheur embaumée. Sous la clarté lunaire, ce petit carré, entouré de serres, ressemblait à une contrée élyséenne et chimérique où tout paraissait vouloir s'associer à des gestes d'amour.

Avec son instinct de femme, au moment de franchir le seuil, Antoinette voulut au moins remettre encore, différer l'accomplissement de l'inévitable.

— Non! pas ici... je vous verrai demain... Je vous le promets.

Mais, sans vouloir l'entendre, il l'entraîna avec une douce violence et la fit s'asseoir sur le lit de repos, enseveli dans l'ombre.

— Laissez-moi, — dit-elle, dans une dernière résistance. Il me serait intolérable de vous quitter après.

— Nous ne nous quitterons plus.

— Vous savez que je dois partir dans quelques jours avec mon père.

— Si vous le voulez, je suis prêt à vous accompagner.

La joie éclaira le visage d'Antoinette. Elle triomphait de pouvoir ainsi l'éloigner de Paris, le soustraire à l'autre, l'avoir entièrement à elle.

— Vous me le promettez? — dit-elle.

— Pourrais-je désormais rester loin de vous!

Déjà, il lui mettait des baisers passionnés sur les lèvres.

Elle ne luttait plus, écartant toute pensée, se contentant de l'heure présente, ne souhaitant que de lui plaire.

XI

« Je suis sa maîtresse! » se disait-elle soucieuse, une heure plus tard, en entrant dans sa chambre.

Jacques l'avait reconduit jusqu'à la porte et elle dut insister longuement pour le décider à s'en aller.

— J'ai envie de vous emporter sauvagement dans mes bras et de vous garder toujours, au mépris de tout, — disait-il.

Elle se rappelait ses yeux attendris, lorsque, dans le pavillon, penché sur elle, il cherchait sa bouche. Elle se souvenait aussi de son propre geste de tendresse quand elle passa ses doigts sur la chevelure en désordre de Jacques et qu'elle le vit frissonner sous cette caresse.

— Maintenant que votre caprice est satisfait, vous ne m'aimerez plus, — lui avait-elle dit avec une douce plainte dans la voix.

Puis elle avait ajouté :

— Est-ce que, vraiment, vous m'aimez encore?

Elle se souvenait du regard passionné dont il l'avait enveloppée, semblant indigné qu'elle pût lui poser pareille question.

Maintenant, la vérité apparaissait dans l'esprit d'Antoinette. Elle aimait Jacques, conquise par sa fougueuse volonté, attirée par son intelligence si rapprochée de la sienne. Une affinité corporelle et mentale appelait et rendait nécessaire leur union.

« Mais pourquoi alors ai-je tant hésité, tant résisté, puisque je devais finalement lui appartenir? Valait-il la peine que je remette sans cesse ce qui ne pouvait manquer d'arriver? »

Alors un aveu humiliant, qu'elle repoussait depuis quelques instants et qui la torturait, domina son esprit et s'y formula net et implacable.

« En réalité, c'est le souvenir de Marguerite d'Auriac qui m'a poussée entre ses bras. De le savoir à une autre, cela m'a déterminée à lui céder. Depuis trois jours, depuis le moment que je l'ai surpris avec sa maîtresse, j'étais à lui. »

Avec la manie d'analyse qui la caractérisait, Antoinette ne put que reconnaître cette misérable vérité. Oui, c'était la jalousie qui avait brisé ses résistances et qui avait réveillé définitivement en elle toute la passion dormante.

Elle s'abandonnait à l'amour avec lenteur et hésitation, ayant peur de souffrir, elle accumulait désespérément des cendres autour de son cœur, afin de couvrir l'étincelle qui s'y allumait. Et voilà, soudain, qu'en se représentant avec exactitude Jacques épris d'une autre femme, elle avait senti toutes ses résolutions disparaître, et l'artificiel édifice de sa froideur s'écrouler misérablement.

« Pourvu que je ne souffre pas trop! »

Elle prononça à haute voix ces paroles dans le silence de la chambre, et elle fut percée de douleur en reconnaissant que tout allait changer et qu'elle serait désormais à la merci des événements, otage de l'Amour qui pourrait la combler ou la perdre.

Elle alla sur le balcon, jeta un regard sur cette nuit finissante qui resterait ineffaçable en son souvenir.

Des nuages légers voilaient la lune et le jardin s'étendait mystérieux. Un vague murmure trahissait le vaste frisson que le vent suscitait parmi les feuilles.

Lorsque enfin elle se jeta sur son lit, elle prit distraitement un volume qui traînait sur la table et voulut lire. Mais la suite des mots pénétrait vide de sens dans son cerveau.

Elle éteignit alors la lumière et, quand les ténèbres remplirent la chambre, elle pleura.

XII

Pour se rendre en Hollande, Martigny prenait volontiers le chemin de la Picardie et de l'Artois, désirant toujours revoir Amiens et les sombres et pures vallées de la Somme.

— Pour moi, — disait-il, — passer par Amiens, et regarder du haut de la citadelle sa belle cathédrale, est un acte pieux et esthétique, une sorte de prière naturelle. Si l'on veut pénétrer l'idéal gothique, si l'on se soucie de saisir le génie farouche et subtil du moyen âge, également exercé aux grands coups de dague et aux fines ciselures du bois et de la pierre, c'est devant cette fière basilique d'Amiens qu'il faut s'arrêter. Ruskin l'a justement considérée, à cause de sa pureté et de ses richesses symboliques et chrétiennes, comme une « Bible sculptée ». Viollet-le-Duc l'appelait « le Parthénon du Gothique. » Quant à moi, lorsque au milieu de cette ville d'Amiens, riante et chaste, vive et légère, sillonnée par les eaux moirées de ses onze canaux, entourée par les nobles bouquets des trembles et des peupliers, je vois l'abside incomparable de Robert de Luzarches, je pense irrésistiblement à Saint Louis, à Jeanne d'Arc, à tout ce qu'il y a de plus héroïque et de plus pieux dans la geste française. Car je reconnais sur les lignes et les formes harmonieuses du paysage picard, de même que sur ces figures légendaires et vénérables, une structure forte et simple, un mélange de gaieté candide et de noble exaltation. Lire Joinville ou Monstrelet devant les pierres génialement assemblées de la cathédrale d'Amiens, c'est se baigner dans les eaux mystérieuses et sacrées qui coulent des primitives sources françaises et chrétiennes...

En dehors de Jacques Fontaine, Martigny voulut emmener pour compagnon de route son ami d'enfance, Pierre Léry, professeur à l'école des Chartes, très estimé pour ses études paléographiques et ses ingénieuses recherches dans le domaine de la graphologie.

Pierre Léry avait le don particulier d'égayer le dramaturge. Il lui rappelait son enfance vagabonde, et était associé intimement à ses premiers souvenirs. Ensemble, ils avaient battu les pavés de Paris et le quai Voltaire, où le père de Léry vendait des vieux meubles dans une modeste boutique. C'est là, près des boîtes des bouquinistes et devant le fleuve incomparable, que les deux amis s'initièrent à la pensée et à l'art, et c'est de là qu'ils jetèrent vers l'univers leurs premiers regards chargés de curiosité intellectuelle. Vieux maintenant,

ils ne traversaient jamais le pont des Arts, sans être saisis tendrement, douloureusement, par l'émotion des souvenirs.

Martigny, moins âgé de quelques années, gardait toujours avec son ami les attitudes gamines et cette tendance à la raillerie qui le caractérisaient pendant la jeunesse. Sérieux et grave envers tout le monde, il changeait de ton en faveur de Léry, le criblant de traits, coulant en sa pudique et naïve oreille des histoires grivoises et l'agaçant même par de puériles méchancetés, toujours les mêmes. Antoinette se souvenait d'avoir vu son père, déjà membre de l'Académie Française, attacher pendant une promenade un minuscule grelot à la redingote de Léry. Elle ne pouvait oublier avec quelle expression de divertissement, la face épanouie, Martigny l'avait tirée ce jour-là par le bras, lui faisant des signes d'intelligence, tout en ralentissant le pas, afin de ne rien perdre de la surprise et de la gêne que le son persistant du grelot avait fini par produire sur Léry...

Martigny plaça son ami à ses côtés et l'automobile sortit par la porte Saint-Denis, laissant dédaigneusement derrière elle les montées et les descentes, toute l'interminable longueur du chemin.

La première journée du voyage fut claire et ensoleillée. Ils passèrent par la forêt de Chantilly, côtoyèrent les ormes sévères de la Haute Pommeray, et arrivèrent à Amiens par Clermont.

Jacques, aimant par nature tous les sports, se plaisait à remplacer par moments le chauffeur.

Martigny ne cessait de le louer et d'admirer l'habileté avec laquelle il tenait le volant.

— Il m'inspire plus de confiance que mon chauffeur, — disait-il. — C'est peut-être à cause du crédit déraisonnable et illimité que j'ai toujours accordé à l'intelligence.

Et il ajoutait :

— Fontaine conduit bien parce qu'il est peintre habile. Pour dépasser sans danger une voiture ou éviter les pierres du chemin, il faut que le volant finisse par faire partie du cerveau, et que ce cerveau soit rapide en ses fonctions. Le vulgaire croit que l'art de bien conduire, est résultat d'expé-

rience et de logique. Or, je prétends que cela est produit de finesse et d'instinct.

— Je ne vois pas en quoi la peinture peut aider monsieur Fontaine à bien tenir le volant! — disait Antoinette.

— C'est le sentiment des nuances et des détails qui caractérise un bon peintre et un bon chauffeur, — répondait Martigny avec conviction. — Jacques a l'entente des valeurs. Cela l'aide à saisir les traits cachés des visages, les expressions fugitives et cela l'empêchera aussi, croyez-moi, d'aller se jeter contre un troupeau de vaches picardes, ou de nous renverser sur un talus ou dans un fossé.

Antoinette portait un manteau de voyage en taffetas gris, serré à la taille, et qui s'évasait en bas, formant de larges plis. Elle ressemblait ainsi à ces anges élancés et frêles qu'on voit dans les tableaux des préraphaélites anglais.

Assise près de Jacques, elle respirait avidement cet air pur qui agissait sur elle comme un philtre enivrant. Enfiévrée par la vitesse, ses joues se coloraient, ses narines minces et transparentes frémissaient. Et Jacques, en la regardant, croyait assister à la naissance de ses pensées intimes qui, émergeant de sa conscience, venaient animer la peau de son visage et lui créaient de nouvelles expressions.

— Vous êtes, — lui disait-il, — comme ces couchants d'automne où chaque seconde est une surprise, et où, avec des ors, des améthystes et des perles, le ciel semble composer des décors toujours changeants. Et vous êtes encore comme ces grands feux de bois, centres de continuelles métamorphoses, où la mobilité égale l'ardeur et où tout semble obéir aux plus intenses lois de la volupté. Car il est de l'essence de la volupté comme de l'essence de la flamme de ne connaître ni répit, ni apaisement et de vouloir épuiser toutes les formes et toutes les attitudes.

Mais, souvent, Antoinette surprenait une ombre de souci qui voilait les yeux de son ami. Tout en prenant la main qu'elle lui abandonnait en secret, il paraissait par moments sous l'obsession d'une pensée étrangère.

— A quoi songez-vous donc?

— Je pense à vous, — répondait-il.

Puis, une fois, comme elle insistait, il lui dit d'une voix soudainement altérée :

— Pourquoi donc avez-vous répondu si tard à mon amour? Pourquoi m'avez-vous laissé si longtemps égaré dans la souffrance?

— Est-ce un reproche, mon ami? — s'écria-t-elle, saisie d'angoisse.

— Non, c'est simplement un regret. J'étais si impatient de vous obtenir!

Mais ses yeux restaient lointains, comme fixés sur une vague vision.

Cependant, les routes s'allongeaient, accidentées, diverses, routes de Picardie et d'Artois, routes de Flandres, inconnues, anonymes, bordées de villages, de hameaux, où passaient les troupeaux, où les hommes vivaient tranquillement la vie quotidienne, près de l'église et du cimetière, dans les champs héréditaires, regardant toujours les mêmes horizons.

Et Antoinette songeait que, si le voyage nous fournit des sensations nouvelles, s'il centuple la joie de vivre, il rend aussi plus présente et plus saisissante la réalité de la mort.

— Tous ces êtres que je croise, — se disait-elle, — ces êtres dont l'aspect m'inspire de la sympathie, de la curiosité ou de la répugnance, la rapidité de la course les repousse aussitôt loin de moi et les fait disparaître. Je participe pour un instant à leur vie, je communique avec eux par la fraternité des regards, et déjà ils sont comme morts, refoulés en arrière, anéantis, à l'égard de ma conscience, comme ils le seront définitivement dans quelques années pour tous leurs semblables.

Et en fermant les yeux, Antoinette se figurait que cette automobile qui courait toujours en avant, au bruit angoissé de son moteur, était la faux du Temps, dévoratrice d'images, destructrice des forces, abîmant sans cesse les êtres et les choses dans le gouffre du néant.

A proximité d'Ypres, le paysage devint monotone, sans relief, pauvre en couleurs, privé de tout pittoresque.

A mesure que l'on avançait, le sol devenait de plus en plus ocré et friable. Les moulins s'élevaient maintenant au-

dessus des villages clairs, partout s'étendaient les yeux perfides des étangs, tandis que les barques se devinaient seulement par la cime de leurs voiles, emprisonnées qu'elles étaient dans les canaux, entre les hautes digues.

Près de Rotterdam, dans le brouillard du matin, le chauffeur ralentit devant un passage à niveau. Puis, rassuré, il engagea la voiture à travers la ligne. Mais, soudain, un sifflement déchira les airs et un train passa avec un fracas de tonnerre, rasant presque les lanternes arrière de l'automobile.

Une seconde, l'épouvante serra les cœurs. Antoinette penchée vers Jacques se réfugia instinctivement entre ses bras. Et, de le choisir ainsi comme appui naturel, tandis que son père était là, elle comprit combien elle l'aimait.

... Ils arrivèrent à Dordrecht vers le soir. La ville leur parut très basse, au ras du sol, et ses lumières se reflétaient et se multipliaient dans l'eau sombre des canaux. Au moment où Martigny visitait avec Léry des chambres à l'hôtel, Jacques dit à Antoinette d'une voix suppliante :

— Il faut que je vous voie seule, demain.

— C'est si difficile, mon ami!

Alors, il exposa tout un plan. Il sortirait seul le matin, prétextant une promenade qui durerait toute la journée et elle irait le rejoindre après déjeuner devant le Musée.

— Il m'est insupportable d'être si près et si séparé de vous!

Elle dut promettre, tandis que, l'attirant au milieu de l'escalier qu'ils montaient, il mit rapidement sur ses lèvres un baiser.

NICOLAS SÉGUR

(A suivre.)

LES VARIATIONS DE LA GLOIRE

Rien d'humain ne peut rester en repos. Ce ciel même de la gloire, où nous croyons voir fixés les noms et les œuvres qui méritent de dominer nos agitations, est loin de présenter un spectacle immuable; des astres y pâlissent, d'autres s'y rallument; c'est qu'aucune renommée n'est indépendante de le vie des hommes : nos admirations ne font que nous achever. On pourrait citer de ces variations bien des exemples. Il est certain que nous avons vu, ces dernières années, la gloire de Corneille s'éloigner et se refroidir, tandis que celle de Racine n'a jamais été plus brillante. Corneille tire toute l'âme vers la conscience, et l'on sait bien que tel n'est plus notre goût. Racine, au contraire, s'est imposé à nos contemporains parce qu'en dehors de tout système, il leur est apparu comme un des plus profonds psychologues de l'amour. La valeur des grandes œuvres se manifeste justement dans la façon dont elles sont capables de renaître et de se renouveler à travers ces vicissitudes. Mais le plus vaste exemple qui nous soit offert d'une revision de nos jugements littéraires, c'est celle qui est en train de s'opérer parmi nous sur toutes les réputations du romantisme. Nous nous détachons enfin de lui, nous l'envisageons en face de nous. Avant de voir sous quel aspect il commence à nous apparaître, il ne sera pas hors de propos de remarquer les caractères qu'a pris chez nous l'admiration littéraire.

Il semble d'abord qu'on ne puisse concevoir d'autre façon d'admirer que celle où nous exerçons tout notre esprit sur une

œuvre qui en triomphe. Le plus juste hommage qu'on puisse rendre à de grands hommes, c'est d'essayer de mesurer leur grandeur. L'admiration devient alors une critique éblouie, vaincue, convaincue, c'est un amour qui sait ses raisons, c'est la flamme de l'enthousiasme allumée sur les autels de la connaissance. Mais un pareil acte comporte d'abord un généreux, un magnifique aveu d'infériorité, au pied de ce qu'on admire; rien, en vérité, n'est plus fécond en promesses de supériorité véritable que cet aveu-là : tout de même, il faut le faire. On n'admire pas réellement sans se rattacher à un ensemble d'œuvres, d'idées, de principes, qu'on reconnaît bien plus important que soi. Or, on a trop aigri l'homme moderne, on a rendu l'individu trop rétif et trop rebelle pour qu'il se plie volontiers à une pareille subordination. La plupart de nos contemporains aiment mieux leur libre anarchie, où chacun d'eux décrète ce qui lui plaît. Pourtant, on ne saurait critiquer toujours : il faut, malgré tout, à des hommes qui vivent en commun, quelques rendez-vous où ils puissent être d'accord. Ainsi, au milieu de la discorde ordinaire des opinions, on se fait quelques noms sacrés; quelques réputations surgissent, auxquelles il est entendu que nul n'attente : seulement ces nouvelles admirations ne se caractérisent plus par l'exercice, mais au contraire par l'abandon de nos facultés : on jette ses armes au pied du Dieu qu'on s'est donné.

Que nous regardions des monuments d'autrefois, que nous nous promenions dans les vieux jardins d'un château, l'impression que nous recevons des œuvres anciennes est toujours la même. L'ensemble qui nous est offert n'est pas chaque fois d'une beauté remarquable; mais il y règne une entente des proportions, un accord de toutes les mesures, qui nous inspirent un tel sentiment de réconfort, de sécurité, que celui-ci va jusqu'à donner à notre pas une meilleure cadence, un mouvement plus calme et plus régulier à notre respiration. Voilà le secret que nous avons perdu : nous ne savons plus mettre rien en place. Les statues modernes font des gestes qui cassent tout autour d'elles; nos édifices ne veulent pas connaître ce qui voisine avec eux; on dirait que nous avons communiqué à nos ouvrages cette aigreur de n'être que soi qui nous anime presque tous. Les mêmes

traits se retrouvent dans nos admirations littéraires. Il s'agit moins alors de placer celui que nous honorons à son rang, dans la paisible et lumineuse assemblée des supérieurs, que d'en faire un nom absolu auquel on sacrifie tout. Parfois l'objet de ces hommages est plus près de la médiocrité que ses zélateurs ne se l'imaginent. Parfois, au contraire, il s'agit vraiment d'un grand artiste, d'un poète rare; mais les sentiments qu'il inspire gardent le même caractère. Que l'on considère, par exemple, l'idolâtrie qui a entouré Baudelaire. Comment ne pas l'admirer particulièrement, ce pâle classique des horreurs secrètes, le premier interprète de l'homme moderne, le premier qui ait traîné jusqu'à l'expression ce que l'âme n'avait pas su ni osé s'avouer? Encore n'est-il pas la poésie tout entière. Pour Verlaine aussi, quoiqu'il n'ait pas assurément la même importance, rien de plus naturel que l'attrait exercé par son œuvre. Après la poésie presque toujours oratoire des romantiques, après celle, plastique, des parnassiens, on trouvait enfin une poésie musicale, fluide, toute en soupirs, un poète assez exercé, assez savant dans son art pour paraître n'avoir plus d'art, des vers où, parfois, une innocence enfantine se répandait sur l'aveu de tous les péchés. Encore n'est-ce pas une œuvre à remplir tout l'horizon. Dans les sentiments ainsi suscités, des traits constants se remarquent : une sorte d'obsession, l'incapacité de distinguer ses jugements d'avec ses préférences, un besoin presque rageur de tout dévaster au nom d'une seule gloire, de tout renverser autour d'elle. Un des derniers exemples de cette tendance, on la trouverait dans l'engouement déréglé que provoquèrent chez nous, avant la guerre, les grands romanciers russes. Le nom de Dostoïewsky, en particulier, était devenu une mâchoire d'âne dont on se servait pour tout assommer. Mais peu à peu, nous voyons ceux qu'on avait ainsi adorés rentrer dans le cercle des admirations raisonnées et quitter les autels sauvages qu'on leur avait dressés pour remonter sur leurs trônes.

Que ces consécrations artificielles soient possibles, cela ne doit pas étonner. D'abord, beaucoup de gens ne se douteront jamais combien celles de leurs opinions artistiques ou littéraires qu'ils croient les plus libres, les plus personnelles, leur

sont suggérées par leur époque et par leurs entours. Il est, là-dessus, particulièrement facile d'en imposer à des Français : les affirmations répétées d'un groupe, quelques articles comminatoires dans de petites revues, suffisent à fonder un culte. Cependant certains lecteurs relisent les œuvres de celui qu'on a ainsi consacré et leur sentiment ne concorde pas toujours avec les formules officielles. Le temps passe, l'époque change, les phrases longtemps répétées perdent leur crédit : soudain, comme il arrive à présent pour les romantiques, toute une mousqueterie d'opinions particulières se fait entendre, où il n'est pas jusqu'aux plus timides qui ne lâchent leur coup de fusil. Cela ne va pas sans désordre, mais on a plaisir à retrouver, dans les sentiments personnels qui s'avouent ainsi, quelque chose de plus sincère et souvent de plus vrai que ce qu'on était, depuis trop longtemps, convenu de répéter. Les auteurs longtemps adorés sont alors, au sens technique du mot, *désacralisés* : on peut parler d'eux, on peut les toucher, on peut même les admirer librement.

***

Une des renommées sur lesquelles on saisit le mieux les effets de ce renouveau de sincérité, c'est celle de Flaubert. On avait fait de ce grand romancier une véritable idole. Il était devenu, dans l'ordre littéraire, l'emblème de la perfection. La perfection ! Les grands mots ne sont pour l'ordinaire que des pavillons magnifiques qui abritent les malentendus des hommes, mais quel malentendu plus confus que celui que ce terme peut recouvrir ! La perfection, il semble que cela puisse s'appliquer à l'harmonie d'un ouvrage, à l'aisance et au nature qui y règnent. Pour Flaubert, on l'entendait d'une bien autre façon : il était parfait à la lettre, en ce sens qu'il n'y avait dans son œuvre aucune de ces fautes dont les autres ne sont pas exemptes; elle devenait un modèle de style et d'art littéraire, comme il y en a d'écriture. Mais, de plus, cette œuvre était célèbre par la peine qu'elle avait coûtée à son auteur. Or, s'il est, en présence des beautés de l'art, un sentiment qui domine souvent les profanes, c'est la crainte que tout cela n'ait été fait sans avoir coûté le moindre effort, et la peur

d'être mystifié, si l'on admire de pareils prestiges. Avec Flaubert, une pareille crainte n'avait plus de lieu : le gémissement perpétuel du grand forçat rassure le lecteur bourgeois qui, ne doutant plus du supplice de l'écrivain, consent à lui accorder de l'admiration en échange. Bon nombre d'artistes ne sont pas d'un autre sentiment. Ce qui blessera toujours dans le génie, c'est l'involontaire insolence avec laquelle il prodigue ses trésors, la facilité surhumaine dont il nous semble jouir. Rien assurément de tel chez Flaubert. Mais la peine et l'effort visibles et étalés dans toute son œuvre, sont précisément ce qui en limite la valeur. Il manque à ces phrases toujours accablées de ce qu'elles ont à dire, cette beauté supérieure et supplémentaire qu'il admirait lui-même si loyalement dans celles des maîtres, de Montesquieu, de Chateaubriand. Qu'on se rappelle les descriptions mornes et cartonnées de *Salammbo*, leurs interminables défilés d'*imparfaits*, pareils à des convois de captifs; qu'on se rappelle toute la documentation non assimilée qui encombre *la Tentation de saint Antoine* et qui fait de ce pesant livre un véritable chef-d'œuvre d'école du soir. Tout cela n'atteint pas à la beauté libre. Une œuvre d'art, en effet, quel qu'en soit le sujet, et fût-il le plus tragique du monde, doit être, par elle-même, une œuvre de joie. L'art est du travail absous; c'est la seule tâche humaine qui échappe au joug de la nécessité, qui soit gratuite et arbitraire, et, pour parler le langage religieux, la seule dont on ne doive pas pouvoir dire que l'auteur l'a faite à la sueur de son front. L'art doit nous faire penser à ce que pourrait être le travail dans le paradis. Je me souviens de certains propos de Whistler que j'ai lus il y a fort longtemps, mais qui ne me sont jamais sortis de l'esprit, tellement ils m'ont paru justes : « On croit, disait-il, faire un grand éloge d'un ouvrage en disant : on voit que l'auteur y a beaucoup travaillé; on se trompe... », Et il ajoutait cette sentence que je ne puis pas ne pas trouver admirable : « Le travail seul efface la trace du travail ». En ce sens, on pourrait dire, sans paradoxe, que l'œuvre de Flaubert n'est pas assez travaillée, puisque toute sa fatigue s'y voit encore, puisqu'il ne réussit pas à nous émanciper, à nous affranchir, et que son art manque de délivrance. Sans doute la persistance héroïque de son effort ne peut que nous

inspirer pour lui une estime profonde : mais c'est là un sentiment moral, et un tel sentiment n'a rien à faire parmi les sentiments esthétiques. Rien de plus émouvant, de plus pathétique qu'un pareil labeur, rien qui mérite davantage d'être offert aux méditations de quiconque se mêle d'écrire : l'effort de Flaubert est exemplaire, c'est le résultat qui ne l'est pas. Libre à un auteur de se donner tout le mal imaginable, mais que ce soit justement pour restituer enfin à son ouvrage cette triomphante fraîcheur, qui lui donnera l'air d'avoir été créé, sans labeur, dans une matinée bienheureuse. L'art ne veut que des martyrs secrets. La plus belle réussite du génie consiste à nous dérober toutes les peines qu'il a prises. L'œuvre d'art est comme une fête où c'est bien en réalité l'artiste qui fait tout : c'est lui qui suspend les tentures, dresse la table, dispose les bouquets, allume les lustres, prépare le festin. Mais quand l'heure sonne d'ouvrir les portes, il n'est plus alors qu'un grand seigneur qui, s'informant d'un air presque distrait si tout est bien prêt, vient en souriant au-devant de ses invités. Flaubert n'est point ce grand seigneur-là : dans la fête qu'il veut nous donner, nous le surprenons en bras de chemise.

***

J'espère n'être pas dupe de ma prédilection pour Stendhal, si j'observe que, parmi tous ces changements, la valeur de ses livres, jusqu'à présent, n'a pas été remise en question. Chose admirable, ils ont parfaitement résisté à la mode même dont ils ont été l'objet. Pourtant leur fortune dépend, elle aussi, des modifications du public. Parmi les ouvrages d'imagination, les uns demandent seulement une foule de lecteurs passifs, qu'ils saisissent et qu'ils entraînent; les autres, au contraire, ont besoin d'une élite de lecteurs actifs, associés, pour ainsi dire, à la création de l'auteur et l'achevant avec lui. Tel est le cas pour Stendhal : il est certain que ses romans perdraient beaucoup de leurs prix pour un homme qui ne serait pas lui-même accoutumé à raisonner sur sa vie et à transmettre à son esprit le butin de son expérience. De même pour *Adolphe*. Un lecteur sans littérature risque de ne

pas se représenter tout ce qui est concentré dans cette petite fiole d'essence : il risque de préférer à cette élégante condensation le volumineux étalage d'une première récolte, qui exposerait pêle-mêle feuilles, fleurs et fruits. Rien de si limpide qu'un flacon d'élixir, si ce n'est un flacon d'eau claire : un ignorant pourra s'y tromper. Or il faut bien compter que plus nous irons, plus le nombre des esprits incultes augmentera, non pas seulement dans le public, mais parmi les auteurs, parmi les critiques. Ils auront aussi leurs opinions. ils croiront hardi de les dire. Attendons-nous à ces accidents.

Or c'est le propre d'une œuvre comme celle de Stendhal d'être justement destinée à ce petit nombre auquel il dédiait *la Chartreuse*. La lecture de ses ouvrages suppose tout un fonds de connaissances et de réflexions que nous devons avoir en commun avec lui, et auquel il nous renvoie par des allusions, des références rapides : il est comme un homme qui, nous promenant dans un paysage, ne se contenterait pas de nous le montrer tel qu'il s'offre alors à nos yeux, mais nous rappellerait aussi d'autres vues que nous avons prises du même pays, dans d'autres promenades que nous y aurions faites comme lui, mais non pas en sa compagnie. Ces brusques rappels suffisent à démonter un lecteur passif. Stendhal, enfin, aime l'ironie : rien n'isole davantage une œuvre; l'ironie trace la frontière de feu que ne franchira jamais un nombreux public. Pour qu'elle ne lui soit pas un obstacle, il faut que l'emploi en soit pour ainsi dire constant, comme dans Sterne ou dans Heine, et qu'elle y soit, comme chez ces deux écrivains, presque toujours, détrempée par le sentiment, ou bien qu'elle s'applique toujours, comme dans Voltaire, aux mêmes objets; le lecteur, averti et rassuré, s'associe alors d'avance aux plaisanteries de l'auteur. Mais une ironie qui ne prévient pas, le petit poignard qui frappe et revient sans qu'on ait eu le temps de le voir briller, et qui tue si élégamment qu'il ne fait même pas saigner sa victime, c'est là une arme dont le lecteur ordinaire ne pourra jamais autoriser l'usage : car il veut avant tout n'avoir rien à craindre, et il ne donnera jamais sa confiance à un auteur qui cache dans sa poche un pareil stylet. Tel est pratiquement un des grands avantages de Balzac : son œuvre ne recèle aucune ironie. Bien au contraire, la vaste

et puissante recherche que ce grand homme a menée jusque dans les entrailles du réel, éclate souvent de crédulité et c'est cette crédulité magnanime qui donne à ses romans, en bien des endroits, une grandeur naïve d'épopée. Son œuvre généreuse et plantureuse est sans raccourcis. S'il atteint les profondeurs de ses personnages, ce n'est point, comme Stendhal, par une sorte de retour sur eux, mais, au contraire, en se prêtant à tous leurs instincts, en épousant jusqu'à leur folie. Quelle différence entre ces deux romanciers! Stendhal est tout nerfs, Balzac est sanguin. Balzac tombe sur sa proie comme un lion, il la terrasse, fait corps avec elle. Stendhal plombe sur la sienne comme un petit faucon, il la lie, et, dans le moment même ou il la maîtrise, il s'en détache encore avec une sorte de dédaigneuse indépendance. Il n'est pas jusqu'à la poésie de Balzac, souvent ajoutée, romanesque, artificielle, hérissant de ses clochetons imprévus et de ses tourelles ajourées la masse de l'œuvre, qui ne réponde en quelque chose aux goûts et aux sentiments du gros public. Ainsi ses livres, en même temps qu'ils suscitent et renouvellent l'admiration des connaisseurs, gardent pour des multitudes l'attrait et le charme d'un feuilleton grandiose. Balzac, on le sait, n'était rien moins que démocrate dans ses opinions : son œuvre cependant, dans sa verdeur, sa lourde et épaisse puissance, a quelque chose de populaire. C'est Stendhal l'aristocrate.

***

Mérimée, aussi, résiste bien; il ressemble du reste à Stendhal, mais sans ses allures : c'est un fantassin près d'un cavalier. Ses livres jouissent des avantages attachés à la concision : ils ne prêtent pas le flanc aux attaques et, dans l'immense bataille que le temps livre aux œuvres des romantiques, on les voit qui, sans souci du sort général de l'armée, forment le carré et ne se laissent pas entamer. Les ouvrages plus éloquents de Chateaubriand ne font pas tous une si ferme contenance, et l'on a déjà remarqué que la rhétorique des *Natchez* a bien vieilli, et que personne ne lit plus *les Martyrs*, ni *le Dernier des Abencerages*. J'avoue même, pour ma part, ne point partager non plus la prédilection que la *Vie de Rancé* a

pas se représenter tout ce qui est concentré dans cette petite fiole d'essence : il risque de préférer à cette élégante condensation le volumineux étalage d'une première récolte, qui exposerait pêle-mêle feuilles, fleurs et fruits. Rien de si limpide qu'un flacon d'élixir, si ce n'est un flacon d'eau claire : un ignorant pourra s'y tromper. Or il faut bien compter que plus nous irons, plus le nombre des esprits incultes augmentera, non pas seulement dans le public, mais parmi les auteurs, parmi les critiques. Ils auront aussi leurs opinions. ils croiront hardi de les dire. Attendons-nous à ces accidents.

Or c'est le propre d'une œuvre comme celle de Stendhal d'être justement destinée à ce petit nombre auquel il dédiait *la Chartreuse*. La lecture de ses ouvrages suppose tout un fonds de connaissances et de réflexions que nous devons avoir en commun avec lui, et auquel il nous renvoie par des allusions, des références rapides : il est comme un homme qui, nous promenant dans un paysage, ne se contenterait pas de nous le montrer tel qu'il s'offre alors à nos yeux, mais nous rappellerait aussi d'autres vues que nous avons prises du même pays, dans d'autres promenades que nous y aurions faites comme lui, mais non pas en sa compagnie. Ces brusques rappels suffisent à démonter un lecteur passif. Stendhal, enfin, aime l'ironie : rien n'isole davantage une œuvre; l'ironie trace la frontière de feu que ne franchira jamais un nombreux public. Pour qu'elle ne lui soit pas un obstacle, il faut que l'emploi en soit pour ainsi dire constant, comme dans Sterne ou dans Heine, et qu'elle y soit, comme chez ces deux écrivains, presque toujours, détrempée par le sentiment, ou bien qu'elle s'applique toujours, comme dans Voltaire, aux mêmes objets; le lecteur, averti et rassuré, s'associe alors d'avance aux plaisanteries de l'auteur. Mais une ironie qui ne prévient pas, le petit poignard qui frappe et revient sans qu'on ait eu le temps de le voir briller, et qui tue si élégamment qu'il ne fait même pas saigner sa victime, c'est là une arme dont le lecteur ordinaire ne pourra jamais autoriser l'usage : car il veut avant tout n'avoir rien à craindre, et il ne donnera jamais sa confiance à un auteur qui cache dans sa poche un pareil stylet. Tel est pratiquement un des grands avantages de Balzac : son œuvre ne recèle aucune ironie. Bien au contraire, la vaste

et puissante recherche que ce grand homme a menée jusque dans les entrailles du réel, éclate souvent de crédulité et c'est cette crédulité magnanime qui donne à ses romans, en bien des endroits, une grandeur naïve d'épopée. Son œuvre généreuse et plantureuse est sans raccourcis. S'il atteint les profondeurs de ses personnages, ce n'est point, comme Stendhal, par une sorte de retour sur eux, mais, au contraire, en se prêtant à tous leurs instincts, en épousant jusqu'à leur folie. Quelle différence entre ces deux romanciers! Stendhal est tout nerfs, Balzac est sanguin. Balzac tombe sur sa proie comme un lion, il la terrasse, fait corps avec elle. Stendhal plombe sur la sienne comme un petit faucon, il la lie, et, dans le moment même ou il la maîtrise, il s'en détache encore avec une sorte de dédaigneuse indépendance. Il n'est pas jusqu'à la poésie de Balzac, souvent ajoutée, romanesque, artificielle, hérissant de ses clochetons imprévus et de ses tourelles ajourées la masse de l'œuvre, qui ne réponde en quelque chose aux goûts et aux sentiments du gros public. Ainsi ses livres, en même temps qu'ils suscitent et renouvellent l'admiration des connaisseurs, gardent pour des multitudes l'attrait et le charme d'un feuilleton grandiose. Balzac, on le sait, n'était rien moins que démocrate dans ses opinions : son œuvre cependant, dans sa verdeur, sa lourde et épaisse puissance, a quelque chose de populaire. C'est Stendhal l'aristocrate.

***

Mérimée, aussi, résiste bien; il ressemble du reste à Stendhal, mais sans ses allures : c'est un fantassin près d'un cavalier. Ses livres jouissent des avantages attachés à la concision : ils ne prêtent pas le flanc aux attaques et, dans l'immense bataille que le temps livre aux œuvres des romantiques, on les voit qui, sans souci du sort général de l'armée, forment le carré et ne se laissent pas entamer. Les ouvrages plus éloquents de Chateaubriand ne font pas tous une si ferme contenance, et l'on a déjà remarqué que la rhétorique des *Natchez* a bien vieilli, et que personne ne lit plus *les Martyrs*, ni *le Dernier des Abencerages*. J'avoue même, pour ma part, ne point partager non plus la prédilection que la *Vie de Rancé* a

inspiré, ces dernières années, à d'excellents connaisseurs. Ce livre, il me semble, se sent de la fatigue de son auteur qui, hors d'état d'y inventer des beautés neuves, retombe presque toujours dans ses effets ordinaires et dans ses grâces professionnelles. Cependant, en voyant que la figure du grand Vicomte ne perd rien de son ascendant sur nous, on en vient à se demander s'il n'y aurait pas deux sortes d'œuvres littéraires, les unes subsistant indépendamment, les autres, moins entières et moins parfaites, ne servant qu'à nous évoquer une image de leur auteur, une certaine figure d'homme qui nous intéresse plus qu'elles. Il n'est pas douteux, par exemple, que l'idée même que nous nous faisons de Gœthe a beaucoup plus de prix pour nous qu'une très grand part de son œuvre. Mais, si l'on y regarde mieux, on voit que cette médiation même ne peut s'opérer que s'il reste dans l'œuvre en ruine des éléments de premier ordre. Ce sera, pour Gœthe, sans compter quelques poèmes ni le trésor des *Pensées*, *Wilhelm Meister* et les deux *Faust*. Pour Chateaubriand, sans parler de l'admirable *Itinéraire*, ni de toutes les vues pénétrantes répandues dans ses ouvrages, et jusque dans les *Mélanges historiques et littéraires*, les incomparables *Mémoires d'Outre-Tombe* ne suffiraient-ils pas à fonder la plus durable des gloires? Le dernier siècle nous offre-t-il rien de plus beau que ce magnifique arrangement d'une époque autour d'un visage? Si nous voulions sentir mieux encore ce qu'il y a de fierté native, de noblesse sincère, dans la figure du grand poète gentilhomme qui se présente ainsi à nous, il nous suffirait de jeter les yeux sur les imitations bourgeoises que quelques-uns de nos contemporains nous en ont offertes.

Parmi les poètes, Vigny profite aussi de sa concision. Son œuvre un peu gênée, étroite et haute, gardera toujours ses fidèles. Lamartine semble destiné à fournir à la poésie du XIXe siècle ses plus purs fragments : le temple dressé par lui s'est écroulé, mais nous n'avons rien de si pur que les colonnes qui restent debout. Gautier, par le plus juste retour, voit les hommages revenir à ses feuilletons où il a prodigué tant de finesse critique, à ses romans, à ses vers, à toute cette œuvre qui n'a rien de faux et que soutient discrètement une des plus naïves et des plus belles âmes de poète qu'il

y ait dans notre littérature. Nerval, dans l'ombre, couronne son front infortuné de ses sonnets admirables. Quant à Musset...

Mais ici je mêlerai peut-être, malgré moi, mon sentiment personnel à ce que je crois apercevoir dans le goût de notre époque. Je parlerai néanmoins. Musset a le précieux avantage d'être le poète que lisent les adolescents et qui reste ensuite mêlé aux souvenirs dorés qu'on garde de la première jeunesse. Mais qu'on le relise, et l'on s'aperçoit aisément qu'il n'est point fait pour le premier rang. Ces émotions toujours banales, ces airs cavaliers qui n'arrivent pas à couvrir les perpétuelles défaillances de l'expression, tout cela ne peut que nous décevoir : il est vrai que l'admiration s'est reportée à son théâtre : mais on peut craindre que ce théâtre n'ait pas non plus la solidité secrète sans laquelle même le joli et le vague ne sauraient durer dans les arts. Ses comédies rappellent tour à tour Marivaux et Shakespeare et semblent unir parfois le charme de l'un et de l'autre. Mais Marivaux, vrai petit Racine de la nuance, porte dans l'analyse des sentiments autrement de finesse et de précision, et quant à Shakespeare, il y a, sous sa fantaisie, des monceaux d'expérience, toutes les rêveries et les nostalgies d'un génie jouant avec l'âme humaine. La fantaisie de Musset est bien loin d'avoir de pareils dessous. On trouve la même différence entre la poésie de ses dialogues et celle qui émane des comédies de Shakespeare, qu'entre l'odeur d'un flacon que fait passer sous notre nez un parfumeur prévenant, et ces souffles errants qui viennent parfois, sur la mer, enivrer un navigateur, et qui lui apportent l'âme d'une île inconnue, peut-être celle d'un monde.

***

Venons enfin à Victor Hugo, mais non sans avoir fait d'abord une libation de gratitude et de piété à l'énorme poète, au père Nil qui a inondé de ses flots les plates campagnes de la vie moderne. L'œuvre d'Hugo est assurément déjà bien entamée; mais de ce qui restera debout émanera toujours quelque chose qui représentera l'immensité de

l'ensemble. Aussi bien, le vieux poète aimait-il les ruines; c'est par goût pour les compositions où Piranèse en a représenté qu'il a rangé celui-ci parmi les génies universels. Son œuvre elle-même en fera une de comparable à ces grandioses thermes romains, où la coupole azurée remplace les voûtes rompues, où les plantes, les arbres qui ont poussé au faîte des murs, donnent à l'édifice des lignes mouvantes que le vent fait écumer sur le ciel. Les passants les plus distraits admireront la majesté du monument. Il suffira de la plus légère recherche pour mettre au jour des fragments magnifiques, des vers d'une rareté admirable, des poèmes, des pages entières. On n'y fouillera jamais sans quelque trouvaille. Pourtant l'œuvre d'Hugo est présentement celle qui suscite le plus de contradictions, le plus d'attaques et, lors même que ces critiques peuvent nous sembler outrées, il suffit, pour nous les expliquer, de remonter aux sentiments qui les inspirent. Victor Hugo a rassemblé et exprimé tout ce qui, dans le romantisme, nous paraît aujourd'hui le plus caduc, de sorte que nous ne pouvons guère prendre conscience de nous sans nous opposer à l'esprit qui emplit ses livres. On a cru exprimer cette opposition en disant que nous redevenons classiques; c'est, je crois, se flatter beaucoup. Sans doute, je vois bien ce qu'il y a de commode pour un auteur à se prétendre classique. Cela lui permet de nous présenter les ouvrages les plus pauvres, en nous donnant à entendre qu'il a sacrifié des trésors d'invention et de trouvailles aux exigences d'une sévère esthétique. Comment nous retiendrions-nous de sourire et d'avouer qu'un peu plus d'orgie aurait mieux fait notre affaire? A la vérité, on n'est pas classique parce qu'on se met à la diète, on n'est pas classique tout seul. Il faut, pour qu'un pareil art se dégage, une conspiration des temps et des circonstances : il est alors la conscience que prend d'elle-même une société profondément satisfaite, le fronton suprême d'un ordre : on est classique au temps de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV : on l'eût été au temps de Napoléon, si l'ordre qu'il imposait avait été moins formel, plus intime. Nous, au contraire, l'époque nous presse, nous devons soutenir nous-mêmes le plafond de notre vie, tout est remis en question autour de nous; ainsi sollicités, nous sentons que nous ne pouvons

avoir d'autre grandeur que d'envisager avec une véritable intrépidité d'esprit les problèmes qu'il nous faut résoudre, les dangers qui nous menacent. Si nous nous opposons alors au romantisme, ce n'est point par classicisme, c'est par réalisme. Le trait le plus frappant qu'on puisse remarquer aujourd'hui chez tous les hommes réfléchis, c'est le besoin de revenir, de se réappliquer au réel. Ils cherchent beaucoup moins, quand ils se rencontrent, à contraster leurs opinions qu'à enrichir mutuellement leur expérience. Nous finissons par abhorrer la parole vaine, et c'est à ce titre que toute une partie de l'œuvre d'Hugo nous éloigne et nous rebute. Cette différence vraiment trop criante entre le volume des phrases et leur contenu, ces banalités augurales où les plus graves questions, sans même avoir été effleurées, semblent tranchées en deux lignes, voilà ce qu'il est honorable pour nous de ne plus pouvoir aimer. Rien ne caractérise mieux un écrivain que la façon dont il se sert des plus grands mots : à voir Victor Hugo les manier si lestement, on est bien forcé de penser que ce sont aussi pour lui les plus vides. Qu'on regarde comment il use du mot Dieu; c'est son bouche-trou : il le jette où il n'a plus rien à dire. Sans doute, de cette conflagration de paroles, semble parfois jaillir un soleil de pensées. Pourvu qu'on s'y applique et surtout si l'on est soi-même philosophe, il n'est pas de système philosophique qu'on ne puisse retrouver dans ce tumulte verbal. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a point là assez de scrupules. Capable du sublime le plus authentique, le poète se contente souvent d'un sublime de commande, qui ne lui coûte aucun effort, qu'il fabrique à sa volonté, qu'il a sous la main. En vain, comme un esclave trop officieux, le point d'exclamation est-il toujours prêt à aller lever les bras au bout de la phrase, à nous faire son signal d'extase et d'effarement; nous demeurons froids. Que nous importe, de même, malgré son appareil de flots et de nuées, la mise en scène de l'exil? Nous savons trop bien que la véritable solitude ne consiste pas à se jucher sur un rocher, mais qu'on l'obtient plus simplement et plus sévèrement, au milieu des hommes, dans une chambre, auprès d'une lampe, par le ferme propos de penser en s'oubliant, en tendant tout son esprit à la recherche et à l'expression

d'une vérité. Même quand Hugo écrit dans son île, sa pensée manque de vraie solitude.

Notre éloignement pour lui devient plus marqué, lorsqu'il répand, sans y regarder, toutes les idées propres à renverser un ordre social auquel nous savons qu'est lié, pour le moment, ce qui fait la grandeur humaine; et quand nous voyons le poète profiter lui-même d'une organisation que, dans son auguste étourderie, il fait tout pour ébranler, il nous apparaît alors comme un démolisseur vraiment bien logé; les meilleurs d'entre nous ressembleraient plutôt à des constructeurs sans abri. Mais, ce qui nous blesse maintenant, dans l'œuvre d'Hugo, cette pensée sans austérité, c'est cela justement qui lui a valu sa popularité énorme. Ce mémorable exemple éclaire à plein l'alternative tragique qui s'offre à la plupart des écrivains. C'est rarement le même chemin qui mène au succès et à la vraie gloire. Il y a, sinon une antinomie fatale, du moins une opposition presque inévitable entre les raisons qui font qu'une œuvre réussit, et celles qui la font durer. Pour réussir, il faut avant tout ne pas rester seul, s'embrigader, suivre un parti, en dépendre; pour durer, il faut n'avoir pas dépendu. Qu'est-ce que ce Stendhal dont nous parlions tout à l'heure, sinon l'indépendance même? N'est-ce pas un indépendant aussi que Mérimée, n'en est-ce pas un que ce libre, fier, savant et curieux Gobineau, dont l'œuvre commence d'arriver au public français? Parmi les romantiques, n'est-ce pas ceux qui, comme Gautier, sont demeurés à l'écart, qui nous paraissent maintenant avoir le mieux préservé leur honneur d'artistes? Si Renan reste exempt de la défaveur qui s'attache à bien des penseurs de son temps, n'est-ce pas parce qu'il a mêlé aux caresses dont il flattait les idées du jour quelques coups de patte assez sévères pour nous montrer qu'il demeurait un observateur perspicace et un juge incorruptible? Quant aux classiques, qu'on ne nous oppose pas leurs égards précautionneux pour la religion, ni les flatteries qu'ils ont adressées à Louis XIV; leur œuvre éclate d'indépendance; rien n'a gêné l'étude qu'ils ont faite de l'être humain. « La première et la dernière chose qu'on demande au génie, dit Gœthe, c'est l'amour de la vérité. » Mais Gœthe ne fut jamais populaire. La réputation qu'un auteur obtient

de son vivant est mêlée de mille éléments étrangers à son œuvre; quand il meurt, cette œuvre est seule : elle s'adresse alors à ce petit nombre d'amateurs exquis, d'âmes enflammées, qu'on appelle la postérité et qui constituent, en somme, le seul véritable public. Que toute une partie de l'œuvre d'Hugo ait à souffrir de cette nouvelle épreuve, on ne saurait en douter. S'il est une faute où celui qui écrit ces lignes espère bien ne jamais tomber, c'est de parler légèrement des grands hommes : il sait trop combien nous leur sommes redevables. Mais nous sommes justifiés de nous séparer d'eux, quand c'est pour rester fidèles à la grandeur. Nous ne les quittons alors que parce qu'ils se sont déjà quittés. Victor Hugo nous déçoit quand nous trouvons moins de génie à son faîte qu'à sa base, quand nous souffrons de ne pas voir en lui la hauteur des intentions couronner la magnificence des dons. Mais, cela dit, il reste le prodigieux créateur de vers, l'incomparable virtuose, le grand sorcier, l'évocateur, l'inventeur d'images. Nous ne saurions reconnaître en lui le Jupiter supérieur, ni l'Apollon hautain, prophétique, mais il est le puissant Neptune, et nous lui dirons : « Donne-nous, je t'en prie, des traversées favorables sur ton œuvre immense; enivre-nous de ton bruitl de ta vaste emphase marine; nous admirerons tes tempêtes tes calmes, et jusqu'à cette espèce de sublimité horizontale que prête à tes flots le reflet partout étendu des hauteurs célestes. Peut-être t'apercevrons-nous toi-même, au loin, dans ton triomphe écumant, parmi tes Néréides, tes Tritons soufflant dans leur conque, ou tenant comme des flambeaux de grands rameaux de corail. Car tu n'es certes pas le Dieu que tu croyais être, mais, en vérité, tu es bien un Dieu. »

ABEL BONNARD

POÉSIES

PARC

Dans le parc passent les robes blanches
Sur les pelouses et sous les branches...

C'est le règne en toutes ses douceurs
De paix harmonieuse et fidèle;
La noblesse des arbres se mêle
Sans la vaincre à la grâce des fleurs.

Les robes blanches sur les verdures
Glissent comme des colombes pures.

Un cèdre veille amoureusement
Sur un tendre géranium rose
Comme sur un berceau qui repose
Et le garde de ses bras qu'il tend...

En lignes roses et lumineuses
Le sable s'offre aux robes rieuses.

Au palais qu'offrent les hauts sapins
En tapis clair et sombre tenture,
Le pas se fait doux qui s'aventure
Au royaume des chants sibyllins.

Les robes claires font un bruit d'ailes
Sous les grands platanes parallèles.

Le soleil allume des galas
Aux feuilles translucides des aunes;
Des tulipes flambent, rouges, jaunes,
Dans les plates-bandes, tout là-bas.

Voici qu'en les clairières s'effeuillent
Les blanches robes qu'elles recueillent.

En ronde dansent des peupliers,
Et, contant en grimaces émues
Le sourire des fleurs disparues,
Devisent deux grands ormes pliés...

Dans le parc passent les robes blanches
Sur les pelouses et sous les branches.

LUNE

L'allée est large et droite, et mène sans détour
A la demeure...
— L'allée est belle et sûre, et l'allée est sans leurre,
Ainsi qu'aujourd'hui ton retour!

La marguerite haute est lumineuse et droite
Sur le gazon...
— Chaque marguerite est la blanche floraison
Qui fait la gerbe moins étroite!

La grille du grand parc s'ouvre sur l'infini
De la campagne...
— Ainsi que le beau parc notre grand amour gagne
Les horizons où tout s'unit!

La futaie élevée est touffue et grandie
Sous le ciel clair...

— Mon amour est grandi : ton amour m'est plus cher,
Il s'est élevé sur ma vie!

Le nuage qui fuit, voile — sans la ternir —
La lune blanche...
— Que ton cœur radieux où mon amour se penche
Appelle à lui tout l'avenir!

O la tendre lumière à la fenêtre ouverte
De la maison...
— Ainsi veillait mon cœur, devant son horizon,
De toute sa tendresse offerte!

DEUX ARBRES...

Deux grands frênes sont morts, sont morts cette nuit,
Deux grands frênes sont morts... ils sont morts sans bruit...

Sur l'herbe ils sont tombés, sont tombés ensemble...
Et tombés doucement, à ce qu'il nous semble...

Ils ne paraissaient pas, indolents amis,
Ils ne paraissaient pas l'un à l'autre unis...

Mais la Mort a montré l'unique racine
D'où s'élevait leur sève, et double et divine.

— Que de gens sont ainsi, dont seule la Mort,
La Mort seule, a prouvé l'invincible accord —

Leurs fronts levés toujours vers la foi première,
Leurs fronts passionnés cherchaient la lumière :

Dans le pré, hors du bois, ils se sont penchés,
Ils appelaient les cieux... Ils les ont cherchés!

Sur l'herbe ils sont tombés, sont tombés ensemble...
Et tombés doucement, à ce qu'il nous semble...

Deux grands frênes sont morts, sont morts cette nuit,
Deux grands frênes sont morts... ils sont morts sans bruit...

ERNEST DE GANAY

LA CRISE FINANCIÈRE ALLEMANDE

La crise financière allemande nous intéresse à un double point de vue : au point de vue de ses répercussions sur la capacité de paiement de l'Allemagne, et partant sur le problème des réparations; au point de vue de la leçon qui s'en dégage relativement aux dangers d'une mauvaise politique monétaire. C'est à ce dernier point de vue que nous voudrions l'examiner d'abord. Cette étude préliminaire est indispensable pour comprendre les réactions de la crise sur le problème des réparations et pour juger les suggestions qui cherchent le remède dans des moratoires successifs.

La leçon? Elle est claire. Elle s'impose à quiconque ne veut pas garder obstinément ses yeux fermés à la lumière : c'est, une fois de plus, la condamnation du papier-monnaie.

L'Allemagne s'est abandonnée à l'opium monétaire. La drogue développe aujourd'hui ses ravages. Après un certain retard, qui a pu faire illusion à quelques-uns, l'inflation produit toutes ses conséquences désastreuses, et elles éclatent avec d'autant plus de violence que l'organisme a plus longtemps résisté au poison qu'on lui faisait absorber.

Il n'est pas inutile de se pencher sur la crevasse et de suivre les effets de cette nouvelle épreuve des théories monétaires. Ce l'est d'autant moins que la France est menacée d'une reprise du mouvement inflationniste.

On recommence, en effet, à parler d' « inflation modérée », d'émissions « strictement mesurées » et d'ailleurs, « gagées »

par les recettes futures de l'État, notamment par les ressources à provenir des versements de l'Allemagne. On s'en tient, pour le moment, à quelques milliards — trois ou quatre au plus, — juste ce qu'il faudrait pour faire disparaître la gêne de la Trésorerie et couvrir le déficit du budget. On éviterait ainsi d'imposer au Pays un supplément de charges, tandis que l'industrie et les échanges recevraient le coup de fouet qui leur permettrait de repartir.

Nos lecteurs savent ce qu'il faut penser de ces sophismes; nous les avons déjà réfutés dans nos précédents articles. Mais ils seront intéressés, sans doute, par ce qui se passe actuellement en Allemagne et qui apporte à nos raisonnements une éclatante confirmation.

Aussi bien, pouvait-on tenir pour concluantes les expériences de la Russie et de l'Autriche. L'abus des émissions a entraîné dans ces deux pays la ruine monétaire et, avec la ruine monétaire, la succession de troubles sociaux, économiques et politiques, qui sont la rançon fatale de ces abus.

On a cependant objecté que ces exemples ne valaient pas, que le désordre lamentable de l'économie russe était dû surtout à la manie diabolique de destruction des dirigeants soviétistes; que les difficultés de l'Autriche tenaient moins à sa politique monétaire qu'au dépècement territorial de l'ancienne monarchie austro-hongroise. Nous ne ferons aucune difficulté pour reconnaître que, dans les deux cas, les causes politiques ont eu une influence prépondérante. Il est toutefois difficile de nier que l'action perturbatrice du facteur monétaire n'ait agi parallèlement à celle du facteur politique. Dans le cas de la Russie, notamment, il est intéressant de retenir que la fabrication intensive des roubles papier a été utilisée systématiquement comme moyen d'expropriation et de désorganisation.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne l'Allemagne, on ne saurait prétendre que la perturbation actuelle de son économie n'ait essentiellement une origine monétaire : c'est à l'inflation, et à l'inflation seule, qu'elle doit être attribuée.

Suivons le mal dans ses évolutions.

A ce jour, la circulation allemande n'est plus éloignée

de 400 *milliards* de marks. Le montant s'en accroît sans cesse.

Et, néanmoins, malgré cet afflux énorme de billets, des lamentations s'élèvent de toutes parts : l'industrie et le commerce se plaignent de la pénurie des instruments de paiement, du resserrement du crédit; l'ouvrier demande à cor et à cri qu'on ajuste son salaire, toujours en retard sur l'augmentation du coût de la vie. Le gouvernement est assailli de réclamations de la part de ses fonctionnaires, de malédictions de la part de tous ceux qui ont des revenus fixes et sont voués à une misère effroyable.

Même, les partisans déclarés de la politique d'inflation, ceux qui encourageaient les pouvoirs publics à y persévérer et qui se sont opposés, jusqu'ici, au moindre effort de réaction, reculent maintenant épouvantés devant leur œuvre; ils craignent de voir sombrer dans la révolution et dans le sang leur fortune édifiée sur l'expropriation de la grande masse de leurs concitoyens. Le mal a dépassé le point où ses ravages pouvaient être arrêtés.

Au lendemain de l'armistice, la circulation allemande de billets (billets de la Reichsbank, bons de Caisse de l'Empire, billets des Caisses de Prêts) ne dépassait guère 27 milliards et demi de marks. Au début de 1920, elle approchait de 50 milliards; au début de 1921, elle était aux environs de 80 milliards; au début de 1922, aux environs de 120 milliards. Le 7 octobre, — dernière situation que nous ayons sous les yeux, — elle atteint 358 *milliards et demi de marks.*

Le rapprochement de ces chiffres montre quelle a été l'accélération du mouvement en 1922.

Mais c'est surtout dans le dernier trimestre que cette accélération a pris une allure vertigineuse : fin juin, la circulation ne dépassait pas, dans l'ensemble, 180 milliards de marks, dont 170 milliards pour la seule circulation de la Reichsbank et 10 milliards pour la circulation des Caisses de Prêts. En trois mois, elle a donc presque doublé. L'entraînement est désormais irrésistible : le mark sera broyé dans cet engrenage.

La tableau ci-après permettra de suivre le développement des émissions depuis la fin de la guerre :

CIRCULATION FIDUCIAIRE DE L'ALLEMAGNE

Billets de la Reichsbank, des Caisses de Prêts et de l'Empire
(en millions de marks).

Périodes.	Circulation moyenne durant la période.	Indice d'accroissement moyen.	Accroissement total de la circulation durant chaque période.	Accroissement mensuel moyen de la circulation.
—	—	—	—	—
Novembre-décembre 1918 .	29 521	100		
Année 1919.	39 782	135	17 020	1 418
Année 1920	65 854	223	31 347	2 612
Année 1921.	85 754	290	41 070	3 423
1er semestre 1922	141 315	479	57 705	9 618
Juillet 1922	190 530	645	22 445	22 445
Août 1922.	227 465	771	49 503	49 503
Septembre 1922	297 135	1 007	79 341	79 341

Certes, il est facile de mettre en marche l'inflation; il l'est beaucoup moins de la conduire et de l'arrêter. Telles ces roches suspendues en équilibre instable sur le flanc des montagnes et qu'une poussée, souvent légère, suffit à précipiter sur la pente. Pour suspendre leur course, il est nécessaire de mettre en œuvre toute la puissance de ses muscles. Encore, faut-il que l'effort de résistance soit fait à temps, avant que l'accélération, multipliant leur force vive, ne l'ait rendu impossible.

Dans les derniers mois de 1920, alors que la France se démontrait résolue à lutter contre l'entraînement inflationniste, on a pu croire que l'Allemagne avait la même volonté. Le gouvernement du Reich a fait, à ce moment-là, un effort réel d'assainissement financier. Les impôts ont été sérieusement augmentés et, de ce fait, les recettes se sont trouvées accrues, tandis que les dépenses étaient maintenues stationnaires.

Les recettes du 1er semestre 1921 ont dépassé 50 milliards, au lieu de 13 milliards et demi seulement pour le semestre correspondant de 1920. L'amélioration avait déjà commencé dès le dernier trimestre de cette même année : les recettes s'étaient élevées à près de 21 milliards. Quant aux dépenses, qui avaient été pour ce trimestre de 26 milliards et demi, leur moyenne s'est maintenue sensiblement à ce même niveau pour les deux premiers trimestres de 1921.

Aussi, la Reichsbank n'a-t-elle été mise à contribution que dans des proportions relativement modérées. L'augmentation de la circulation a été de 3 163 millions pour le premier semestre 1921, contre 13 244 millions et 18 103 millions de marks respectivement, pour les deux semestres précédents.

Cet effort n'a pas eu de lendemain. Les magnats de l'industrie et de la finance n'ont pas permis qu'on le continuât. Ils ont bien vite engagé la lutte contre toute politique tendant à arrêter l'inflation.

Ils n'ont pas admis qu'on leur enlevât le bénéfice de la réduction indirecte des impôts qui résulte d'une dépréciation continue de la monnaie avec laquelle ils sont acquittés. Ils n'ont pas voulu davantage que l'on rognât les larges profits escomptés de cette dépréciation, et réalisés tant sur le marché national que dans les échanges avec l'étranger. Au marché national, il fallait conserver l'action excitatrice des achats résultant d'une émission sans cesse accrue; aux échanges avec l'étranger, il fallait maintenir la prime constituée par l'écart entre la valeur intérieure et la valeur internationale du mark.

En permettant la reprise du mark, l'arrêt de l inflation eût entraîné l'ajustement des prix intérieurs avec les prix mondiaux et, ainsi, rendu plus difficile les exportations. Il fallait l'éviter à tout prix. *Hauts prix et changes élevés* tel était le mot d'ordre. Il suffit de se reporter aux journaux de l'époque pour constater que, sauf de très rares exceptions, tous s'en firent l'écho. — C'est à ce même moment qu'une campagne parallèle était menée par nos inflationnistes qui soulignaient à plaisir les avantages que l'Allemagne retirait de l'inflation.

Le change allemand fut systématiquement déprécié par des offres continues de marks à la spéculation internationale. Les actifs d'exportation n'ont plus été rapatriés que dans une faible mesure; la plus grosse partie fut laissée à l'étranger, notamment en Angleterre, aux États-Unis et en Hollande. Ajoutons que ces manœuvres se sont trouvées facilitées par la renonciation de l'Angleterre et des États-Unis au droit, inscrit dans le Traité de Versailles, de « saisir les biens (marchandises ou dépôts en banque) des ressortissants allemands,

au cas où l'Allemagne manquerait volontairement à ses engagements [1] ».

A partir de juin 1921, la planche à billets se remet à fonctionner de façon intensive. L'accroissement mensuel moyen passe de 1/2 milliard dans le premier semestre, à 6 300 millions dans le second; il est porté à 9 618 millions dans le premier semestre de 1922. Durant ces deux périodes, l'accroissement total de la circulation a été respectivement de près de 38 milliards et de plus de 57 milliards et demi. En juillet dernier, le mouvement s'est accéléré fortement tout d'un coup; en août, l'augmentation des émissions a été de 49 milliards et demi de marks.

Était-il encore temps pour s'arrêter dans cette course à l'abîme? Nous pensons, quant à nous, que la situation était alors déjà désespérée. Nous enregistrons cependant l'aveu d'une grande revue financière allemande *Die Bank*, qui déduit, d'une analyse très complète des conditions générales, qu'une réaction était encore possible. On lit, en effet, dans un article intitulé *A la croisée des chemins* (numéro d'octobre) : « Au début du mois de septembre, le régime monétaire allemand en était arrivé au point extrêmement critique où dans tout pays inflationniste, il devient possible de constater si un gouvernement possède assez d'intelligence et d'énergie pour enrayer la dépréciation monétaire, ou bien si ces deux qualités lui font défaut et si l'inflation, *ce produit de l'incompétence et de la faiblesse*, va déborder sans mesure. »

L'expérience est faite. Que le point critique se place au début de septembre ou avant, le fait certain, aujourd'hui, c'est que le gouvernement de Berlin a choisi la mauvaise route : l'inflation déborde sans mesure.

Pendant la dernière semaine de septembre, les appels adressés à la Reichsbank ont dépassé, en importance, toutes les proportions connues jusqu'à ce jour. Le commerce et les banques ont escompté pour plus de 7 milliards de marks d'effets commerciaux; l'État a prélevé plus de 61 milliards de marks, contre remise de bons du Trésor. Le montant des billets en circulation s'est élevé à 317 milliards, en augmen-

1. La renonciation de l'Angleterre est du mois de novembre 1920. La Belgique a pris une décision analogue en février 1921.

tation de 79 milliards sur le chiffre du 31 août. Période exceptionnelle, dira-t-on? Peut-être. Mais les semaines qui ont suivi n'ont pas corrigé cette situation; elles l'ont au contraire aggravée.

Comment se fait-il que ces nombreux milliards de billets déversés, par dizaines, dans la circulation, n'arrivent pas à satisfaire les besoins monétaires de l'Allemagne?

Tout le monde se plaint, dans le Reich, de la pénurie des moyens de paiement. Leur fabrication est toujours en retard sur la demande. Les 150 milliards émis dans les trois mois de juillet, août et septembre, sont insuffisants aujourd'hui. On est obligé de recourir à des moyens de fortune. Un peu partout, on voit éclore de nouvelles vignettes, portant la signature de firmes privées, vignettes qui n'ont, par suite, aucune valeur légale, mais qui, néanmoins, circulent sans difficulté.

Une fois de plus se vérifie cette vérité, en apparence paradoxale : *L'argent n'est jamais aussi rare qu'en période d'inflation.*

C'est surtout vers le milieu du mois d'août que le resserrement monétaire a commencé de prendre des proportions vraiment gênantes. L'échéance de juillet avait déjà donné lieu à certaines difficultés, mais ces difficultés n'étaient rien auprès de celles qui se sont manifestées pour l'échéance d'août. Plusieurs grandes banques ont été dans l'impossibilité de payer intégralement leur personnel; elles ont dû remettre à leurs employés des chèques sur la Reichsbank, parfois pour la moitié, et même davantage, de leurs appointements mensuels. Toutes ont limité étroitement les retraits de dépôts des maisons de commerce. Le paiement des gros chèques aux étrangers devint très difficile à obtenir; beaucoup ne purent se procurer les fonds qui leur étaient nécessaires qu'en effectuant des tirages successifs sur plusieurs banques. Encore, leur demandait-on d'attendre.

L'échéance de septembre ne s'est pas faite dans de meilleures conditions. Certaines des principales banques de Berlin n'ont pas été en mesure de payer même de petits chèques de 1 500 à 5 000 marks. L'Office des chèques postaux n'a pas pu payer des sommes relativement peu élevées; il ne

disposait, d'ailleurs, que de coupures de 10 000 marks. Dans les milieux de l'industrie et du commerce, cette pénurie de numéraire a provoqué la plus vive sensation. Un grand nombre d'entreprises se sont trouvées dans l'impossibilité de payer intégralement les traitements et les salaires du mois; il en est résulté des troubles dans plusieurs centres industriels [1].

Et cependant, l'imprimerie du Reich travaille sans désemparer. Elle fonctionne avec trois équipes jour et nuit, même le dimanche; on a chargé, en outre, des imprimeries privées, dans plusieurs villes, notamment à Leipzig, de fabriquer des billets. En ce moment, la production journalière s'établit entre 7 et 8 milliards.

Une autre fois déjà, la Reichsbank avait été incapable de satisfaire entièrement les exigences de la circulation. Quelques semaines avant la fin de la guerre, au mois d'octobre 1918, la défiance générale, qui se développait alors dans tous les milieux, avait provoqué une forte thésaurisation d'instruments de paiement. Les échanges s'en étaient trouvés paralysés et le 22 octobre 1919, le Bundesrat avait été amené à reconnaître comme instruments de paiement légaux les 800 millions de marks environ de coupons des emprunts de guerre qui arrivaient à échéance le 2 janvier 1919.

Mais cette crise, d'ailleurs passagère, fut très loin d'atteindre les proportions et le degré de gravité de celle-ci. Le rationnement a exacerbé la thésaurisation. Toutes les caisses thésaurisent : caisses des banques, caisses des exploitations industrielles, de grande et de petite importance, caisses des commerçants. Chacun veut avoir des disponibilités abondantes, afin d'être prêt à faire face, à tout instant et dans la plus large mesure, aux demandes qui peuvent se présenter. Une prime assez forte — jusqu'à 10 p. 100 et parfois davantage — est payée pour se procurer des coupures moyennes ou pour obtenir rapidement des billets.

Le *Berliner Tageblatt*, qui signale le fait, ajoute ce commentaire très significatif : « Ce n'est pas seulement pour le paiement

1. De nombreuses autorisations ont été accordées depuis pour l'émission d'instruments de paiement de secours. Les bénéficiaires sont généralement des États particuliers, de grandes villes et des personnes morales de droit public. On a autorisé également quelques banques régionales et certaines entreprises.

des traitements et salaires que de tels sacrifices sont consentis, mais *pour pouvoir effectuer, rapidement, des achats de marchandises, dont la revente procure aux intéressés une large compensation de la perte subie pour obtenir des billets.* »

C'est, en effet, de ce côté, beaucoup plus que du côté de la thésaurisation, qu'il faut chercher l'explication principale de ce phénomène de pénurie monétaire. Il est une conséquence naturelle de l'inflation, qui entraîne la hausse accélérée des prix des marchandises et des services en même temps qu'une défiance progressive à l'égard de la monnaie. Plus on émet de billets, plus il en faut émettre indéfiniment, à partir du moment où on a dépassé ce qu'on pourrait appeler le « point catastrophique ».

Dans une économie artificiellement surexcitée, comme l'était l'économie allemande, le moindre incident devait provoquer d'abord de l'inquiétude et assez vite la panique.

Cet incident s'est produit au début du mois de juillet. Une grève de onze jours des ouvriers travaillant à l'impression des billets de la Reichsbank, a creusé, dans la fabrication, un déficit de 12 à 14 milliards. Ce déficit, se produisant au moment même où la hausse des prix augmentait déjà le volume des instruments de paiement nécessaires, a suffi pour déclancher le mouvement que nous voyons se développer. Le grain de sable a fait sauter l'engrenage.

La thésaurisation a commencé de raréfier la monnaie. Pour couvrir les besoins, on a activé les presses; la planche à billets a fonctionné jour et nuit; les milliards se sont ajoutés aux milliards. Chaque nouvelle émission accroissant la défiance les détenteurs de billets s'empressent de les convertir en valeurs réelles; ils achètent n'importe quoi, à n'importe quel prix; personne ne veut garder en main des papiers qui vont se dépréciant. Ceux qui ont des disponibilités s'empressent de se constituer des approvisionnements. Ceux qui n'en ont pas s'efforcent de s'en procurer par le crédit. Les banques sont assaillies par le flot des emprunteurs. Tout le monde aspire à la position de débiteur. N'est-ce pas la plus favorable? L'inflation n'est-elle pas, en dernière analyse, une faillite organisée, légale et impunie par conséquent, de tous ceux qui doivent? *Heureux quiconque, en fait de marks, n'aura*

plus que des dettes! C'est le « stockage » effréné de toutes sortes de marchandises, par les commerçants et aussi par les individus.

Nous avons connu, en France, cette situation en 1919 et 1920. Mais combien nous étions loin de ce qui se passe, actuellement, en Allemagne : *c'est une fuite éperdue devant le mark.* Dans ce tourbillonnement vertigineux des affaires, toutes les valeurs sont désaxées; les prix et les changes font des sursauts extravagants; le crédit se resserre et meurt.

Voyons d'abord l'évolution des prix.

Leur ascension, durant les trois derniers mois, a été prodigieuse. L'indice général de la *Gazette de Francfort*, établi d'après les prix de gros de 98 marchandises, atteignait, au début d'octobre, 44 089, au lieu de 29 675 au début de septembre et 14 276 au début d'août (les prix de ces mêmes marchandises au mois de juillet 1914 étant considérés comme équivalent à 100). L'augmentation moyenne, par rapport à fin août, a donc été, en septembre, de 100 p. 100 environ; pour la période comprise entre le début d'août et le début d'octobre, l'augmentation ressort à plus de 200 p. 100.

Les prix de détail sont, il est vrai, notablement en retard sur les prix de gros. Néanmoins, ils ont monté, eux aussi, et même pendant quelques semaines, avec plus de rapidité que les prix de gros : du 1er août au 1er septembre, l'augmentation a été de 140 p. 100; l'indice au début d'octobre accuse une nouvelle majoration de plus de 35 p. 100 par rapport au début de septembre. La hausse se fait par bonds et avec les décalages souvent très importants, selon les articles.

Nous serions entraînés trop loin s'il nous fallait entrer dans des détails au sujet de ces décalages. Nous dirons seulement que les deux indices extrêmes correspondant à l'indice moyen de 44 089, établi par la *Gazette de Francfort*, pour le début d'octobre, donnent : 32 134 pour le groupe le moins favorisé et 72 688 pour le groupe le plus favorisé. Ces chiffres suffisent pour se faire une idée de l'inégalité de la hausse et du déséquilibre des prix.

Les salaires ont suivi un mouvement parallèle, quoique avec un certain retard comme toujours. Ils ont été surélevés

par étapes dans de très fortes proportions. Alors que dans le premier semestre de 1922 leur indice moyen était cinq fois plus élevé qu'au début de 1920, il l'est aujourd'hui quatorze ou quinze fois plus.

Il est à peine besoin d'ajouter que les traitements des fonctionnaires, des employés et ouvriers du Reich ont été ajustés eux aussi. Le 22 septembre, le supplément général de vie chère a été porté de 492 à 777 p. 100 pour la première tranche de 10 000 marks du traitement annuel; pour le reliquat du traitement et pour les indemnités accordées pour les enfants, le supplément est fixé à 677 p. 100 au lieu de 437 p. 100 précédemment. Ces majorations, appliquées à compter du 1er septembre expliquent en partie la très grosse augmentation de la dette flottante du Reich dans la troisième décade du mois : elle s'est accrue de près de 90 milliards de marks, dont 74 milliards pour les seules dépenses d'administration.

Nous attirons sur ces chiffres l'attention de ceux qui croient que l'État fait une économie lorsque, pour couvrir ses insuffisances de recettes, il recourt à la planche à billets, au lieu de s'adresser à l'épargne.

L'avilissement du mark à l'extérieur a été plus rapide que sa dépréciation intérieure ainsi que le montre le tableau ci-après :

INDICES DES MOUVEMENTS DE LA CIRCULATION, DES PRIX ET DU CHANGE

		Indice de la circulation.	Valeur-or de la circulation (en millions de marks).	Indice du change.	Indice des prix de gros.	Indice des prix de détail.
		—	—	—	—	—
Juillet	1914.	100	2 717	100	100	100
Janvier	1920.	1 833	4 186	1 190	2 017	1 569
Janvier	1921.	2 987	5 582	1 771	2 153	1 872
Janvier	1922.	4 502	2 733	4 476	4 282	2 802
Avril	— .	5 142	1 980	7 054	6 799	4 244
Juin	— .	5 952	2 490	6 494	7 965	5 013
Juillet	— .	6 622	1 894	9 500	9 267	5 613
Août	— .	7 448	1 075	18 833	14 276	8 902
Septembre	— .	9 270	784	32 142	29 675	21 761
Octobre	— .	12 190	645	51 310	44 089	27 619

Alors que la moyenne des prix de gros, au début d'octobre, faisait ressortir une valeur du mark, à l'intérieur, égale à 1 /440e de ce qu'elle était en 1914, sur le marché du change cette valeur n'était plus que 1 /513e. Le dollar se paie entre 2 500 et 3 000 marks au lieu de 4,20 au pair. A Genève, le mark ne vaut même plus deux millimes.

Les deux mouvements réagissent l'un sur l'autre; ils se développent solidairement. Mais le change anticipe généralement sur le mouvement des prix et enregistre, par avance, les espoirs ou les déceptions que fait naître l'évolution monétaire. Son mécanisme présente une grande réceptivité qui le rend très sensible aux pressions spéculatives dont le rôle est capital en ce moment.

De plus en plus, l'étranger a l'impression que l'Allemagne roule vers l'abîme, qu'elle est désormais incapable de s'arrêter dans sa chute et, tout naturellement, il veut vendre les marks qu'il a eu la sottise de garder dans son portefeuille. Or, qui peut faire la contre-partie de ces ventes? Ce ne sont évidemment pas les Allemands. Non pas qu'ils manquent d'actifs de compensation [1]. Mais ils n'ont aucune envie de les engager dans cette liquidation. Ils sont bien plus vendeurs de marks qu'acheteurs à l'heure présente. — Le Gouvernement vient de prendre des mesures exceptionnelles pour les empêcher de jouer la baisse de leur propre monnaie. — Les vendeurs étrangers sont dès lors obligés, pour se défaire de leurs marks, de trouver d'autres étrangers qui acceptent de prendre la suite de leur spéculation. Ces remplaçants se font extrêmement rares et exigeants : on ne trouve pas facilement des acheteurs disposés à se mettre à la hausse sur une monnaie dont on fabrique 8 milliards par jour.

Tant que l'inflation durera, la répugnance à acheter du mark ira en augmentant, et la baisse du change allemand s'accentuera de jour en jour.

La désaffection des Allemands pour le mark ne se manifeste pas seulement par les efforts qu'ils font pour transformer leurs billets en valeurs réelles ou les convertir en

1. On évalue à 7 ou 8 milliards de marks-or les avoirs allemands à l'étranger et à plus de 100 milliards les marks billets ou crédités en banques au compte de la spéculation étrangère.

devises; ils le remplacent fréquemment par les monnaies étrangères dans les contrats d'une certaine durée, les comptabilités industrielles et même dans les petites transactions de la vie courante.

C'est à un point tel que la Reichsbank a été amenée à déclarer qu'elle refuserait d'escompter les traites tirées à l'intérieur et libellées en monnaies étrangères, non seulement parce que les dispositions du Code civil et de l'Ordonnance sur les devises s'opposent à ces tirages, mais parce « *qu'ils tendent à exclure de plus en plus le marck du mouvement d'affaires intérieur.* » La Commission de Politique économique et financière du Conseil Économique du Reich a eu également à s'occuper de la question, et il est assez curieux de noter qu'elle n'a pas osé désavouer complètement ceux qui faisaient usage de ce procédé pour échapper au risque d'instabilité de la monnaie nationale [1].

Ce risque est d'autant plus considérable que les variations sont incessantes et brusques. Il en résulte pour les entreprises une situation intolérable : leurs prévisions et leurs prix sont constamment bouleversés. Au surplus, — et ceci est un côté particulièrement angoissant pour beaucoup, — leur capital s'amoindrit dans des proportions extraordinaires, à mesure que s'accroît l'inflation. C'est la conséquence naturelle de l'avilissement *progressif*, et non plus seulement proportionnel, de la monnaie, à partir d'un certain niveau de dépréciation.

On a vu plus haut, dans le tableau des mouvements de la circulation, des prix et des changes, que la circulation, au début d'octobre, était 122 fois plus forte qu'avant la guerre, tandis que les prix étaient 440 fois plus élevés et les changes-or, 513 fois. Si maintenant on réduit en marks-or le chiffre de la circulation, on s'aperçoit que plus le volume de celle-ci augmente, plus sa valeur-or diminue. Dans le premier semestre de 1921, cette valeur-or se tenait encore

1. Le Gouvernement a pris cependant des mesures pour enrayer la généralisation de ces pratiques; le décret du 12 octobre les déclare illicites et les punit sévèrement. Ce même décret réglemente à nouveau de façon extrêmement étroite le commerce des devises. Les opérations de change purement spéculatives sont interdites et punies d'amende et d'emprisonnement.

entre 5 milliards et 5 milliards et demi; en juin dernier elle ne dépassait guère 2 milliards; depuis, elle est tombée rapidement : elle n'était plus au début d'octobre que de 645 millions de marks-or.

Cette situation explique l'insuffisance des moyens de paiement dont souffre le Reich, l'obligation où il est de multiplier toujours davantage ses émissions. L'inflation engendre l'inflation; à mesure qu'elle dure, des doses de plus en plus fortes de billets deviennent nécessaires : c'est la boule de neige jusqu'à la ruine monétaire complète.

Mais la ruine monétaire ne va pas sans la ruine du Crédit.

Et c'est bien ce que l'on observe en étudiant la crise allemande. Jamais le crédit n'a été aussi difficile à obtenir. Ici encore nous trouvons une situation paradoxale, bien faite pour forcer la réflexion de ceux qui s'imaginent qu'on peut développer le crédit à l'infini en multipliant les billets de banque.

Les banques allemandes ne consentent aujourd'hui le crédit qu'avec une extrême réserve et à des taux très onéreux. Dans bien des cas, elles le suppriment radicalement; elles le refusent quel que soit le prix que les emprunteurs se déclarent prêts à payer : il faut apporter des justifications de besoins et les demandes n'en sont pas moins toujours fortement réduites. L'argent à vue contre dépôt de bons du Trésor ne peut pas être obtenu à moins de 8 à 9 p. 100. Contre nantissement d'autres titres, les taux oscillent entre 9 1/2 et 10 1/2 p. 100. Il n'est presque plus possible de se procurer des disponibilités pour un délai de quelque importance.

Les avances sur devises ne sont accordées que jusqu'à concurrence de 50 p. 100 de leur valeur au cours du change au moment du dépôt et les taux ont dépassé parfois 30 p. 100. A la bourse de Berlin, fin septembre, pour la continuation d'opérations spéculatives, on a payé, d'après une information de *Die Bank*, jusqu'à 80 p. 100 par an d'intérêt pour les reports. Quant aux crédits en compte courant, lorsqu'il en est consenti, ce qui est de plus en plus rare, ils subissent le taux des avances de la Reichsbank, majoré de 1 p. 100, plus une commission mensuelle minimum de 1/2 p. 100,

soit au total 16 p. 100 au moins. Ce resserrement du crédit s'est surtout aggravé depuis l'échéance d'août.

Malgré les restrictions extrêmement sévères qu'elles appliquent, les banques sont débordées. Les déposants retirent leurs fonds, tandis que les demandeurs de crédits continuent d'affluer, apportant à l'appui de leurs demandes, des justifications sérieuses. C'est une question de vie ou de mort pour certaines entreprises, si elles ne reçoivent pas satisfaction. Aussi les représentants des grandes banques réclament-ils avec insistance à la Reichsbank l'abrogation de toutes limites pour les escomptes commerciaux d'effets et de bons du Trésor.

La Reichsbank a essayé de se défendre en reprenant la politique de relèvement de son taux d'escompte laissée en sommeil depuis le mois de septembre 1914. Après de longues hésitations, le 28 juillet, elle a porté de 5 à 6 p. 100 le taux de ses escomptes et à 7 p. 100 celui de ses avances. Cette mesure n'a pas enrayé les présentations. L'échéance de fin juillet a amené un contingent énorme de réescomptes de la part des banques. Le 28 août, le taux de 7 p. 100 pour les escomptes et 8 p. 100 pour les avances a été établi. Pas plus que le relèvement de fin juillet, celui-ci n'a eu d'effet appréciable. Le 22 septembre, le taux officiel a été porté à 8 p. 100 pour les escomptes et 9 p. 100 pour les avances, sans plus de résultat.

Le tableau ci-après permettra de se faire une idée du mouvement du portefeuille de la Reichsbank au cours de la présente année. On y verra l'importance exceptionnelle du concours demandé à l'Institut d'émission à l'occasion des échéances de juillet, d'août, et de septembre.

	PORTEFEUILLE		Total des émissions de bons du Trésor.	Pourcentage des bons en portefeuille par rapport aux bons émis.
	Effets de commerce.	Bons du Trésor.		
	—	—	—	—
31 décembre 1921.	1 061,7	132 330,9	246 921,5	53,6 p. 100
31 mars 1922.	2 151,7	146 531,2	271 935,2	53.9 —
30 juin — .	4 751,7	186 125,7	278 103,5	66,9 —
31 juillet — .	8 122,1	207 858,2	292 301,5	71,9 —
31 août — .	21 704,3	249 765,8	316 945,5	78,0 —
30 septembre — .	50 234,4	349 769,6	437 044,8	80,0 —

De plus en plus, les bons du Trésor émis par le Reich restent dans le portefeuille de la Reichsbank. Alors qu'au début de l'année, près de la moitié de ces émissions était absorbée par les banques ou le public, à partir du second semestre, la proportion va sans cesse diminuant. Fin septembre, la Reichsbank en détenait 350 milliards en chiffres ronds sur un total d'émission de 437 milliards, soit 80 p. 100. Ce chiffre de 350 milliards comprend, bien entendu, les bons que les banques avaient pris dans leur portefeuille et qu'elles ont été obligées de réescompter afin de pouvoir faire face aux retraits des déposants.

Il était fatal que cette politique du relèvement du taux officiel de l'escompte ne produisît qu'une action extrêmement réduite. Elle n'aurait pu agir efficacement que si les taux avaient été portés à des niveaux très élevés. Le remède était appliqué beaucoup trop tard. Tout au plus, pouvait-on attendre de lui qu'il donnât à l'économie allemande un sérieux avertissement. Il semble bien d'ailleurs que ce soit là le but que s'est proposé l'Institut d'émission.

***

Voilà ce que l'inflation a fait en Allemagne.

Le mark est maintenant irrémédiablement condamné; il suivra le sort de la couronne autrichienne et du rouble. Parler de le stabiliser dans les conditions actuelles, c'est simplement masquer sous un dangereux euphémisme la réalité des transformations profondes qu'il fait envisager. Le fer doit être porté résolument dans la plaie. Non seulement, il faudra assainir la monnaie par une réforme totale, mais aussi la politique financière du Reich qui est l'origine, la cause première du désordre monétaire. La faillite imminente de l'État politique retentira sur le super-État industriel, grandement responsable de ce qui arrive, car l'Allemagne ne pourra bientôt plus importer qu'avec beaucoup de difficultés les matières premières et les denrées alimentaires qui lui sont indispensables. La liquidation de cette aventure ne se fera vraisemblablement pas sans de violentes commotions.

Il n'est plus possible, aujourd'hui d'être dupe de l'activité fébrile à laquelle est en proie l'Allemagne. Si cette activité profite momentanément à quelques-uns, elle est ruineuse pour l'ensemble du pays. Elle fait émerger une minorité de mercantis, enrichis par la spoliation de la masse, tandis que se meurent, dans une misère effroyable, les élites intellectuelles, la petite et même la grande bourgeoisie; les sentiments de révolte grandissent dans le monde ouvrier, exaspéré par une augmentation continue et désordonnée du coût de la vie. Quel tragique réveil ont préparé à leur pays ceux qui ont voulu cela!

Il ne faut pas que la leçon soit perdue pour nous. « *A la croisée des chemins* », nous devons mettre tout le courage de notre cœur à résister aux sirènes qui nous proposent la « *route de l'incompétence et de la faiblesse* ». Rappelons-nous que cette route a conduit l'Allemagne au fond du gouffre inflationniste.

JULES DÉCAMPS

LA QUESTION DU BÂTIMENT

Les problèmes économiques restent à l'ordre du jour : le budget familial est l'objet des soucis quotidiens, plus encore, peut-être, que le budget des réparations dues par l'Allemagne et, avant tout autre, la question du logement revient dans les conversations.

C'est qu'il y a une échéance, et qui approche rapidement : celle de fin décembre 1924. Cette date, qui est celle de la fin de toutes les prorogations, doit voir le plein retour au droit commun en matière de locations. Que va-t-il advenir? Ceux qui attendent un logis en obtiendront-ils? Ceux qui devront rendre leur appartement en trouveront-ils? Comment jouera à ce moment la loi de l'offre et de la demande?

La pénurie de logement peut s'expliquer par l'action de trois phénomènes isolés ou simultanés : l'accroissement des habitants, la diminution du nombre de locaux, le changement d'habitudes des populations.

Nous dirons, d'abord, un mot de cette dernière observation dont il n'a pas été assez tenu compte jusqu'à présent. Nous prenons pour exemple une petite sous-préfecture de Seine-et-Oise : le chiffre de la population y est légèrement inférieur, en 1921, à celui de 1914. Depuis 1914 on n'a pour ainsi dire ni construit, *ni démoli* : par conséquent, la population devrait pouvoir se loger actuellement comme il y a douze ans; néanmoins, il y a « crise » et crise tellement aiguë que le substitut récemment nommé, et qui est marié, n'a pu trouver de logement, car son prédécesseur, célibataire, n'avait pas d'appartement à lui céder. La raison de cette pénurie de locaux est

que la population, qui a gagné largement sa vie de 1917 à 1919 pendant la période de hausse des salaires, a pris l'habitude de se mieux loger : le contremaître d'usine a loué un petit appartement, l'ouvrier même ne s'est plus contenté des locaux — d'ailleurs trop peu confortables — qu'il occupait : il y a eu « ascension » des classes d'ouvriers et d'employés qui ont exproprié la petite bourgeoisie. Les locaux abandonnés, au bas de l'échelle sociale, restent inutilisés — et sont *inutilisables*. Il faut nous féliciter de cette amélioration du logement des travailleurs... mais il aurait fallu que la construction suivît les indications du marché et fournît des édifices nouveaux. Or on n'a pas construit...

L'accroissement de la population serait le facteur le plus important de la crise du logement... si cet accroissement était important! Combien de fois nous a-t-on dit, en 1917 et 1918, que la présence à Paris de nombreux étrangers et de réfugiés du Nord avait amené un engorgement de la capitale : d'où la pénurie de locaux! Mais le recensement est venu, lequel a révélé une très faible augmentation de la population parisienne proprement dite et une augmentation modérée des habitants du département de la Seine. Donc le nombre des personnes à loger, s'il est un des facteurs de la crise, n'en est pas la cause déterminante.

La principale raison est l'arrêt de la construction, aggravé par la démolition des vieilles bâtisses et par l'utilisation commerciale des appartements du centre de Paris.

La loi de l'offre et de la demande ne joue pas librement : il y a plus de demandes que d'offres; la hausse se produit et continuera tant que la marchandise-appartement ne sera pas plus abondante. Sans doute, il y a une part d'exagération : il suffit que le public sache que la demande ne peut pas être servie à coup sûr pour que l'affolement se produise et que la surenchère devance même les exigences des propriétaires. Nous avons connu cet état d'esprit pour d'autres marchandises que pour les appartements; à certaines époques, le sucre était peu abondant : on achetait, en cachette, du sucre au double ou au triple de sa valeur! Puis la monnaie de cuivre et de nickel devenait rare : aussitôt tout le monde thésaurisait et il devenait impossible de changer le moindre billet! Par contre,

dès qu'on a su que le sucre allait redevenir abondant, ou dès qu'on a vu la monnaie circuler un peu mieux, les mêmes personnes qui avaient accumulé rejetaient leurs provisions sur le marché; et à la pénurie succédait l'abondance...

Il ne pourra, évidemment, en être de même pour les appartements : mais si, parfois, on apercevait un écriteau « à louer » à la façade des maisons, l'angoisse du candidat-locataire serait moins forte. Il pourrait discuter les prix demandés; la loi de l'offre et de la demande recommencerait à jouer. On aperçoit déjà des signes de détente dans le prix de la location des appartements meublés : les offres sont plus fréquentes, les agences donnent des listes nombreuses; les prix, sans être devenus raisonnables, ne sont plus ceux de 1920 : de ce côté, il y a de l'espoir.

Que faudrait-il pour qu'il en fût de même en ce qui concerne les appartements non meublés? La situation est plus inquiétante. Avant la guerre, il semblait que le nombre des appartements « à louer » fût considérable : on avait le choix. Or, les statistiques nous disent qu'il y avait à peine un vingtième des locaux qui restât vide. Il suffisait donc d'une offre n'atteignant pas 5 p. 100 de la masse des appartements pour que le marché fût largement approvisionné.

On comprend qu'il a suffi d'un changement même peu important, du nombre des appartements disponibles mis à la disposition de la population pour que le marché fût entièrement bouleversé. Or, la population a augmenté — et les appartements ont diminué. Avant la guerre, on construisait chaque année à Paris environ 14 000 locaux d'habitation; on en démolissait environ 4 000 : l'accroissement était donc de 10 000 par an! Depuis huit ans on n'a pour ainsi dire rien construit; mais on a aussi moins démoli : toujours est-il que les 80 000 logements qui, normalement, auraient dû être édifiés pendant ces huit ans manquent sur le marché : en outre, un grand nombre d'appartements ont été transformés en bureaux ou magasins.

La crise est donc facilement expliquée. Quel en serait le remède? Il n'en est qu'un : *construire.*

Mais qui va construire? L'Administration ou les particuliers?

Pour qu'un particulier construise un immeuble de rapport,

il faut qu'il y trouve son intérêt. Avant guerre, une opération de ce genre se présentait normalement, à Paris, de la façon suivante. Le propriétaire avait, le plus souvent, recours au Crédit Foncier qui lui fournissait environ la moitié du capital nécessaire pour un intérêt modique : 4,30 p. 100, auquel s'ajoutait la faible annuité d'amortissement en soixante quinze ans : 0,184483 soit, au total 4,484483 p. 100 (chiffres de 1910).

Le propriétaire fournissait le surplus de la somme, et pour rémunérer son capital et compenser les risques courus, désirait trouver 5,50 p. 100 de son argent. Il fallait, en outre, tenir compte des charges supportées par l'immeuble : entretien, impôts, chauffage, etc..., lesquelles sont évaluées à un quart du revenu brut. Par conséquent, une opération portant sur la construction d'un immeuble coûtant 500 000 francs se présentait de la façon suivante en 1910[1] :

Capital fourni par le Crédit Foncier 250 000 francs à 4,484483 p. 100	11 211 francs.
Capital fourni par le Propriétaire 250.000 francs à 5,50 p. 100	13 750 francs.
Revenu *net* que devait fournir l'immeuble.	24 961 francs.

ou, en chiffres ronds, 25 000 francs.

Pour avoir ce revenu net, *il fallait que le montant brut des locations produisît* 33 333 francs.

Comment se présenterait la même opération en 1922? — Pour construire le même immeuble il faudrait multiplier le coût (500 000 fr.) par le coefficient actuel de la construction à Paris : 3. Ce coefficient, 3, qui marque une baisse sensible sur le chiffre maximum de 1920 où l'on a connu le coefficient 3,75 et même 4, nous est donné par le résultat des plus récentes adjudications de travaux à Paris. Il est un peu inférieur au coefficient actuellement appliqué dans les régions dévastées. Il faudrait donc dépenser 1 500 000 francs.

Le Crédit Foncier consentirait une avance égale à la moitié de la valeur 1914 de l'immeuble multipliée par 2. L'immeuble, valeur 1914, représentant 500 000 francs, le Crédit Foncier

1. C'est à dessein que, pour simplifier la question, nous laissons de côté la valeur du terrain dans nos calculs : cette valeur est généralement peu importante eu égard au coût total d'un immeuble et ne changerait pas sensiblement le résultat de nos comparaisons.

avancerait donc la moitié du double, ou la moitié d'un million soit 500 000 francs.

A quelles conditions? Actuellement, le Crédit Foncier demande 8,25 p. 100 d'intérêts; il faut y ajouter le montant de l'amortissement en soixante-quinze ans lequel n'est que 0,0192404 soit, ensemble, 8,2692404 p. 100.

Le propriétaire, de son côté, a droit pour compenser ses risques et ses soins à un intérêt un peu plus élevé que celui du Crédit Foncier, Il semble juste de lui allouer 0,50 p. 100 de plus, soit 8,75 p. 100.

On aura donc :

Coût de l'immeuble : 1 500 000 francs.	
Capital fourni par le Crédit Foncier 500 000 francs à 8,2692404	41 346 francs.
Capital fourni par le Propriétaire 1 000 000 à 8,75.	87 500 francs.
Revenu net que devra fournir l'immeuble	128 846 francs.

ou, en chiffres ronds, 130 000 francs.

Pour avoir ce revenu net, *il faut que le montant brut des locations produise environ* 160 000 *francs* [1].

La hausse serait donc, de *cinq cents pour cent*. Autrement dit, un appartement loué, en 1914, deux mille francs, devrait être loué actuellement dix mille francs!!

Supposons, par impossible, que la clientèle des locataires accepte et puisse supporter une pareille hausse, trouverait-on des capitalistes disposés à tenter l'opération? Nous répondons : *non*. Et voici pourquoi : le capitaliste hésite à faire des placements immobiliers, d'abord parce que, en cas de décès, les immeubles ne peuvent se partager : il faut, quand il y a des mineurs, les vendre : d'où de gros risques et de grands frais; quand les héritiers sont majeurs, il ne leur plaît pas toujours de rester dans l'indivision. De plus, les impôts tombent toujours d'abord sur les immeubles. Et les gérances ne sont pas des parties de plaisir, depuis 1914, avec tous les moratoires et

1. Nous n'oublions pas que les immeubles neufs seront exonérés d'impôts pendant quinze ans. Les charges ne seraient donc pas du quart du revenu brut; mais par contre certaines charges ont actuellement plus que triplé : l'anthracite, par exemple, qui valait 60 francs la tonne en 1912, coûte actuellement 250 francs et a valu 335 francs en 1921! Or, la consommation d'anthracite est considérable pour le chauffage central des immeubles modernes.

toutes les lois d'exception qui ont été votés : d'où la guerre au couteau que le législateur a fait naître entre locataires et propriétaires. Il y a aussi le spectre bolcheviste, au lointain horizon...

Si la menace hypothétique du spectre rouge, si la crainte plus immédiate du fisc n'arrêtaient pas le capitaliste, la prudence financière seule suffirait à l'empêcher de construire en ce moment, même s'il était certain de louer ses appartements cinq fois plus qu'en 1914. En effet, l'immeuble pris comme exemple coûterait 1 500 000 francs; le propriétaire se serait engagé à payer 8,26 p. 100 au Crédit Foncier. Or, les affaires immobilières doivent être étudiées pour une longue période. Il faut bien supposer que, d'ici dix, quinze ou vingt ans, le prix de la construction baissera. Dès lors, la concurrence naîtra : d'autres immeubles seront construits à meilleur compte et le prix de location demandé sera plus faible, précisément à l'époque où les exemptions d'impôts cesseront et où les grosses réparations deviendront nécessaires pour les immeubles construits en 1921. Par conséquent, le capitaliste a tout à craindre et rien à gagner. *Il s'abstient.*

C'est d'ailleurs pour les mêmes motifs de prudence que le Crédit Foncier refuse d'évaluer les immeubles à plus du double de 1914. Ils coûtent actuellement trois fois plus à construire : mais que vaudront-ils en 1940? Si on examine le résultat des ventes d'immeubles — ventes à l'amiable ou ventes aux enchères, (au Tribunal ou à la Chambre des Notaires), — on voit également que la hausse qui est très sensible, surtout depuis six mois, dépasse rarement le double de la valeur de 1914. Par conséquent il peut sembler imprudent de construire aujourd'hui une maison qui, demain, en cas de vente forcée, n'atteindrait peut-être pas la moitié de son prix de revient.

Pourtant, il faut se loger, et par conséquent il faut construire. Les personnes fortunées y songent sérieusement : mais la mode est passée des hôtels particuliers; le coût du terrain — d'ailleurs rare — est trop important pour la construction d'un édifice de peu d'étages; en outre, la crise des domestiques fait hésiter devant les complications du service d'une habitation à plusieurs étages On cherche donc d'autres formules.

Certains pensent recourir au système des maisons divisées en autant de propriétaires qu'il y a d'étages; cette façon de procéder est assez développée dans le Midi, à Grenoble, à Lyon. Nous en connaissons quelques exemples à Paris. Le capital engagé, n'étant que celui de l'étage habité, ne représente qu'une partie de la fortune du propriétaire : par conséquent en cas de décès, la portion immobilière de l'héritage n'est pas excessive. De même si on désire vendre son appartement, en cas de départ de Paris, par exemple, on peut trouver plus facilement acquéreur que pour un immeuble entier. Cette opération donne au propriétaire de l'appartement la certitude d'être logé, et à son goût. Financièrement son argent, investi de cette façon, lui rapporte moins que s'il avait pris des obligations 6 p. 100; mais il a sa demeure. Son capital, du moins, ne court-il aucun risque? Peut-il même s'accroître? La question ne saurait être résolue que si on connaissait dès maintenant le coût futur de la construction. Si le coefficient actuel se maintient, le capital investi garde sa valeur. Si le coût de la construction venait encore à monter, il y aurait plus-value; s'il baissait... Mais les prédictions sont bien téméraires en matière économique.

Une opération du même genre est celle qui fait l'objet des propositions d'un certain nombre de Sociétés Immobilières. Celles-ci groupent des capitalistes qui prêtent leur argent à 4 ou 5 p. 100. La souscription d'un certain nombre d'obligations donne droit à un appartement. La Société Immobilière peut donc construire avec de l'argent moins coûteux que celui qui se trouve sur le marché. Mais le locataire-obligataire doit calculer qu'au prix de son loyer, il faut ajouter le sacrifice qu'il a consenti sur le revenu de ses obligations. Le capital semble du moins bien garanti... sauf le cas de grosse baisse dans la valeur des constructions.

D'autres personnes cherchent à se loger en banlieue. Les petites maisons, les « pavillons » tout construits y sont rares et hors de prix. Par contre les lotissements de terrains semblent bien réussir : mais il ne suffit pas d'acheter un terrain, il faut construire. Malheureusement, ce que les nouveaux propriétaires édifient est vraiment médiocre sous tous les rapports.

En effet, les nouveaux acquéreurs, poussés par un juste souci de l'économie, cherchent à réaliser eux-mêmes, sans concours d'architectes ou même de grands entrepreneurs, des habitations modestes. Ce qu'ils construisent n'est ni beau, ni confortable; ce ne sont qu'agglomérés, carreaux de plâtre, carton bitumé, et autres matérieux « improvisés », assemblés sans goût et sans plan pratique. Lorsqu'on compare ces constructions de hasard, jetées pêle-mêle sur les terrains lotis, avec les charmantes cités de cottages construites en Angleterre, en Amérique ou même en Allemagne, on désespère du goût français. On ne saurait trop en vouloir aux propriétaires ignorants qui commettent de pareilles erreurs; mais on se demande ce que font les dirigeants du monde de la construction qui semblent se désintéresser totalement du problème qui consiste à édifier des pavillons à prix modique, mais harmonieux et agréables à habiter.

La véritable raison de cette incohérence apparente provient, croyons-nous, d'une difficulté d'ordre fiscal. Lorsqu'un propriétaire achète un terrain qu'il paye, par exemple, 3 000 francs, il n'a à payer les droits de mutation et les frais de notaire que sur cette somme de 3 000 francs. Or, ces droits et frais atteignent actuellement 12 p. 100 du prix d'acquisition :

Droits de mutation	10 p. 100.
Frais	2 —

Sur le terrain ainsi acquis, le propriétaire élève, vaille que vaille, une maison qui lui revient par exemple à 20 000 francs; mais il n'a pas eu à payer 12 p. 100 sur 20 000, ce qui représente 2 400 francs.

Un grand nombre de Sociétés de Constructions ont dans leurs tiroirs des plans très bien faits, disposent de matériaux excellents, pourraient choisir des lotissements bien placés, et réaliser des immeubles harmonieux, mais ne veulent pas se risquer à construire des maisons qui, lors de la revente, seraient frappées d'un droit de 12 p. 100, et dont le prix, par conséquent, semblerait majoré aux acquéreurs.

Il semble que nos législateurs devraient se préoccuper de ce cas. Ils ont déjà exonéré, pendant quinze années, les constructions neuves de divers impôts. Ils pensent à exempter des

droits de mainmorte les sociétés immobilières qui voudraient construire. Un nouveau pas devrait être fait dans cette direction.

Nous pensons qu'une loi par laquelle on exempterait des droits de mutation les immeubles à usage d'habitation, vendus par le constructeur lui-même à l'état de neuf, et avant qu'ils aient été habités, permettrait de donner un nouvel essor à la construction [1].

Aux États-Unis, où l'habitude des maisons particulières est générale, de grandes Sociétés ont créé des modèles de maisons, de « bungalow », très variés. Les plans sont très faciles à lire : de bonnes photographies donnent une idée exacte de la maison terminée. Les prix sont indiqués avec la description très précise de tous les matériaux. Si on passe commande, on est certain que, peu de semaines après, la maison sera rendue sur place, montée, terminée, parachevée et remise au propriétaire sans surprises et sans discussions.

Mais ces habitudes ne sont pas celles de l'acheteur français : il ne reçoit d'ailleurs que des propositions assez médiocres en ce genre. Et puis, surtout, de telles maisons, vite montées, sont généralement en bois. Or, chez nous, le public se méfie de ce genre de constructions dont il n'a vu, jusqu'à présent, que des modèles trop légers : on s'imagine qu'il s'agit de demeures périssables nécessitant de gros entretiens, froides en hiver, chaudes en été. Il se passera longtemps avant que le public français reconnaisse son erreur, — et l'idéal du petit bourgeois risque de rester le pavillon en meulière, couvert en tuiles mécaniques et orné de carreaux de faïence bleu ciel!

Les particuliers ne construisant donc pas d'immeubles de rapport et n'édifiant pas non plus leurs demeures personnelles, la crise irait s'accentuant chaque jour si les Municipalités ou l'État n'intervenaient pas. Un sérieux effort est fait en ce sens : les législateurs ont voté des exonérations d'impôts, des mesures en faveur des habitations à bon marché. Mais cela n'est qu'un commencement. Il faut mettre pierre sur pierre...

La Ville de Paris et le département de la Seine ont leurs

1. Au Congrès de la Propriété bâtie qui s'est tenu à Marseille, il y a quinze jours, on a émis un vœu demandant l'exonération des droits de mutation pour les immeubles nouvellement construits.

habitations à bon marché; on en accroît le nombre; mais ce ne sera qu'une goutte d'eau. L'exploitation de ces immeubles qui coûtent cher à construire et où les logements sont très bon marché, laisse un déficit considérable lequel est supporté par la masse des contribuables.

Une nouvelle mesure semble sur le point d'aboutir, celle de la création de « maisons à loyers modérés ». L'idée se résume comme suit : la Ville de Paris apportera gratuitement à une Société de Gérance certains terrains des fortifications, quelques matériaux, etc... Cette Société construira des immeubles avec le confort moderne (ascenseurs, escaliers de service, chauffage central, salles de bains), mais sans luxe inutile. Les capitaux proviendront d'une émission d'obligations 6 p. 100 *garanties par la Ville.* L'argent coûtera donc environ 6 p. 100 aux constructeurs. De sensibles économies pourront être réalisées dans la construction d'immeubles en grande série. La gérance sera organisée de façon industrielle; le chauffage monté en usine centrale, la force et la lumière électrique créées par des secteurs d'îlôts, les réparations et l'entretien assurés par un service à l'année, etc... La Société remettra gratuitement tous les immeubles à la Ville de Paris au bout de soixante-quinze ans; par contre, celle-ci prendrait à sa charge le déficit de gérance, s'il en était. En effet, la Ville de Paris, qui veut réserver les appartements projetés aux classes moyennes, et spécialement aux intellectuels et aux fonctionnaires, se réserve le droit de fixer le montant des loyers; par conséquent, elle devra supporter l'insuffisance éventuelle des recettes.

D'après les études en cours, le prix des appartements ne dépasserait pas sensiblement le double du prix d'avant guerre : c'est ainsi qu'un appartement comprenant : galerie, salle à manger, salon, deux chambres, cuisine, salle de bains, serait loué moins de 5 000 francs.

Pour que cet intéressant projet aboutisse, il faut, d'abord, que toutes les formalités administratives et légales soient achevées sans retard; puis que la construction soit menée en hâte. Car, afin d'obtenir le résultat cherché, qui est de jeter près de six mille appartements sur le marché avant la période la plus aiguë de la crise, il faudrait terminer avant décembre 1924.

Est-ce possible? Trouvera-t-on tous les matériaux, tous les ouvriers nécessaires, sans amener une nouvelle hausse dans le prix de la construction, sans nuire, non plus, au travail dans les Régions dévastées?

Il ne faut pas oublier que la France, qui souffre de la même crise de logement que les autres nations, doit, en outre, faire face au lourd problème de la reconstitution des Régions dévastées : c'est là que vont tous les matériaux, c'est là que se rend toute la main-d'œuvre disponible. Les prix y sont tels qu'ils agissent comme un aimant, attirant toute la force vive de la reconstruction : certains ouvriers spécialisés, comme les charpentiers et menuisiers constructeurs d'escaliers y gagnent des salaires que nous ne voulons même pas chiffrer ici!

Peut-on espérer que les livraisons de matériaux promis par l'Allemagne amèneront une amélioration réelle à la situation? *non*, à notre avis, si la main-d'œuvre ne s'accroît pas en proportion des matériaux disponibles. Que feront les entrepreneurs, les Coopératives de sinistrés, au reçu des livraisons allemandes si le nombre des ouvriers n'a pas augmenté? Laissera-t-on s'accumuler les stocks? Ce serait ridicule. Voudra-t-on, au contraire, les employer? En ce cas, il y aura pénurie de travailleurs, d'où surenchère des salaires, et hausse du coefficient. Le problème est indivisible : il faut des matériaux en proportion des ouvriers. C'est d'ailleurs la raison qui fait que l'Allemagne résiste à la pensée de livrer une grande quantité de matériaux; en effet, on travaille énormément à la construction outre-Rhin : mais *tous* les travaux sont exécutés soit pour le compte de l'État, soit pour le compte des Municipalités. Cette activité a pour objet d'édifier les bâtiments nécessaires, mais surtout de *parer à la crise du chômage* qui serait un danger politique. Il y a moins de chômage en Allemagne en ce moment qu'en 1913[1]. Si les livraisons de matériaux devenaient trop importantes, on ne pourrait plus donner de travail aux masses populaires — d'où mécontentement, déplacement d'opinions politiques, révolution peut-être! Toutes ces raisons font que la question de l'importation de main-d'œuvre allemande mérite

1. La dernière statistique allemande donne 0,06 p. 100 de chômeurs. C'est la proportion la plus faible qui ait jamais été enregistrée. Avant la guerre, de 1908 à 1914, le minimum était : 1,5 p. 100.

d'être examinée de très près — malgré toutes les préventions, — dans l'intérêt des Régions dévastées et aussi afin d'amener une détente du prix du bâtiment dans la France entière.

En effet : lorsqu'on édifie une maison, il faut considérer que cinquante pour cent de l'argent payé va directement aux ouvriers; les autres cinquante pour cent servent à payer les matériaux. Mais ces matériaux eux-mêmes englobent dans leur prix une part de main-d'œuvre : la brique a été travaillée, cuite, transportée; le fer a été ouvré; le bois a été façonné, etc... Le prix payé pour les matériaux, au moment de leur emploi, implique donc lui aussi une proportion de salaires d'environ cinquante pour cent. La valeur d'un immeuble représente, en définitive, 75 p. 100 de salaires et 25 p. 100 de matières brutes. Le montant des salaires est le facteur primordial du prix des maisons; et les salaires eux-mêmes dépendent du prix de la vie.

Nous voudrions conclure par une prévision moins pessimiste : il faut espérer que les particuliers pourront recommencer à construire. Pour cela, il faut, d'une part, que le loyer de l'argent diminue : de ce côté, le mouvement commence à se dessiner; le taux de l'escompte des banques baisse; les émissions sont moins onéreuses; il faut, d'autre part, que les salaires soient moins lourds et que le rendement devienne meilleur : quelques symptômes favorables peuvent être aperçus. En Angleterre, par exemple, le prix de la vie se rapproche du coût d'avant guerre : la construction y est au coefficient 1,80 : à ce taux, on peut construire et la crise du logement diminue rapidement. Il en sera de même en France lorsque le coefficient sera ramené à deux fois le coût de 1914. Le public accepte l'idée de payer un logement deux fois le prix d'avant guerre. Il semble que nous approchions de cette époque : nous avons connu, à Paris, un coefficient supérieur à 3,75, puis le coefficient 3,50. Les derniers travaux exécutés ont été faits au coefficient 3. Il faut faire encore un pas dans la voie de la baisse et les capitalistes pourront revenir aux placements en immeubles qui ont toujours eu leur faveur, pourvu que le législateur et le fisc ne les pourchassent pas avec trop de rigueur.

HENRY BRÉAL

PARMI LES LIVRES

Cette formidable épopée, que M. Élémir Bourges a nommée *La Nef*, grondante d'un fracas de mondes écroulés, peuplée de géants et de fantômes, brûlée par la foudre, tordue de cris et d'efforts, trempée de sang, noyée de ténèbres infernales, est, plus encore qu'un poème, un prodigieux spectacle. A un bout du paysage, à travers les brumes, on distingue le titan Atlas, patient et plongé dans une morne stupeur, qui soutient sur ses épaules la coupole entière du ciel. A l'autre bout, Prométhée, enraciné sur son rocher cimmérien, tente la grande œuvre du salut du monde. Entre ces piliers, la terre frémit de convulsions épouvantables. Des formes sans visage sortent du porche sulfureux du Hadès. Les Olympiens défendent leur règne par l'éclair. Les dieux antérieurs, les dieux informes du premier chaos, se réveillent. Le titan combat par l'épée et par la torche. Aucun ouvrage depuis Michel-Ange et Milton n'avait représenté de telles catastrophes. L'enjeu est le genre humain, que Prométhée essaie d'arracher à la douleur. Le sujet du poème est l'enfantement d'un monde nouveau.

Au début du poème, nous sommes encore dans l'âge du vieux monde, sous l'ordre établi par Zeus, dans cette nuit du faux pardon qui revient une fois tous les mille ans, où les Titans respirent, délivrés de leurs peines, où Prométhée est sans vautour et Atlas sans fardeau.

PROMÉTHÉE

... O nuit longuement attendue... longuement redoutée, bien plutôt! Pardon menteur! Répit où Zeus cachait le plus cruel de tous

mes supplices! Ils se rassemblent autour de moi, les éphémères, épouvantés par le fracas, le vaste ébranlement du Hadès que déchirent les efforts des Titans; et avec une effroyable rumeur, ce grand tourbillon d'êtres s'agite, pleurant, criant vers moi leurs misères, m'adjurant de les sauver. Et moi, hélas! moi, dieu captif, pris au rets de mon propre malheur, je ne puis que gémir stérilement sur les maux de ceux qui me sont chers. Zeus des vaincus, Prométhée siège dans un enfer de tourments. Aussi mon ennemi fait de moi le vase amer, empoisonné, de toutes les angoisses du monde. Et, par la vue du dieu chargé de chaînes, il torture l'âme des vivants et les oblige de désespérer.

Nous entendons tour à tour ces voix désespérées, voix des bêtes, voix des hommes, voix des titans, voix des morts; elles crient vers le Rédempteur enchaîné. Enfin la nuit s'achève. Le sinistre vautour, bourreau de Prométhée, reparaît. « Déployant ses puissantes ailes, dont chacune ferait de l'ombre à l'agora d'une ville, il secoue dans son bec flamboyant un tison ardent pris au trépied qui brûle à la droite de Zeus, sur le plus haut des degrés célestes; et son vol rapide trace au loin, par-dessus les forêts qui se courbent et les grands fleuves qui remontent en écumant, un sillon immense de lumière. » Cette nuit de répit est la dernière avant la délivrance. Dans mille ans, doit venir la nef des Argonautes, et cette nef portera Héraklès, qui délivrera Prométhée. Et mille ans plus tard, au milieu des chœurs brillants des Océanides, qui le fixent par un enchantement, le navire Argo arrive au pied de ce morne promontoire, proue de l'Asie, où gémit le Titan. Le poème proprement dit commence, et il est divisé en trente-deux chants, ou, comme dit l'auteur qui l'a composé en forme de dialogue, en trente-deux scènes...

Le premier raconte donc l'arrivée du navire et son enchantement; désormais le chœur des Argonautes va assister à l'épouvantable drame, dont il sera le témoin pathétique, et, comme dans une tragédie grecque, il donnera la réplique au héros. Nous attendons, puisque les temps sont venus, la délivrance de Prométhée par Héraklès. Mais auparavant l'auteur a voulu nous donner un signe et un présage. Quelqu'un avant Prométhée a tenté sur un cheval ailé d'escalader le ciel, sur un cheval ailé de pennes d'aigle. C'est Bellérophon, que Zeus a foudroyé. Nous voyons la chute vertigineuse du héros

à travers le ciel. Le cheval éblouissant, cabré, les ailes ouvertes, déchire la nuée de ses hennissements, l'éther lumineux vibre en blancs tourbillons. Depuis neuf jours, Bellérophon tombe à travers l'abîme qui flamboie. Nous entendons ses cris de douleur : « Ha! Ha! Ha! mon bouclier, où se tord l'ardent serpent de la foudre, brûle ma chair jusqu'aux os. L'étoile fulgurante allumée au cimier de mon casque d'airain, se colle à ma cervelle qui bout... Mes yeux jaillissent des orbites. Je halette... Ah! Ah! malheur! malheur! » Mais dans sa chute il se souvient d'avoir poussé son cheval jusque dans les nuées d'or, sous le porche de l'Olympe, et il méprise les dieux. « Jusque dans l'antre des douleurs, Bellérophon criera sa victoire. O guerrier de la nef, voici l'heure. Timide, irrésolu, tu gémis sous la nue obscure qui te couvre. Vois! cette lance que je garde dans ma main te rendra un dernier service (*Il frappe le ciel à coups redoublés*). C'est ainsi qu'il faut dissiper les vains prestiges de Zeus! »

Ainsi le précurseur dans sa chute suscite le héros. Dans une rumeur effroyable, tandis que les vagues roulent leurs têtes blanches de vieillesse, et que le ciel craque, nous entendons le son d'une trompe. C'est Héraklès qui annonce sa venue. En vain Héphaistos, le dieu du feu, élève contre lui des monstres et des prestiges. Le héros qui les repousse s'avance en riant d'un rire inextinguible. Et soudain tout se tait. On entendrait, jusqu'aux confins de l'horizon, un oiseau couvant sur son nid. Dans ce silence Héraklès aperçoit enfin Prométhée. « Salut, dieu, lui dit-il; le briseur de tes chaînes, Héraklès, veut être le premier à te reconnaître pour roi. » Les chaînes tombent avec fracas; alors le Titan délivré : « Je te prends à témoin, Gaia, toi, dont je touche de ma main le large sein! O Pontos! je te prends à témoin en attestant tes vagues mugissantes, que les jours de Zeus sont passés. »

Le dieu nouveau est le dieu de la pitié et de l'amour. C'est ainsi qu'il annonce son règne. « La souffrance et la sainte pitié m'ont fait semblable à vous, fils de la femme. Pour vous abriter contre Zeus, je vous ai pris dans ma poitrine, au sanctuaire du temple intérieur, inviolable, de l'amour; le fleuve terrible de vos larmes a coulé par les yeux du Titan. Maintenant, médiateur sublime, votre humanité vit en moi, ma divi-

nité vit en vous. » Les vieux monstres de la terre, les Typhons et les Borées, semés d'ailes, de bouches et d'yeux, sont vaincus par Héraklès. Le monstre du ciel, Orion, entouré de soleils, s'écroule avec fracas. Sur les débris de l'ancien monde, Prométhée construit le monde nouveau : les quatre chars de la Terre, du Feu, de l'Air et de l'Eau, à la voix de Titan, peuplent l'Univers de continents, de mers et de soleils nés sous leurs roues. Une vaste sérénité se répand sur les plaines. Des archipels de nuées blanches flottent dans le ciel. Une brise heureuse remue les bois de myrte et d'amarante. L'orage de la création est passé. Kronos, le temps dévorateur, est lui-même banni. Tout n'est que bonheur et durée éternelle.

Mais voici qu'accourt, en demandant secours d'une voix violente et sauvage, où éclatent des hennissements, le centaure poursuivi par les chiennes de l'Enfer. Contre les larves du Hadès, contre les gelludes au plumage d'airain, contre les grées hideuses qui n'ont pas d'os, Prométhée ne peut rien tant que Némésis, gardienne des rites universels, celle qui est la nécessité et la fatalité, ne lui a pas remis le signe de son règne, le flambeau d'or. Mais cette flamme n'a pas encore tout son pouvoir. Zeus lui-même, avant de régner, n'a-t-il pas été soumis à l'épreuve? Comme lui Prométhée, avant d'être le roi du monde nouveau, doit accomplir une tâche. Némésis lui a apporté dans un vase d'airain le cœur toujours vivant de la vierge Pandoré, mère de l'humanité, déchirée par les stryges. Le sang coule et, à chaque goutte, « le démon de la Mort prend son vol, la peste sue ses poisons, la guerre épouvantable se rue au milieu des hommes qui gémissent. » Que Prométhée guérisse le cœur, et les maux de l'humanité seront finis.

Les hommes, les morts, les titans, les bêtes le pressent de faire la conjuration. Déjà la chienne du Hadès aboie. « Recueillant mon sang entre mes doigts, dit Prométhée, et le répandant sur tes blessures, je t'en lave, ô cœur, pour te guérir après ta longue souffrance. » Vaine parole! Le sang ruisselle toujours. Les souffrances du dieu n'ont pas suffi à la rédemption. Il tente alors un autre remède, l'étincelle de la flamme universelle, la Pensée. Sept étoiles jaillissent de son front, mais en vain; la dette n'est pas payée, les gouttes de sang noir ruis-

sellent toujours du cœur mystérieux. Prométhée tente l'épreuve de la volonté. Un instant les plaies se referment, puis le sang recommence à couler. Au milieu du désespoir universel, le Titan s'avoue vaincu.

Vaincu, mais non découragé : « Si je n'ai pu guérir le cœur,... c'est que quelque ennemi hideux, encore caché dans un coin du monde, s'oppose, en arrêtant les jours et en clouant, au seuil des temps, la roue ailée du destin, à votre félicité. » Pour trouver cet ennemi il va, la torche divine à la main, fouiller l'Érèbe et le Ciel. Mais soudain le Titan de l'Éclair, Kéraunos, tombant comme une étoile, l'avertit : « Ne cherche plus en bas Là-haut! Là-haut!... La guerre est avec l'Olympien... Puisqu'il faut guérir le cœur sanglant, c'est au ciel que tu trouveras les baumes éternels de la vie, les breuvages d'immortalité. »

La guerre est donc contre Zeus. Elle commence par un défi solennel de Prométhée : « Entends-moi, Zeus indompté, Kronide, maître étoilé de la nuit. Mes paroles, ainsi qu'un roi guerrier, appuyé sur sa lance, ont, pour les rendre inéluctables, l'ordre éternel du destin. Ouvre les trésors de l'Olympe; fais pleuvoir, du haut de tes nuées, comme un splendide fleuve d'or, le métal et l'ambroisie. »

Zeus reste muet. Alors, sous les conjurations de Prométhée, une grande épée flamboyante, née de son sang, apparaît tout à coup dans l'éther; et le Titan, comme on envoie un héraut, la déchaîne sur la terre : « Pars, fauche la moisson qui t'est due. » Tout croule au passage du glaive, le temple d'Artémis taurique, plein de dépouilles humaines, les statues d'airain des dieux, le chêne de Dodone et le rocher de Delphes, tous les signes de l'antique tyrannie; et sur un geste, la terre étant purifiée, l'épée revient obéissante aux pieds du dieu nouveau. Mais au fond de l'Olympe, Zeus reste toujours muet.

Il faut donc forger une aile qui montera jusqu'à lui : c'est le sujet de la dixième scène. A l'œuvre, kabires! Sous les chocs du marteau, les plumes merveilleuses se soudent et se rivent. La tâche du Titan sera de leur donner l'essor, en secouant sur elles les sept flammes de l'esprit. De la torche sacrée, il détache d'abord l'Intelligence. Mais de l'abîme monte la première Erynnis, l'obscurité, gardienne du sépulcre éternel. Elle secoue une autre torche, et sur l'Intelligence,

elle verse la Matière. Six fois encore, Prométhée anime l'aile d'une clarté nouvelle : Verbe, Amour, Joie, Désir, Sagesse, Harmonie. Six fois, une nouvelle Erynnis éteint cette clarté sous les signes du feu noir : Mort, Haine, Douleur, Borne, Ignorance, Discorde. Celle-ci est la plus forte, et les forgerons, pris de délire et poussant des cris dissonants, mettent en pièces l'aile qui s'éparpille sous une bouffée de vent.

Prométhée est-il vaincu? Il a jeté la torche dans le gouffre. Mais l'épée lui reste, et il en investit les routes de l'Olympe. Alors la guerre change de forme. La tentation du Titan commence. Zeus lui envoie son messager, Hermès, pour le séduire par l'offre de la paix et lui offrir le partage. Il refuse, il chasse le messager; mais celui-ci ne part point sans l'avoir menacé d'une épreuve nouvelle. Zeus va envoyer contre Prométhée un nouvel adversaire, un démon mystérieux, un otage qu'il tenait captif dans ses belles demeures. Et cet otage, c'est le fantôme de Prométhée lui-même. O piège de l'idéal! Tu n'es que ton ombre, dit le fantôme, et je suis toi-même, ta vivante réalité, ton double lumineux. Il est chargé de chaînes; car la forme terrestre du Titan a bien pu être délivrée par Héraklès des fers de Zeus, mais la forme céleste reste enchaînée par les fers du destin. Ce n'est point la force qui les rompra, mais la sagesse. Le fantôme enchaîné va interroger sa vivante image : si Prométhée répond à ses questions obscures et profondes, les chaînes du fantôme tombent et tous les êtres sont délivrés; mais si le titan ne résout point l'énigme, la terre est reclouée pour jamais sur sa fatale croix.

Qu'est-ce que l'épée? demande le fantôme. C'est la liberté, répond Prométhée. Et une discussion subtile, étincelante, commence sur le sujet de la liberté et de la fatalité, celle-ci étant figurée par la roue de Némésis. Prométhée l'emporte enfin. L'épée, qui était elle-même le juge du combat, vient se placer dans sa main. Elle rompt les chaînes du fantôme. Sa tâche est finie; elle prend elle-même la forme de la roue, se courbe et se consume.

La victoire de Prométhée annonce l'écroulement des dieux. On entend leurs cris, on les voit tomber comme des météores. Le quadrige divin s'écrase aux pieds du Titan. Sur un bûcher dressé par les kabires, les corps des Olympiens sont brûlés,

tandis que les hommes se lamentent, pleurant leurs tyrans et refusant de croire à leur mort. « Beaux membres pâles, disent-ils, ardents, saignants, tout consumés de blessures! Les larmes coulent de mes yeux. O déesses! O grandes fleurs du monde!... mortes, mortes! non, endormies... A chaque palpitation du feu, leur sein, plus lumineux, plus splendide que le sein de marbre des statues, semble encore se soulever. »

Toute cette scène, où les dieux sont pleurés par les hommes, est d'une étrange beauté. Ils maudissent le rédempteur. Quel bonheur y aura-t-il pour nous? disent-ils. En vain Prométhée leur annonce qu'ils succèdent au pouvoir divin. Hélas! répondent-ils, comment deviendrons-nous des dieux? Méprisant le dieu nouveau, au flanc percé par le vautour, leur cœur reste avec les morts.

Et ce ne sont pas seulement les hommes qui déplorent les Olympiens. Voici que, du bout du monde, le titan gigantesque, frère de Prométhée, Atlas, qui porte le ciel, appelle au secours. Depuis que les dieux ne sont plus, il défaille sous son fardeau. Il faut que Prométhée lui-même, dans sa droite tendue, soutienne l'Ouranos à sa place. Telles sont les conséquences de la mort des dieux. Mais sont-ils morts? Tout à l'heure, nous verrons Zeus ressuscité. On ne tue pas le divin.

Sur les ruines du vieux monde, il faut élever le monde nouveau. Je suis contraint d'abréger beaucoup cette fin, car nous ne sommes pas encore au milieu de l'ouvrage. Prométhée va tenter deux grandes entreprises. Il va d'abord vouloir élever la cité nouvelle, la cité d'or, où ses fils vivront à l'aise, si vaste qu'il faudra à l'aigle chasseur un jour et une nuit entiers pour voler d'une porte à l'autre. Et la justice, Diké, la guerrière aux blanches ailes, y posera son pied divin. La cité est l'œuvre des géants arimaspes, mais à quel prix faut-il acheter leur travail? Ces noirs oppresseurs, ces démons du progrès dépouillent la terre de sa parure de forêts et assassinent ses hôtes innocents. Avares et arrogants, ils ne connaissent que la force et l'intérêt. La pitié et la justice leur sont des sujets de rire, et ils méprisent celui qui prêche l'amour. Change-t-on le cœur des êtres? Et sur quoi Prométhée règne-t-il donc, sinon sur la force, la douleur et la

guerre. Il parle de la justice; mais elle a disparu avec les dieux. « Puisque Zeus n'est plus, la justice a cessé d'être. Vivante dans la tête du dieu, elle a péri par sa mort. »

Patience, songe Prométhée, quand la dernière coupole aura jailli, la terre refleurira. Tout à coup un immense craquement est suivi d'un silence plus effrayant. La main droite de Prométhée, qui soutient le ciel, a fléchi un instant. Le tressaillement s'est communiqué à la terre, et la cité effondrée n'est plus qu'un débris. Le poids de l'univers est trop lourd au poing du Titan. Il se résigne à partager sa divinité pour alléger son fardeau. Mais quel dieu appeler? Voici d'abord Zeus ressuscité, non plus le tyran de l'Olympe, mais le Père créateur. Puis voici le Dieu-Monde, celui qui comprend l'être et le non être, le monstre multiple, informe et sans lois. Prométhée les repousse l'un et l'autre. En vain le serpent de Gaia, l'antique matière, l'invite à reconnaître sa divinité. Prométhée persiste dans sa foi. « Prométhée te dédaigne, ô serpent... Non, non, la matière n'est point. Disparais! Va rouler aux enfers ta grande forme vipérine. Je n'ai pour Dieu que la Pensée, que la libre volonté. » — Et cette réplique est, si je ne me trompe, la clé de tout le poème.

Cependant le monde tremble dans la main fatiguée. Tout l'univers va-t-il donc s'écrouler? Prométhée accepte cette destruction, cette rédemption par la mort, avec une sorte de joie amère. Mais non. A l'autre bout de la Terre le patient Atlas, secourant à son tour son frère, recharge ses épaules du fardeau immémorial. De nouveau ses bras puissants, qu'il étend, séparent le ciel et la terre. Le désastre universel est conjuré. « Il faut donc recommencer à vivre », dit Prométhée.

Vivre, mais dans quel monde dévasté, monceau de blocs et de ruines! Voilà l'œuvre du Rédempteur. Il a ébranlé le ciel et ruiné la terre; il en a conscience; il renonce à sa royauté dérisoire. Il va descendre dans le Hadès. Avant de se livrer à l'éternel sommeil, le centaure Chiron, l'être primordial, sage et pieux, l'adjure de réconcilier l'homme avec les dieux. Mais une autre pensée est née dans l'esprit du Titan. Oui, il réconciliera les Forces intelligentes et les Forces aveugles, la volonté libre et la fatalité, et il pétrira de l'argile un être nouveau, l'homme futur. La naissance de l'enfant destiné à

devenir un dieu, sa mort, sa résurrection, occupent la fin du poème. Mais, fils du titan et d'une stryge infernale, il ressuscite aveugle. Son père le prend dans ses bras. « Voilà donc, dit-il, le dieu sorti de moi. » Et encore : « Malheureux! à travers ton sommeil, tu vagis faiblement. C'est ainsi qu'aux siècles futurs, jusqu'à l'heure où la terre glacée s'endormira dans la nuit, les hommes, torturés par le sort, s'écouteront, comme à tâtons, l'un l'autre soupirer et gémir. » Et Prométhée, emportant son enfant, part pour un exil éternel, tandis que les Argonautes, demeurés dans le plan de la terre, s'éloignent à la recherche de la Toison d'Or.

J'ai résumé très imparfaitement ce vaste poème, épopée de celui, qui, croyant en la Pensée et en la Volonté, tenta en vain de changer la Destinée humaine. A travers le fracas des mondes écroulés, toutes les doctrines, toutes les philosophies font entendre dans ces chants leurs maximes contraires. Comme les quatre journées de *L'Anneau*, ce puissant ouvrage est une cosmogonie, dont les épisodes ont une terrifiante, une funèbre grandeur. Mais c'est aussi le drame de l'humanité, qui cherche en vain ses dieux. Tout ce que les hommes ont cru, rêvé, souffert, est redit en paroles magiques. M. Élémir Bourges n'a oublié qu'un trait : c'est que parfois les éphémères, comme il les nomme, insoucieux de leurs propres destinées, ne s'intéressent même pas à leur propre histoire, préfèrent à ce grand drame de petites histoires, et, ignorants du Titan qui essaya de les racheter par son sang, demandent : « Qui est-ce là, Prométhée? »

HENRY BIDOU

LE NOUVEAU CABINET ANGLAIS

Le Cabinet Llyod George a donné sa démission le 19 octobre. Cet événement a retenu l'attention de l'Europe entière en raison de la personnalité de M. Lloyd George et de la période politique particulièrement critique où il s'est produit. C'est avant tout un événement de politique intérieure anglaise. Les affaires extérieures cependant ont joué dans ces circonstances un rôle important : elles n'ont pas été à elles seules déterminantes. Il y a plusieurs mois que la question des élections générales est posée en Grande-Bretagne; il y a plusieurs semaines que la coalition des partis, sur laquelle reposait le Cabinet Britannique, est condamnée. Quelques jours avant sa retraite, M. Lloyd George prononçait à Manchester un grand discours politique. On avait beaucoup remarqué alors que le Premier ministre, tout en justifiant ses actes avec une véhémence enflammée, s'était montré très réservé sur ses projets. Il n'avait parlé ni de la date des élections générales, ni de ses intentions personnelles. Il avait seulement indiqué en passant, la possibilité d'une retraite prochaine. C'est que M. Lloyd George, très informé des combinaisons politiques, savait que son sort et sa conduite dépendaient d'une réunion du parti Conservateur qui devait avoir lieu quelques jours plus tard. Si les événements l'ont déçu, il est certain qu'ils ne l'ont pas complètement étonné ni pris au dépourvu.

C'est le parti conservateur qui a pris résolument l'initiative d'un changement de Cabinet. Les destinées du ministère étaient entre ses mains. Depuis plusieurs jours les controverses étaient ouvertes et la presse en était remplie. Le parti conservateur n'a donc pas agi au hasard. Il a fait volontairement et

sciemment ce qu'il avait décidé. Il a connu la responsabilité qu'il assumait en amenant un changement de gouvernement dans un moment où la politique internationale est compliquée, et où le règlement de la question d'Orient peut souffrir gravement des délais qui se trouvent imposés. Mais la crise avait virtuellement éclaté depuis un certain temps; M. Lloyd George était l'objet de très vives critiques; le désaccord s'aggravait entre les unionistes. Les conservateurs ont jugé qu'il valait mieux tout de suite intervenir, même au prix d'une opération un peu brusque. Au cours de la réunion qui s'est tenue dans la matinée du 19 octobre, ils ont décidé de se présenter aux élections comme un parti indépendant. C'était proclamer officiellement la fin de la coalition des partis, que symbolisait le Cabinet. C'était provoquer instantanément la démission de M. Lloyd George et de tous ses collègues.

On ne peut s'expliquer ces événements que si l'on se rappelle les conditions toutes particulières de la formation du Cabinet anglais. La tradition britannique était en réalité absolument opposée à une coalition de partis. La vie publique reposait au contraire depuis longtemps sur l'existence de deux partis, qui représentaient des méthodes différentes et qui se succédaient au pouvoir comme des équipes fraîches au service de l'Empire. La guerre avait amené en Angleterre, comme dans presque tous les pays, des gouvernements de coalition qui réunissaient des membres des partis opposés. Mais la paix rendait cette coalition moins plausible. A mesure que les années de guerre s'éloignaient, l'esprit qui avait inspiré et soutenu ce système dépérissait. Il fallait toute l'autorité de M. Lloyd George pour le soutenir. Ministre depuis douze ans, premier ministre depuis six, M. Lloyd George était l'homme qui avait gagné la guerre, signé le traité de paix et imposé ses directions à l'Europe. Son éloquence, sa connaissance des dessous de la politique, ses ressources d'improvisation, lui donnaient une grande force. Il avait fini par être adopté, du moins admis, malgré des réserves par la majorité des Anglais, même par ceux dont la tradition et les préférences personnelles l'éloignaient le plus. Mais les hommes politiques en tous pays s'usent vite, et après les grandes secousses de l'histoire, plus qu'en aucune autre période. M. Lloyd George était autoritaire; il lui arrivait

de se tromper gravement; il avait une méthode de gouvernement qui lui valait des adversaires acharnés. Comme les maîtres trop longtemps incontestés, il avait fini par paraître indésirable à beaucoup de ses concitoyens qui surveillaient son action et comptaient ses fautes trop réelles.

Au mois de février dernier, M. Lloyd George parla de donner sa démission. Les temps n'étaient pas révolus. Il y eut un moment de stupeur en Angleterre. On ne savait encore ni par qui ni comment le remplacer. Les conservateurs alors décidèrent de le soutenir encore et proclamèrent que ni l'intérêt national, ni l'intérêt même de leur parti n'avait rien à gagner s'il démissionnait. M. Lloyd George dans un discours retentissant expliquait que le rétablissement de la paix en Europe dépendait de la Grande-Bretagne plus que de tout autre pays, qu'il n'était pas possible de revenir au système des deux partis, et que la tâche de l'union nationale n'était pas terminée. Le Cabinet britannique s'assurait ainsi plusieurs mois de répit. Mais dès cette époque il était visible que la coalition était condamnée. M. Lloyd George gouverne depuis les élections de 1918 avec une majorité formée des trois quarts de conservateurs et d'un quart de libéraux. Cette combinaison apparaissait dans un pays comme l'Angleterre, de plus en plus provisoire et paradoxale. Attaqué par les libéraux indépendants, critiqué par les conservateurs indépendants, M. Lloyd George vivait dans un équilibre instable, et la nécessité de garder le pouvoir dans ces conditions pesait lourdement sur toute la politique.

Pour se tirer d'embarras, M. Lloyd George avait songé dès le mois de janvier à dissoudre le Parlement et à procéder aux élections générales. Mais il ne put pas y réussir, et tel a été le premier échec grave de sa politique intérieure. Ce chef de gouvernement était ainsi condamné à vivre affaibli, et la consultation générale du pays qui aurait pu fortifier son pouvoir lui était interdite. C'est le chef des associations électorales conservatrices, Sir George Younger, qui à cette époque a barré la route à M. Lloyd George. Maître de la machine électorale, maître des fonds du parti, le chef des associations conservatrices avait une très grande influence, et poursuivait avec acharnement la dislocation de la coali-

tion. Malgré l'autorité d'hommes tels que M. Chamberlain, Sir Arthur Balfour, Lord Birkenhead, Sir Robert Horne, qui soutenaient M. Lloyd George, un sourd travail de dissociation s'opérait dans le parti conservateur. Des élections partielles comme celle de Newport où le candidat conservateur indépendant battait le candidat travailliste, donnaient grande confiance aux conservateurs qui ne voulaient plus de la coalition. Pendant près de dix mois, la campagne destinée à séparer le parti conservateur de M. Lloyd George s'est poursuivie. Elle a abouti au vote du 19 octobre, au Carlton Club, par lequel les unionistes ont définitivement rompu avec les membres du Cabinet.

La démission du Cabinet Lloyd George est donc surtout le résultat d'un effort fait par tous les partis pour reprendre leur liberté d'action. Le grand reproche adressé au premier ministre par tous ses adversaires c'est que devant concilier des tendances différentes, il a fini par n'avoir aucune politique, et qu'en toute occasion ce qui a dominé ce sont les procédés personnels, les idées personnelles de M. Lloyd George, qui agissait non en chef de parti, mais en dictateur soucieux de prolonger son gouvernement. On trouve une curieuse analyse de ces dispositions dans *l'Observer* qui depuis longtemps déjà conseille à M. Lloyd George une retraite immédiate. « L'histoire de notre politique depuis la guerre, y est-il écrit, est celle de notre incapacité, dans le système coalitionniste, à suivre résolument, en matière de politique étrangère, une tradition britannique appropriée, soit libérale, soit conservatrice. C'est ainsi que notre politique envers la France n'a pas eu de direction définie; elle n'a suivi ni la logique de l'amitié ni celle de la liberté. Après avoir amené la France à s'abstenir d'une action directe dans la Ruhr, nous avons fait un simulacre d'action directe à Tchanak. Nous aliéner simultanément la Russie, la Turquie, et tout l'Islam est une pure folie. La Russie a déchiré l'accord Urquhart. Depuis Gênes, l'Italie s'est détournée de nous. Il n'y a pas un seul point sur la carte du monde où nous puissions dire que notre politique étrangère a obtenu un succès. Jamais nous ne réussirons, de cette façon, à restaurer notre prospérité et à mettre fin au chômage... »

Nous ne savons, au moment où nous écrivons, comment la crise se résoudra. Ce sont évidemment les conservateurs indépendants — ou intransigeants — qui vont prendre le pouvoir et faire les élections. Mais ils ne seront pas suivis par M. Chamberlain et par toute la fraction du parti qui a été fidèle à M. Lloyd George. Et ainsi le premier résultat de la crise est d'amener une scission du parti conservateur. Une autre question se pose. Que va faire M. Lloyd George? Il a souvent parlé de son désir de se reposer; il a évoqué récemment encore la douceur pour un homme politique d'être réduit au rôle de spectateur; il a même jadis laissé entendre qu'il projetait un voyage aux Indes. Mais un Premier ministre qui a joué un grand rôle, qui a encore des appuis considérables et qui aime le pouvoir, se résignera-t-il à être inactif? Avec la fraction des conservateurs qui lui demeure attachée, il peut tenter de continuer la coalition libérale unioniste et de la défendre aux élections. Il est sollicité d'autre part par les radicaux qui seraient heureux de le voir prendre la tête d'une coalition avancée, où libéraux et travaillistes se trouveraient réunis. Il deviendrait ainsi le chef d'une puissante opposition contre le parti tory. Ce ne sont là que des hypothèses et seules les élections décideront.

Mais la direction de la politique britannique ne peut nous laisser indifférent : elle a pour notre pays la plus grande importance, puisque d'elle dépend la manière dont sera pratiquée l'entente. Les relations franco-britanniques qui n'étaient pas depuis longtemps satisfaisantes étaient devenues moins bonnes encore en ces derniers mois. Les affaires d'Orient qui auraient pu être l'occasion d'une conversation générale et d'un accord plus étroit, avaient au contraire été la cause d'un nouveau et grave malentendu. Les discours prononcés par M. Lloyd George n'y avaient pas peu contribué, et même si la façon dont nous avions compris les événements de Tchanak pouvait être appréciée diversement, les propos du Premier anglais étaient tout à fait excessifs. On aurait dit à lire les journaux que toute la politique se réduisait à une passe d'armes plus ou moins brillante entre M. Lloyd George et M. Poincaré. Rien n'était plus regrettable que

cette manière de comprendre la diplomatie. Une crise de chauvinisme éclatant simultanément en Angleterre et en France aurait compliqué tous les problèmes : nous ne voyons pas quels heureux effets s'en seraient suivis.

L'arrivée au pouvoir d'un autre cabinet britannique va nous fournir l'occasion d'entretiens nouveaux. Il serait bien superficiel d'imaginer qu'ils seront faciles, et que la démission de M. Lloyd George simplifie toutes les questions. M. Lloyd George, malgré ses défauts et malgré les raisons trop nombreuses qu'il nous a données de nous plaindre, n'était pas animé de dispositions systématiquement défavorables. La politique britannique a ses caractères propres, que nous retrouverons chez d'autres hommes d'État que chez M. Lloyd George, et qui ne seront pas moins accentués. Si nous en doutions, la lettre écrite récemment par M. Bonar Law sur les affaires d'Orient serait là pour nous avertir. Mais les événements nous donnent la possibilité de nous expliquer, dans une atmosphère renouvelée, et avec des hommes qui n'ont pas été mêlés aux dernières polémiques et qui ont d'autres traditions que celles de M. Lloyd George. S'il y a une politique française définie en matière de réparations, ce sera le moment de la faire connaître. Les tendances manifestées récemment dans une partie de l'opinion en faveur d'une politique russo-turque nous paraissent les moins propres à faciliter le règlement des questions qui nous touchent le plus. Elles peuvent avoir les plus sérieuses répercussions sur notre politique intérieure et compromettre pour longtemps nos relations avec l'Angleterre. Le gouvernement aura l'occasion de se prononcer sur ce sujet et nous souhaitons qu'il le fasse. Le problème qui domine la politique française demeure celui des réparations. Mais il ne peut être réglé sans une politique franco-britannique.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

28 *septembre.* — L'insurrection militaire est maîtresse d'Athènes. — L'abdication du roi Constantin est officiellement confirmée.

29. — Le nouveau cabinet grec est formé par M. Zaïmis. — Le gouvernement britannique décide de mettre Mustapha Kemal en demeure d'évacuer la zone neutre.

30. — Le général Harington notifie à Mustapha d'avoir à retirer ses troupes de la zone neutre.

1er *octobre.* — Mustapha Kemal propose à M. Poincaré qu'une entrevue avec les généraux alliés se tienne le 30 octobre à Moudania.

2. — M. Viviani réfute les allégations du chancelier Wirth tendant à rejeter la responsabilité de la guerre sur les Alliés.

3. — Le procès des assassins de Rathenau s'ouvre à Leipzig. — Réunion préliminaire des généraux à Moudania.

4. — La conférence de Moudania aboutit à un accord. — Les Grecs évacueront la Thrace; les Turcs et les Britanniques la zone neutre.

5. — M. Louis Barthou accepte le poste de délégué français à la Commission des Réparations. — Le gouvernement de Constantinople décide de s'effacer derrière celui d'Angora.

6. — Entrevue de M. Poincaré et de lord Curzon à Paris. — La Chambre helvétique repousse un projet d'impôt sur les fortunes.

7. — MM. Poincaré et Curzon aboutissent à un accord sur les conditions auxquelles devront souscrire les Turcs à la conférence de Scutari.

8. — M. Poincaré prononce à Vaucouleurs un discours précisant la politique de la France. — La Grèce se résout à évacuer la Thrace.

9. — A Marseille les charbonniers et les dockers décident la grève générale.

10. — M. Louis Barthou est élu président de la Société des Réparations. — Les délégués alliés à Moudania établissent un protocole qui est soumis à l'acceptation des kémalistes.

11. — Le général Hadjianestis, ancien commandant en chef en Anatolie, est mis en état d'arrestation. — Les délégués Alliés et turcs signent l'accord de Moudania.

12. — Rentrée des Chambres. — Le gouvernement grec fait savoir qu'il signera dans les cinq jours l'accord de Moudania.

13. — M. Chamberlain prononce à Birmingham un grand discours sur la politique en Orient.

14. — M. Lloyd George prononce, à Manchester, un retentissant discours destiné à défendre sa politique orientale. — Les meurtriers de Rathenau sont condamnés par le tribunal de Leipzig.

15. — On célèbre à Bucarest la cérémonie du couronnement des souverains roumains. — La Grèce adhère à l'accord de Moudania. — Bagarres à Berlin entre nationalistes et communistes.

16. — Les conservateurs unionistes de la nuance Derby fusionnent avec le groupe des conservateurs libres de lord Salisbury. — Arrivée à Lyon de M. Herriot, retour de Russie.

17. — Ouverture, à Paris, de la conférence internationale des Chemins de fer. — Lord Salisbury prononce devant les députés et les lords unionistes un discours où il représente son parti comme désireux de se retirer de la coalition.

18. — Le comité exécutif de l'association unioniste décide de convoquer immédiatement la conférence annuelle.

19. — Les membres unionistes du Parlement, réunis au Carlton Club, blâment la politique de leur chef, M. Chamberlain. — Le parti unioniste se retire de la coalition. M. Lloyd George donne sa démission.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.